

Robert Dickson  
**Aux quatre vents  
de l'avenir possible**

Poésies complètes

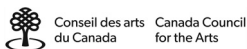


La Bibliothèque canadienne-française a pour objectif de rendre disponibles des œuvres importantes de la littérature canadienne-française à un coût modique.

Prise  
de parole

Éditions Prise de parole  
205-109, rue Elm  
Sudbury (Ontario)  
Canada P3C 1T4  
[www.prisedeparole.ca](http://www.prisedeparole.ca)

Nous remercions le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville du Grand Sudbury de leur appui financier.



AUX QUATRE VENTS  
DE L'AVENIR POSSIBLE

## DU MÊME AUTEUR

### Poésie

*Libertés provisoires*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2005.

*Humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2002 ; Prix du Gouverneur général.

*Grand ciel bleu par ici*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1997.

*Abris nocturnes*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1986.

*Une bonne trentaine*, Erin, The Porcupine's Quill, 1978.

*Or« é »alité*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1978.

### Traduction

*Champion et Ooneemeetoo*, roman de Tomson Highway (paru en anglais sous le titre *Kiss of the Fur Queen*, Toronto, Doubleday Canada, 1998), Sudbury, Éditions Prise de parole, 2004.

*Kaki*, roman de Lola Lemire Tostevin (paru en anglais sous le titre *Frog Moon*, Dunvegan (Ontario), Cormorant Books, 1994), Sudbury, Éditions Prise de parole, 1997.

### Théâtre

« L'illuminé », in *Contes sudburois*, Prise de parole, 2001 ;

« L'illuminé », conté par Roch Castonguay, est reproduit sur le disque compact *Contes pour une fin de siècle*, Sudbury, Éditions Prise de parole / CBON Société Radio-Canada, 2001.

### Audiocassette

*La cuisine de la poésie présente Robert Dickson*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1985.

Robert Dickson

AUX QUATRE VENTS  
DE L'AVENIR POSSIBLE

Poésies complètes

Préface de Johanne Melançon

Bibliothèque canadienne-française  
Éditions Prise de parole  
Sudbury 2017

CŒuvre en première de couverture  
et conception de la couverture : Olivier Lasser

Appareil critique : Lucie Hotte et Mathieu Simard  
Révision linguistique : denise traux  
Infographie : Camille Contré  
Correction d'épreuves : Lisa Pujol

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.  
Imprimé au Canada.  
Copyright © Ottawa, 2017

Diffusion au Canada : Dimedia

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada**

Dickson, Robert, 1944-2007

[Poèmes]

Aux quatre vents de l'avenir possible : poésies complètes / Robert Dickson.  
(Bibliothèque canadienne-française)

Comprend des références bibliographiques.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-89744-060-2 (couverture souple).

– ISBN 978-2-89744-061-9 (PDF).

– ISBN 978-2-89744-062-6 (EPUB)

I. Titre. II. Collection : Bibliothèque canadienne-française (Sudbury, Ont.)

PS8557.I338 2017

C841'.54

C2017-905932-7

C2017-905933-5

ISBN 978-2-89744-060-2 (Papier)

ISBN 978-2-89744-061-9 (PDF)

ISBN 978-2-89744-062-6 (ePub)

PRÉFACE  
D'UN POÈME-AFFICHE  
À UN POÈME-PERFORMANCE :  
PARCOURS DE L'ŒUVRE  
DE ROBERT DICKSON

Robert Dickson arrive à Sudbury en 1972 pour enseigner la langue et la littérature à l'Université Laurentienne, au cœur d'un Nouvel-Ontario<sup>1</sup> en pleine effervescence contre-culturelle : le Théâtre du Nouvel-Ontario vient d'être fondé à l'été 1971 après la création et la tournée de *Moi, j'viens du Nord*, 'stie d'André Paiement, suivi par la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario (CANO) en janvier 1972. Dès lors, Dickson participe activement à cette « Révolution

---

<sup>1</sup> Selon Fernand Dorais, Sudbury constitue le cœur du Nouvel-Ontario : « J'appellerai Nouvel-Ontario le territoire qui forme un triangle aux trois sommets baptisés Sault-Sainte-Marie, Pembroke et Hearst ; le centre, ou le cœur, en serait Sudbury. » Fernand Dorais, *Témoins d'errances en Ontario français. Réflexions venues de l'amer*, [Hearst / Ottawa], Le Nordir, 1990, p. 71.

seraine<sup>2</sup> », entre autres par la mise sur pied des Éditions Prise de parole (1973) et sa participation à l'écriture et à la traduction de chansons pour CANO-musique (1975).

La première publication de Robert Dickson, en 1975, prend la forme d'un poème-affiche<sup>3</sup> où le graphisme suggère une étroite relation entre la nature – la vie – et les mots. Ce poème, « Au nord de notre vie », a acquis une valeur symbolique. Le choix de le publier sous forme d'affiche est un geste marquant – nouveau et unique dans la poésie franco-ontarienne – et il témoigne de la volonté du poète, non seulement de souligner l'importance de la parole poétique dans le quotidien, mais d'exprimer la nécessité d'« aller vers l'autre<sup>4</sup> », à une époque où les créateurs franco-ontariens disposent de peu de canaux médiatiques pour se faire entendre ou de lieux pour rejoindre leur public. Ce geste s'inscrit dans son projet de la *Cuisine de la poésie* (1975-1979), qu'il a fondée avec son ami Pierre Germain, un spectacle où poèmes, chansons et discours sont portés sur la scène en tant que parole poétique publique et partagée, festive et nécessaire. Le poème, qui célèbre la vie ancrée à la fois dans le territoire et dans les émotions, est devenu une chanson emblématique du groupe CANO sur son deuxième album, qui en reprend le

---

<sup>2</sup> Selon les mots de Pierre Bélanger. Voir entre autres Gaston Tremblay, « Genèse d'éditions francophones en Ontario », *Revue du Nouvel-Ontario*, « Littérature sudburoise: Prise de Parole 1972-1982 », n° 4, Sudbury, Institut franco-ontarien, 1982, p. 2.

<sup>3</sup> *Au nord de notre vie*, poème-affiche, Sudbury, Prise de parole, 1975, graphisme de Raymond Simond. Reproduit à la page 15 dans cet ouvrage.

<sup>4</sup> Robert Dickson, *Humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, 2002, p. 361.



titre, *Au nord de notre vie* (1977). Par l'ajout d'une finale à la première personne du pluriel au futur simple – « nous vivrons » –, la chanson insiste sur l'aspect collectif, rassembleur et optimiste du propos. Tout autant que *Moi, j'viens du nord*, 'stie de Robert Paquette, chanson-thème de la pièce d'André Paiement, *Au nord de notre vie* devient alors pour plusieurs un poème et une chanson « d'identification culturelle<sup>5</sup> ».

Les deux premiers recueils de Robert Dickson sont publiés en 1978 : le premier, *Or«é»alité*, chez Prise de parole, le deuxième, *Une bonne trentaine*, chez The Porcupine's Quill<sup>6</sup>. Tous deux proposent des poèmes qui ont été écrits dans le contexte de la *Cuisine de la poésie*, comme en témoignent le commentaire en page éditoriale d'*Une bonne trentaine* et surtout la préface d'*Or«é»alité*, signée Éphrem Laliberté (alias Robert Dickson?), qui consiste aussi en un art poét(h)ique qui affirme « la nécessité de parler au monde, de laisser parler les poètes, et ce dans une collectivité où la parole est encore trop rare, encore menacée » (*O*, 20). La visée des textes y est aussi clairement exprimée : il s'agit de « discours émotifs », « [e]t si tous ne sont pas nécessairement sérieux, ils ne sont pas

---

<sup>5</sup> Selon les mots de Robert Paquette au sujet de sa chanson *Moi, j'viens du nord* dans le livret qui accompagne son album-compilation. Robert Paquette, *Moi, j'viens du Nord. Compilation 1974-1990*, production Discquébec 1995, coll. « Chansons pour durer », QUÉB-1102, p. 10.

<sup>6</sup> Robert Dickson, *Or«é»alité*, Sudbury, Prise de parole, 1978, et *Une bonne trentaine*, Erin, The Porcupine's Quill, 1978. Désormais, les références à ces ouvrages seront indiquées, respectivement, par le sigle *O* et par le sigle *UBT* suivis du numéro de la page dans l'intégrale, placés entre parenthèses dans le texte.

moins nécessaires. Pas de moralité, mais simplement oralité. Se dire, avec plaisir » (*O*, 20). Toute l'œuvre de Robert Dickson reste fidèle à ce projet d'écriture.

Déjà, le titre même d'*Or«é»alité* révèle, dans un jeu de mots sonore et graphique<sup>7</sup>, ce qui compte pour le poète : l'oralité et la dimension ludique des mots, comme cette utilisation de la rime « l'amour en cachette / avec ou sans cigarette / de tabac ou d'autre chose // l'amour à la carte / comme une pointe de tarte / avec de la crème glacée rose » (« L'amour fou », *O*, 54). Dickson ne dédaigne pas non plus le calembour, à preuve : « je sais que les mots creux, ça vaut pas d'la marde / on ne peut même pas faire pousser / des fruits et des légumes avec » (*O*, 34).

Cette liberté et cette inventivité découlent en grande partie de la pratique de l'écriture automatique. Le poète affirme d'ailleurs que « [s]a conception de la poésie correspond de très près à celle de Roland Giguère : le poème est provoqué par un mot ou une phrase qui "cogne à la vitre" et qui finit par pousser naturellement, développant ses propres ramifications<sup>8</sup> ».

L'autre aspect que dévoile ce titre est le nécessaire ancrage de la parole poétique dans la vie présente et concrète

---

<sup>7</sup> Ce jeu, à la fois ludique et sérieux, constitue d'ailleurs l'essentiel de l'illustration de la page couverture du recueil : non seulement les chevrons ou « guillemets français » isolent-ils le graphème qui particularise le français, mais une énumération – « Ô rush, Ô roche, ostie, d'oralité, réalité, oréalité, oralité, orale, Ô boy, oréalité » – souligne l'importance de la dimension orale, sans compter les illustrations d'une bouche prononçant certains phonèmes entre chaque poème du recueil.

<sup>8</sup> « Hédi Bouraoui s'entretient avec Robert Dickson » (I), *Envol*, n° 25, (vol. VII / 1), 1999, p. 8.

– la réalité. C’est tout l’esprit contre-culturel qui nourrit sa poésie : dans « Éléments d’un petit savoir personnel », à la carabine et à la bombe, synonymes de violence et de guerre, il oppose le sourire, pour lui synonyme de paix ; à la carte de crédit, synonyme de la primauté de l’argent dans la société capitaliste, il oppose le castor, non pas la pièce de cinq cents mais plutôt l’animal, associé à la nature et à notre humanité. Robert Dickson préfère la vie au profit et ce qui compte pour lui, c’est le « respect de soi », la patience et la sagesse (*O*, 34), la tolérance envers les erreurs (*O*, 35), bref, il faut « VIVRE », mot qu’il met en lettres majuscules pour bien marquer qu’il s’agit de l’« élément » le plus fondamental. Ce sont les mêmes valeurs mises de l’avant par le projet de la *Cuisine de la poésie*. Or « é » *alilé* s’inscrit d’emblée dans le registre ludique, filant la métaphore de la cuisine, avec « À la table » [des matières], un premier « Poème à l’honneur de mon ventre ou Déclaration de principe » qui affirme d’entrée de jeu que la poésie est une nourriture essentielle à la vie et qu’elle a une dimension éthique. Les thèmes de l’amitié (« C’était un drôle d’hiver »), de la famille (« Maintenant, à l’heure »), de l’amour (« L’amour fou »), de la vie et des valeurs humaines (« Éléments d’un petit savoir personnel » et « Premier poème du printemps numéro 1 ») caractérisent ce premier *opus* du poète sudburois.

La même année paraît *Une bonne trentaine*, qui reprend entre autres le poème-affiche *Au nord de notre vie*. Dans le recueil, le poème acquiert une nouvelle dimension, s’insérant davantage dans l’intime et la thématique amoureuse. Le recueil tire d’ailleurs son unité de ce thème, qu’il s’agisse de l’amour inconditionnel pour l’enfant (et l’émerveillement devant la vie) ou l’amoureuse, dont le

poète célèbre le corps comme en témoignent par exemple un « Blason », forme héritée de la Renaissance et remise au goût du jour par les surréalistes, de même que « Sonnet I: adoration » (*UBT*, 74) et « Presqu'un sonnet sensuel » (*UBT*, 82). *Une bonne trentaine* développe aussi, comme dans *Or«é»alité*, une dimension éthique liée aux valeurs contre-culturelles, avec entre autres le poème « Engagement », véritable art poét(h)ique: « Prendre les mots comme je prendrais les armes / les armes blanches, les armes défensives / pour protéger ce que j'aime, ma femme / mes enfants mes principes les miens les nôtres » (*UBT*, 75). En fait, l'écriture s'avère un acte performatif et Robert Dickson croit au pouvoir des mots, au pouvoir de la poésie, pour un avenir meilleur: « fraternellement aimer les mots et toujours direz / les mots de tous les jours les mots qu'il faut // pour que demain appartienne à nos enfants » (*UBT*, 75).

Il faudra attendre huit années avant la publication d'un nouveau recueil, *Abris nocturnes*<sup>9</sup>. Comme dans les précédents, l'oralité est bien présente, mais celui-ci est plus fortement marqué par une esthétique de l'écriture automatique ainsi que par le jeu de mots, que ce soit dans le rapprochement de mots par les sonorités – par exemple dans « Lunaisons saisons » (*AN*, 152-153) –, le détournement de sens d'expressions figées – « une image vaut / pas grand-chose mille fois s'il y a / rien à y voir » (*AN*, 252) –, des ruptures de ton incluant des segments dans une langue plus populaire, de même que des parenthèses. En écho à la

---

<sup>9</sup> Robert Dickson, *Abris nocturnes*, Sudbury, Prise de parole, 1986. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *AN* suivi du numéro de la page, placés entre parenthèses dans le texte.

préface d'*Or«é»alité* d'Éphrem Laliberté, une lettre ouverte énonce le projet poétique, confirmant les valeurs privilégiées par le poète, comme la primauté de l'amour (et non la guerre) entre humains, mais laisse maintenant poindre aussi ses inquiétudes, ses doutes, le discours contre la guerre étant plus présent, par exemple – et par ironie –, dans « Le pirate de l'air ». Le thème de l'environnement y est plus présent et les poèmes sont davantage ancrés dans des lieux qui sont nommés, qu'il s'agisse de Montréal, Ottawa, Sudbury ou l'idyllique Pouce Coupé. Des scènes du quotidien inspirent aussi des réflexions sur la poésie et le besoin d'écrire, et célèbrent la vie.

Un quatrième recueil, *Grand ciel bleu par ici*<sup>10</sup>, confirme les thèmes de l'amour, du quotidien, de la famille et de la vie simple qui revient à l'essentiel (Pouce Coupé). Les poèmes s'offrent souvent comme de petits croquis « sur le vif » alors que « les chats pleurent dans la cour... » (*GC*, 251), que « le ciel est mouvementé / les goélands et les pélicans passent / au-dessus du toit au bord / de la crique où on travaille » (*GC*, 216). Un idéal de liberté est toujours très présent, de même qu'un goût pour le jeu, à la Saint-Denys-Garneau, comme le suggère l'exergue : « je travaille les mots / parce que j'ai jamais / été capable de / garder les couleurs / à l'intérieur des lignes ». L'humour côtoie l'ironie et le poète croit toujours au pouvoir de la parole poétique, car si sa poésie ne se prend pas au sérieux, cela ne l'empêche pas de porter un message,

---

<sup>10</sup> Robert Dickson, *Grand ciel bleu par ici*, Sudbury, Prise de parole, 1997. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *GC* suivi du numéro de la page, placés entre parenthèses dans le texte.

ou plutôt d'affirmer : « ce poème n'a pas de message / il est messager » (« L'air de rien, ce », *GC*, 201). Dans les faits, la parole se fait parfois résolument critique, avec par exemple le recours à la parenthèse : « les forêts qui restent / (en bordure de la route / mirages pour touristes / invisibles les premiers peuples enragés) » (*GC*, 252). L'humour a toujours sa place pour « porter un message » : « ce poème dit que / si le gazon paraît parfois plus vert / chez le voisin c'est que le voisin met / trop d'engrais chimique » (*GC*, 202).

Dans les deux recueils suivants, que seulement trois années séparent, la tonalité se fait plus grave, comme le suggèrent les titres : à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle et dans la foulée du 11 septembre 2001, nous sommes bien « en temps de paix relative » et nos « libertés » apparaissent désormais bien « provisoires ». Dans *humains paysages en temps de paix relative*<sup>11</sup>, qui lui a valu le prix du Gouverneur général, Robert Dickson arrive à conjuguer le personnel et le social, entre autres avec des images du quotidien, pour former des tableaux en ville, dans le jardin où à la campagne : « chaque botte de foin a son prix / de sueur et de survie / chaque cheval vaut son pesant de vivant / nourrit la terre comme il s'en nourrit / travaille et se repose tire puis se roule / dans l'herbe où la verdure / vaut son pesant de vert » (« Pouce coupé », *hp*, 295). Encore plus que dans les recueils précédents, il y a une mise en scène de l'écriture (« autoportrait », *hp*, 275) et la poésie apparaît nécessaire

---

<sup>11</sup> Robert Dickson, *humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, 2002. Désormais, toutes les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *hp* suivi du numéro de la page dans l'intégrale, placés entre parenthèses dans le texte.

pour sauvegarder les valeurs humanistes: « j'extrais plus de poésie du lac de la roche / du souffle de l'amour que de la guerre » (« Le 6 août 1998 », *hp*, 292). Ancrés dans des lieux précis – les titres de presque tous les poèmes du recueil sont des noms de villes ou de lacs –, les poèmes offrent des paysages qui sont « humains » et qui incluent l'autre: ce sont les gens, les souvenirs, les émotions qui comptent, d'où la place réservée à l'intime – comme en témoigne le poème liminaire « L'intime: mode d'emploi » –, à l'amitié et à l'amour, au quotidien, voire au retour à l'essentiel (Pouce Coupé). La conscience de ce « temps de paix relative » amène à dénoncer la guerre (« Le 6 août 1998 ») et les injustices de même que la société de consommation qui menacent les valeurs humanistes auxquelles croit toujours le poète.

Le dernier recueil, *Libertés provisoires. Poèmes 2002-2003*<sup>12</sup>, dont l'esthétique est à nouveau très imprégnée de l'écriture automatique, s'interroge davantage sur le pouvoir et la nécessité de l'écriture: « dans une botte de foin nécessaire / opposer tes missives de paix tout ce qu'il y a / de plus incandescente » (*LP*, 396). Même si les premiers poèmes, parfois dédiés aux amis et à la famille, sont plus heureux et que le quotidien tout simple y est encore convoqué, c'est le recueil de la désillusion et de la colère, avec des « souvenirs de violences dans la douceur de septembre » (*LP*, 394). Plus que jamais, la guerre y est dénoncée dans une section intitulée « Fugue en sol

---

<sup>12</sup> Robert Dickson, *Libertés provisoires. Poèmes 2002-2003*, Sudbury, Prise de parole, 2005. Désormais, toutes les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *LP* suivi du numéro de la page dans l'intégrale, placés entre parenthèses dans le texte.

occupé », dans des poèmes dont les titres ne laissent aucun doute sur le propos : « Paix parmi nous (ciel et terre) » ou « Le 11 septembre 2003 ». C'est aussi le recueil de la rupture amoureuse.

Une ultime publication, l'année suivante, propose un poème de quelques pages, *Oser l'osier*<sup>13</sup>, qui transforme un geste d'amitié en une expérience artistique. On pourrait dire qu'il s'agit d'une double « performance » : le poème raconte un moment où des amis reprennent le geste d'artisans, soit de cueillir, à l'ancienne, l'osier dans le lit de la rivière, et il sera récité par le poète, sous forme de « lecture-déambulation », dans le cadre d'une exposition de l'artiste Sofi Hémon<sup>14</sup>. On en retient l'idée d'harmonie : harmonie sonore des mots, harmonie avec la nature dans le lit de la rivière, harmonie des cœurs des quatre amis. On y retrouve donc la célébration de la vie, de l'amitié, de la nature, les thèmes chers au poète.

Transformer la vie, le quotidien en poésie pour dire « je t'aime » ou pour dénoncer, avec une pointe d'humour ou d'ironie et un sens aigu du poids des mots, voilà la clé de la démarche poét(h)ique de Robert Dickson, qui nous offre également un « mode d'emploi » pour la lire : « un poème accueille (salut !) / montre ses évidences puis / (on se dit on l'espère) / s'ouvre la porte de l'ascenseur / tout le monde descend / restez le temps que vous voudrez » (« L'intime : mode d'emploi », *hp*, 261).

Une invitation à faire de la poésie un art de vivre.

JOHANNE MELANÇON  
UNIVERSITÉ LAURENTIENNE

---

<sup>13</sup> Robert Dickson, *Oser l'osier*, [s.l.], Pororoqa, 2006.

<sup>14</sup> <http://sofihemon.net/sofihemon-InvitClermontMail2006.htm>.



**Au nord de notre vie**

**ICI**

**où la distance use les coeurs pleins  
de la tendresse minerai de la  
terre de pierre de forêts et de froid**

**NOUS**

**têtus souterrains et solidaires  
lâchons nos cris rauques et rocheux  
aux quatre vents**

**de l'avenir possible**





# OR«É»ALITÉ



Il a été tiré de cet ouvrage de Robert Dickson cinquante exemplaires sur papier Carlyle Japan antique numérotés de 1 à 50, constituant l'édition originale.

Si ces poèmes sont pour la plupart inédits, ils ne sont pas tout à fait inconnus pour autant, au moins auprès d'un certain public dans le Nord de l'Ontario et surtout dans la région de Sudbury.

Tous ces textes ont été présentés en public par La cuisine de la poésie. La cuisine a pris forme durant l'hiver 1974-75 de façon simple et spontanée. Des amis se réunissaient pour veiller, on faisait de la musique, on lisait des poèmes, on avait du plaisir. De là à la représentation publique, il n'y avait qu'un pas, et La cuisine s'est manifestée pour la première fois à La nuit sur l'étang en mars 1975.

(La nuit sur l'étang, c'est un spectacle franco-ontarien annuel de musique, théâtre, poésie, arts visuels, photo, artisanat, mais plus que ça, c'est le regroupement de quelque 800 personnes, tous participant à la « folie collective d'un peuple en party », selon l'expression d'André Paiement).

La cuisine a continué d'offrir son menu en public, montant des spectacles complets au Studio 75, à La Slague, et à deux reprises à l'Université Laurentienne. Elle a été présente au Northern Lights Festival Boréal en 1975 et 1976, et a participé aux spectacles d'ouverture de La Slague en septembre 1975, et au spectacle de la Saint-Jean-Baptiste 1976 également à La Slague, toujours à Sudbury. Ils ont

été deux, comme ils ont parfois été une dizaine de poètes, musiciens et comédiens à produire des spectacles originaux, reconnaissant la nécessité de parler au monde, de laisser parler les poètes, et ce dans une collectivité où la parole est encore trop rare, encore menacée.

Mais l'aspect le plus important, du moins pour Robert, est sa collaboration avec Pierre Germain, « le poète ». Compositeur, joueur de flûte et de guitare, poète, chanteur (ainsi que comédien, animateur, bâtisseur de maison, et j'en passe), Pierre enrichit plusieurs de ces poèmes en spectacle avec des instrumentations musicales. Pierre et Robert traduisent les rythmes poétiques en mélodies et en couleurs, retrouvant cette unité naturelle aux troubadours du Moyen Âge et d'autres époques.

Quant à la portée de ces textes, ce qu'ils ont à dire, ce sera assez clair à la lecture. Ce sont, pour reprendre une phrase de Jacques Godbout, des « discours émotifs ». Et si tous ne sont pas nécessairement sérieux, ils ne sont pas moins nécessaires. Pas de moralité, mais simplement oralité. Se dire, avec plaisir. « Je sais que le sourire... » Ils s'inscrivent dans un contexte social spécifique, celui du Nouvel-Ontario, des francophones du Nord et de toute la province qui veulent y vivre à part entière. Ce n'est pas beaucoup demander, après tout.

EPHREM LALIBERTÉ

## À LA TABLE

- 1 Poème à l'honneur de mon ventre
- 2 C'était un drôle d'hiver
- 3 Éléments d'un petit savoir personnel
- 4 Premier poème du printemps numéro 1
- 5 Maintenant à l'heure...
- 6 Prie-hier
- 7 Conte pour Suzie
- 8 L'amour fou





Ce recueil est dédié à ceux qui ont participé aux divers spectacles de La cuisine de la poésie :

Catherine Andrews  
Donald Andrews  
Marcel Aymar  
Mark Delorme  
Pierre Germain  
Daniel Jacques  
Joan Kuyek  
Jean Lalonde  
Richard Lalonde  
Christian L'écuyer  
Paulette Léger  
Robert Paquette  
André Paiement  
Rachel Paiement  
Denis St-Jules  
Danielle Tremblay  
Gaston Tremblay

ainsi qu'à tous ceux qui savent qu'ils en font partie.



POÈME À L'HONNEUR DE MON VENTRE  
OU  
DÉCLARATION DE PRINCIPE

Je ne mange plus de corn flakes  
Fini les bonbons et les biscuits  
Désormais je me nourris  
*À LA CUISINE DE LA POÉSIE*



## C'ÉTAIT UN DRÔLE D'HIVER

Oh rien de spécial au début, un hiver comme un autre, moins froid que d'habitude, moins de neige, moins de motoneiges – mais c'est pas ça que je suis venu dire ici

### **C'était un drôle d'hiver**

le spectre de la solitude languissait dans la brume glacée de l'hiver moins froid, se cachait derrière diverses portes de grenier, au fond de la cave à côté des bouteilles vides – nous, on se réunissait au salon cherchant dans l'amitié nombreuse une chaleur suffisante, là on était bien, un certain temps, nos chants fervents parlaient d'amour et de peine, de départs et d'avenir, on caressait les chats, on était tous tranquilles, d'une certaine façon on attendait

### **C'était un drôle d'hiver**

(ailleurs on prenait les enfants sauvages pour des canards du Bon Dieu; on nous offrait des pensées de maîtres : nous on voulait des maîtres à penser)

(ailleurs c'était chacun pour soi, la jungle n'était pas si loin que ça – jungle ou forêt – seulement on l'avait enlaidie de bien trop de béton, des bonhommes se faisaient des trente mille piasses par année à en faire des beaux messages publicitaires)

### **C'était un drôle d'hiver**

entretemps, au salon chaleureux, on chantait ou on écoutait Beau Dommage, c'était beau, pas dommage du tout, même nos anges gardiens étaient bien, ou bien on pleurait avec Vigneault, c'était beau et c'était dommage, des fois c'était comme si on était déjà parti pour la Louisiane, toute une gang de Lucky Too Too

### **C'était un drôle d'hiver**

des jours ou bien des soirs on sortait, en raquettes en skis en patins en maudit, on allait même en ville, de temps en temps – il fallait bien manger – là au fond on était mal, on rêvait de vieux magasins en bois rond dans le bois, avec au comptoir un grand spectre dégingandé, grand et fin, qui nous faisait pas payer la taxe de vente, qui nous offrait un petit verre ou un petit toke, et on revenait content, en raquettes en skis en patins plus raison d'être en maudit

## **Mais c'était un drôle d'hiver**

(ailleurs d'autres ne rêvaient pas, ou alors ils rêvaient mal: ils cauchemardaient des systèmes incroyablement complexes, sans bouffée d'air frais ni de clairs rires d'enfants aux yeux assez brillants et grands pour saisir le secret sublime du savoir aussi sec qu'on croque une belle pomme brillante

sans enfants du tout: seulement des spectres de solitude glacée plus petits, tout figés, alignés, qui parlaient pas, qui chantaient pas, qui riaient pas, qui faisaient pas le fou (c'était interdit), qui faisaient pas la folle (c'était illégal) qui attendaient patiemment comme des bisons (quand il y en avait des bisons) –

pour se faire dispenser une pilule d'instruction dorée de plastique additionnée de trois vitamines – thiamine, niacinamide, riboflavine ET... du fer – du fer blanc pour faire briller leurs intestins désormais indéconstipables à cause, à cause, à cause de TOUTTE

## **C'était un drôle d'hiver**

heureusement qu'ils étaient ailleurs, les spectres qui  
rêvaient ces enfants-spectres-là, au salon on frissonnait  
parfois, et alors on chantait un peu plus fort pour  
s'encourager (il faut bien, des fois)  
et les filles chantaient comme des oiseaux  
et quelques-unes comme des anges  
et les gars chantaient – comme des gars  
comme des anciens enfants de cœur  
comme des apprentis-menuisiers  
comme des photographes  
comme des marins  
comme des fonctionnaires  
comme des professeurs  
et quelques-uns ne chantaient peut-être pas trop bien  
et tous chantaient comme des poètes  
et tous chantaient bien

## **Oui, c'était un drôle d'hiver**

on chantait des chansons pour faire venir le printemps  
pour faire fondre la neige  
pour faire fondre la glace  
pour faire fondre tous les spectres de solitude glacée,  
grands et petits



et pour faire fondre la misère  
et pour faire fondre le péché  
et pour faire fondre la gêne  
et pour faire fondre l'assimilation  
et pour faire fondre les plus hautes tours

pour faire tout fondre car au fond  
on ne veut pas grand'chose (c'était un drôle d'hiver)

*un peu de force*

*un peu de fleurs*

*quelques grenouilles*

*un peu de printemps*

*un peu de vie*

*un peu de tendresse*

*un peu de pleurs*

*avec des quenouilles*

*un peu de beau temps*

*pendant qu'on est ici*

**C'était un drôle d'hiver**



ÉLÉMENTS D'UN PETIT SAVOIR PERSONNEL  
ou, plutôt,

*quelques affaires qui me trottent dans la tête depuis quelque  
temps, et que j'ai décidé de mettre sur papier lundi soir le  
premier décembre 1975 pour le plaisir et l'exigence de la chose  
et parce que regarder la T.V., en général, j'en suis plus capable*

**je sais que le sourire est plus sûr qu'une carabine pour  
toucher quelqu'un jusqu'au cœur**

je sais qu'un castor vaut infiniment plus  
qu'une carte de crédit  
et que le bison n'a jamais été  
la victime de son frère l'indien

je sais qu'il y a un siècle  
au-dessus du pays de mon enfance  
le ciel était noir de pigeons voyageurs  
je le sais – j'ai vu le dernier de la race  
dans une boîte en verre au musée  
et j'en suis resté taché

je sais qu'une poupée de chiffon donne  
davantage de joie que toutes les millions de Barbie dolls  
aux seins pointus en plastique  
que le commerce sans cœur  
des marchands de la futilité infantile  
peut cracher par-dessus la frontière  
non-défendue la plus longue du monde

je sais que les mots creux, ça vaut pas d'la marde  
on ne peut même pas faire pousser  
des fruits et des légumes avec

je sais que les mots d'amour  
sont aussi nécessaires qu'éternels

je sais que l'instruction, ce n'est pas  
arracher les oreilles aux enfants  
ce n'est pas les garrocher dans les murs

je sais que la barre du jour  
et le crépuscule sont des cadeaux  
d'une valeur indescriptible

je sais que j'aime les cadeaux

et que les cadeaux, c'est toujours instructif

je sais que commencer une phrase en français  
et être obligé de l'achever en une autre langue  
parce qu'on est à bout de mots  
à bout de notions natales  
c'est la mort qui approche et  
ce n'est pas correct

je sais que le respect de soi  
est aussi fondamental  
que la neige à Noël  
c'est pas juste beau, c'est essentiel

je préfère parfois les couleurs à la grisaille  
mais novembre est oriental en sa sobriété  
il nous enseigne la patience et la sagesse  
face au froid qui brûle  
face à la poudrerie périlleuse

je sais que de temps en temps les chemins  
sont tortueux dans ce pays austère  
quand on dérape il y a le roc droit devant  
le sous-bassement du monde qui sort de terre

je sais que tout le monde peut perdre pied  
je sais que l'erreur existe

je sais qu'une racine obstinée et noueuse  
est plus réelle qu'une carte postale  
d'un ookpik importée du Japon

je sais que la guerre  
fait pas l'affaire  
à ceux qui y laissent leur peau

qui laissent leur femme  
et leurs enfants  
au loin à la maison  
et des mots insignifiants  
sur leur tombe

je sais que le sourire est plus sûr  
qu'une BOMBE  
pour toucher jusqu'au cœur  
tous les frères toutes les sœurs

tous ceux qui n'ont qu'un désir

VIVRE







PREMIER POÈME  
DU PRINTEMPS NUMÉRO 1

le printemps est-ce davantage  
l'étourneau qui menace du haut  
de l'arbre mourant dans la cour du voisin

qu'un désir cerf-volant  
au large d'un dimanche ensoleillé

est-ce plus le baigneur dans le lac  
le dimanche de Pâques  
qui regarde la glace qui se casse

qu'un coup de soleil  
en plein dans l'œil  
court-circuit au cerveau

de toute façon, c'est la fin des glaçons  
et tout ce qui va avec  
après si longtemps, c'est bientôt le temps  
de se donner des beaux gros becs

**Je déclare donc que notre printemps est arrivé et  
j'entonne un chant de louange en son honneur :**

**Je déclare donc que notre printemps est arrivé et  
j'entonne un chant de louange en son honneur :**

VIVE      les amphibies  
              les amoureux  
              les « a m'a dit oui ! »

VIVE      les renfermés avec leurs murs  
              les curés avec leur cure  
              les passionnés bandés bien dur

VIVE      les profs avec leurs livres  
              les bijoutiers avec leur cuivre  
              les assoiffés de vivre

VIVE      les anomalies  
              la montée des prix  
              les paresseux de l'esprit

VIVE      les commerçants  
              les fainéants  
              les négociants  
              les étudiants

VIVE      les malodorants  
              les malmenés  
              les malotrus  
              les mal-amanchés

VIVE la ringuette  
les Jeannette Pierrette Paulette Ginette chaudes ou frettes  
les maisonnettes proprettes  
les coquettes  
les pirouettes  
les bicyclettes

VIVE les savantes les servantes les énervantes les achalantes

VIVE les sous-bois les sous-vêtements et les sourires... à découvert

VIVE la gomme-balloune les nouvelles tunes

VIVE LES VOYAGES AU BOUT DE SOI  
LES VOYAGES AU BOUT DE SOI

LES VOYAGES AU BOUT DE SOI  
LES VOYAGES AU BOUT DE SOI  
LES VOYAGES AU BOUT DE SOI  
LES VOYAGES AU BOUT DE SOI  
LES VOYAGES AU BOUT DE SOI  
LES VOYAGES AU BOUT DE SOI  
LES VOYAGES AU BOUT DE SOI

**VIVE VIVE VIVEVIVEVIVEVIVEVIVEVIVE**



## MAINTENANT, À L'HEURE

Maintenant, à l'heure  
où personne ne pense à moi  
je pense à vous tous

parents sœurs matantes et mononcles  
tous mes frères pas de la même mère  
nos amours fortes comme la forêt  
et tendres comme le ventre d'une femme aimée

les vieux et les vieilles  
mes grands-parents inutiles  
pour autre chose que la vieillesse  
grandissant dans votre dos faiblissant  
votre désir de durer à la vitesse du vingtième  
époque où vous n'avez plus de place  
ni votre sagesse ni vos lueurs  
d'une vie virile et dure et longue

comme un matin de mai  
à la pêche  
à la truite  
à huit ans

et courte comme la comète de compréhension

dans le ventre du soupir d'une femme aimée  
(courte donc comme l'amour longue donc comme lui)

oui je pense à vous tous  
sous mes yeux lourds  
de manchettes et de réclames  
d'articles de fond  
d'émissions d'information

et d'évasions donc de départs  
réels ou anticipés en 727 orange  
ou dans un verre de vin  
tant de plumes de fumée  
à la face de l'inconnu

ma maigreur me montre la fatigue de la vie en ville  
l'usure de la routine ronde et rentable  
ma face fait figure de... disons pas grand'chose  
face de cheminot face de fou face de chiffre face tordue

j'étais guide une fois  
guide de pêche  
prophète de poisson  
et cook de surcroît  
et si je pense à vous c'est naturellement  
pour dire la même rengaine, mais non moins vraie :

la pêche sera bonne  
sinon ce matin, bientôt

la journée sera longue  
sinon aujourd'hui, tous les jours

soignez votre attirail, aimez le vent  
ne dites rien de trop, mais toujours ce qu'il faut

le sourire du soleil surgira de nous tous  
si nous savons lire le beau temps





PRIE-HIER

**notre seigneur qui êtes ailleurs**

ne nous étouffez pas  
donnez-nous de l'espace pour bouger  
et ainsi pas s'effoier  
plains-nous pas car on en a pas besoin

toi (parce que qui d'autre)  
qui as fait que les limbes n'existent plus  
ne sois pas infernal  
et ne laisse plus mon chat  
sauter sur mes fesses nues  
(toutes griffes dehors)  
quand je suis en amour

fais-moi plus dire ce qui est beau  
au lieu de ce qui est vrai  
quand c'est pas pareil

donne-nous plus de pain plus blanc que blanc  
dans des sacs de plastique étouffants  
toi qui as fait la terre  
rends-nous la terre  
l'eau le bois le pain  
le soleil l'herbe le vin

seigneur que j'ai trop longtemps été ailleurs  
le voyage de retour sera excessivement beau  
et même seul je ne serai pas solitaire



## CONTE POUR SUZIE

Ce serait, par exemple, Hallowe'en, veille de la fête des morts.

Tu aurais appris, le matin même ou la veille au soir les nouvelles d'une nouvelle mort, une mort qui fait très mal.

Alors tu agirais. Tu te maquillerais, t'habillerais de noir, te joindrais aux fantômes rôdeurs, accompagné d'une petite sorcière, noire de nuit et orange de sang séché.

Aux portes du voisinage, quelques sourires mal à l'aise pour la sorcière sautillante et la grande ombre à ses côtés.

Ne pouvant sourire toi-même, ne voulant gâcher cette fête macabre et inconsciente, tu reviendrais seul chez toi, pour donner des fruits secs et des pommes lourdes d'automne aux enfants qui, trop souvent vidés d'imagination, ne se donnent pas la peine de se costumer, leur travesti se bornant à un grand sac vert en plastique à remplir de produits qui exploitent leur langue, leurs dents, leur digestion, leur jeunesse.

Et certains te riraient en pleine face, s'exclamant que tu ressembles à un quelconque monstre télédiffusé, lui-même à peine une ombre d'une réalité déformée.

Un ou deux pourtant resteraient figés. Une petite princesse fondrait en larmes, saisie par le spectacle d'un mort maigre qui offre à manger sans sourire. C'est qu'elle aurait senti le vent glacé. Tu aurais beau lui dire « Non, ne pleure pas, c'est correct ». C'est qu'elle aurait senti la main de la mort.

Alors tu comprendrais que ce n'est pas la solution, que ta douleur est devenue une complaisance. Qu'au fond, c'est toujours pour toi-même que tu pleures à de pareils moments. C'est que tu aurais épuisé le geste rituel. C'est que tu aurais compris ce qui ne se communique que par un frisson dans le dos, que par un regard plein au fond d'un regard plein, que par un toucher tendre.

Et tu agirais. Tu sortiras de ton enveloppe noire pour laisser la place au soleil, à la vie ; comme Galarneau, comme d'autres.

Tu penserais à une joie de vivre libre et lucide qui ne s'éteindra pas de sitôt. Tu songerais à un mince ressort d'énergie totale, à une exigence pour l'avenir. À tout ce qui a été construit à ce jour. Aux lendemains qui attendent. À l'amitié durement gagnée. Aux portes ternes de la solitude défoncées à grands coups de rires, à grands coups de théâtre. Tu évoquerais dans ta tête des perruques trop rouges, la fatigue, des crises de nerfs, le courage. Tu voudrais lui faire honneur, peut-être même écrirais-tu un petit poème, comme ceci

frêle fleur du futur  
tremblant dans ta tige  
frémissant dans tes feuilles  
vivant au bout de tes pétales

aussi aiguë que le son de ta voix  
que les syllabes de ton nom

*Suzie*



## L'AMOUR... FOU

L'amour au soleil  
l'amour à l'ombre  
l'amour au fond des mines

l'amour à la chaîne  
les amours malsaines  
l'amour qui tombe en ruines

l'amour à l'école  
*« maudit, es-tu folle ? »*  
le système dit non, non, non, non

l'amour dans l'étable  
pas plus acceptable  
sauf pour les vrais cochons

l'amour su' l'pouce  
juste là, dans la mousse  
au bord du chemin de la reine

ou au supermarché  
un samedi achalandé  
si le carrosse n'est pas trop plein

l'amour en cachette  
avec ou sans cigarette  
de tabac ou d'autre chose

l'amour à la carte  
comme une pointe de tarte  
avec de la crème glacée rose

l'amour en auto  
au bord de l'eau  
sous le beau ciel du Nord

l'amour en bateau  
c'est pas un cadeau  
*« elle est tombée par-dessus bord ! »*

l'amour en automne...

l'amour en hiver  
fait frette en calvaire  
faut quasiment être au lit

l'amour au printemps  
presque pas le temps  
entre le gel et les grosses chaleurs



mais l'amour en été  
olé ! olé !  
c'est l'amour de toutes les couleurs

« l'amour, c'est ma chanson  
quatre saisons  
le chanteront  
pour toi ! »



# UNE BONNE TRENTAINE

Certains de ces textes ont déjà été publiés dans *Interkom*, *Réaction*, *Le Toronto Express*, *Boréal* et *Mooskek Reader*. Certains ont été lus en public, lors de veillées de La cuisine de la poésie et à d'autres manifestations. « Au nord de notre vie » a été publié sous forme de poème-affiche, graphisme de Raymond Simond, aux Éditions Prise de parole.

Published by The Porcupine's Quill, Inc., 68 Main Street, Erin Ontario N0B 1T0. Printed in an edition of 600 copies, July 1978. The type is Helvetica light with medium, and the stock, Zephyr Antique Laid.

ENFANTILLAGES

## MATINALE

Enfant aube au réveil  
sourire vert d'espoir  
de printemps  
le rire éclate  
papa !

Ça vaut mille nuits blanches  
des chaudes larmes de peur  
tu m'appelles  
je sors de l'ombre noire  
je suis né...



## QUAND TES YEUX

Quand tes yeux sont voilés de larmes  
Et que tu pleures tout ton saoul tout à coup  
Mon cœur désolé se cache dans le sable  
Pour ne pas être inondé

Et quand moments après tes rires ont oublié  
J'ai encore envie de ne plus exister  
Tu me brises en morceaux une fois de plus  
C'est toi qui me formes me façannes

Vie circulaire mon enfant...



### TIPHAINE 1

enfant cuivrée combien belle  
un geste problématique de tes yeux  
sait fondre mon roc  
et geler ma peur



### TIPHAINE 2

tu chantes comme le plus bel ange –  
oiseau de jamais enfanté  
en amour déchirant  
par deux êtres  
qui grandissent  
au son de ton sourire bouclé  
délicat comme tes doigts et dur  
de la volonté de vivre



### TIPHAINE 3

Ton étonnante douceur répétée sans raison  
m'émerveille plus qu'aucun rêve ou voyage  
car un simple geste de tes yeux plissés  
me soude au sol étranger de cette contrée savante d'enfance  
comment dire mon bonheur de larmes naissantes  
ce sourire impossible qui fond en frisson  
ou l'incroyable fragilité de tes doigts  
tendus vers moi ouverts de confiance



## BESTIAIRE

- le soleil**      soleil chaleur brûlure calme  
ensemble nous ferons un monde
- le poisson**    le poisson voit tout  
de son point de vue  
et avec raison...  
interdiction aux hameçons !
- le chaton**     ronronnante boule de fourrure  
son élan l'amènera dans ton cœur
- le chien**      le chien te dit  
« tu sens bon, je t'aime ! »  
n'as-tu pas envie  
d'être bête comme lui ?
- la girafe**     taciturne douce et modeste  
la girafe pense que le ciel  
est fait de tendres feuilles vertes
- le coq**        l'orgueil à crête  
salue la journée à tue-tête  
ce qui est plus bizarre  
il ne la pleure pas le soir





## LA POURSUITE DU MONDE

C'est dans les sourires des enfants que le monde commence  
fleurs de rire / fleurs de pleur à fleur de peau  
fleurs de méninges aussi dans la fleur de l'âge  
enfant-pensée enfant-pâquerette  
trille solitaire dans les forêts des adultes  
odorant lilas du printemps  
perce-neige éclatant et rose rouge digne et grave

C'est dans les sourires des enfants que le monde grandit  
faon taché de roussure au soleil  
chiot lécheur chaton coup de patte dans l'œil  
doux louveteau longeant les chemins instinctifs de l'avenir  
et poulain tout en jambes sautillant dans les champs

C'est dans les sourires des enfants que le monde accélère  
été éternel enfantin enfantera l'automne  
fine fleur fanera et chaque feuille choit  
l'hiver dessèche réduit l'être à l'essentiel : froid

Pourtant : le sourire sans raison rayonne  
les premiers pas chancellent d'espoir  
les yeux malins ne succombent pas au sommeil  
bref le bonheur béat des nouveaux-nés

Toute saison se redresse chaque génération se régénère  
naturelle marche du temps dans l'espace

C'est dans leurs sourires que les enfants nous recommencent  
innocence ouvrant nos cœurs  
comme des fleurs  
à la poursuite du monde



## CARROUSEL

La poésie, c'est la vie intérieure  
qui déborde en rigoles de rythmes  
en chaloupes qui chavirent

qui résonne en de notes gonflantes  
de l'orgue de l'homme universel

qui grince grimaçante face à la folie futile

c'est le sourire serein de l'enfant endormi  
c'est des yeux très jeunes grands  
comme deux hippopotames crottés  
devant la renaissance matinale  
de la lumière



## LA SOLITUDE

ce n'est pas ce que vous pouvez croire  
si vous voulez absolument croire un samedi soir  
à quelque chose

c'est une enfant-soleil qui se lève  
souriant une guitare  
au bout d'une tresse qui se lève  
loin au-dessus de l'eau

ou nage un poisson  
au milieu des flots  
qui a l'air d'un avion  
qui vire de bord  
comme le sourire du soleil

*(enfant)*

qui a des ronds  
comme les flots  
dans ses joues

deux lunes inégales  
qui brillent  
matinales

sur un dessin de Tiphaine, pour ses 8 ans





AMOUR-AMER-AMARRE

## QUAND JE SUIS VENU

Quand je suis venu tout a changé

vois-tu les étoiles ont changé de chemin  
la lune son orbite  
le soleil sa lueur

Quand je suis venu tout a changé de place

vois-tu les livres sortis de leur bibliothèque  
l'ampoule de son abat-jour  
les épices de leur pot

Quand je suis venu tout a changé de forme

vois-tu le soleil elliptique  
la lune carrée  
les étoiles en astérisque

Quand je suis venu rien n'était pareil

vois-tu le travail quotidien  
le magazine hebdomadaire  
l'assurance-vie annuelle

Quand je suis venu te prendre rien n'a changé

ni le cours du monde  
ni la vitesse des voitures  
ni l'arôme du café à minuit

Quand tu es venue me trouver  
vois-tu la fatigue de mon corps  
la chaleur écrasante  
la contrée étrangère  
le pays entrevu  
le rythme à créer

Quand nous nous sommes rencontrés  
vois-tu l'heure tardive  
(pourtant très tôt)  
les bouteilles vides  
(prêtes à remplir)  
le langage chantant dans l'air

Quand nous sommes partis  
vois-tu les poches vides  
l'avenir en point d'interrogation  
en ignorance de tout

Quand nous sommes ensemble  
vois-tu le présent s'allonger  
en avant-hier et après-demain  
en une belle coulée et peu placide

Quand nous habiterons un présent éternel  
vois-tu



## BLASON

Ton mollet tacheté de rousseur au soleil  
est pour moi seul la suite logique  
d'une cuisse trop blanche en contre-jour

et ton sein arrondi de caresses  
et ce regard perdu  
entre phare et récif  
témoignent de nul autre que toi et moi

Tes lèvres sur ma hanche font frémir  
la plus vieille douleur naissante  
dévoilant une enfant brusque et tendre

et tes yeux qui mais qui  
dira tes yeux de la plus forte douceur  
remplis de paix et de soucis  
pour une trêve constante

Ta proximité fait trembler les murs centenaires  
soleil lunaire apprivoisé  
et un calme tropical d'orages et de sel

à force de fondre ta folie  
fera vivre et naître  
les galets sourds de savoir  
et mes yeux aveuglés au soleil





## LES VAGUES DE LA MER

Les vagues de la mer ne verront jamais  
où commence ton regard  
ni tes ongles rongés d'inquiétude  
pour l'enfant endormi  
ni tes larmes de colère  
restants de l'orage violent

L'écume de la mer a beau connaître  
les goélands et parfois les arroser  
jamais elle ne pourra comprendre  
les plis du sourire de tes yeux changeants  
(verts comme la mer ambres comme l'horizon)

Et ton sourire est-ce les côtes hostiles du Nord  
qui me feront l'accueil de tes lèvres  
qui me feront frémir de froid  
là où commence mon désir fidèle

Ce n'est pas en voyage perdu  
que ta tendresse me sera livrée  
avec la force de l'ouragan

Mais à l'intérieur de notre pays  
de temps et saisons variables  
qui nous unit dans le long voyage  
au terrain vague de la vie ensemble



## LA JOIE S'ÉTEINT COMME LA CENDRE

La joie s'éteint comme la cendre  
le silence se fait nuit et s'impose  
lourd sur les épaules du temps  
et la maison meurt lentement au soleil

cadenassé le mouvement libre de l'être  
cacophonie du vide insupportable et pur  
aube démolie saison avortée sinistrement  
par les sombres soins des techniciens du néant

Quel accord rétablira l'harmonie  
de la danse quotidienne

(et quelle enseigne bariolée saurait  
exorciser le noir glacé)

Suffit-il d'une seule voix claire d'enfant  
pour ranimer un printemps d'aube  
et de sève jeune au cœur de l'arbre



## POURQUOI LE POÈME

Pourquoi le poème

quand mes doigts effleurent ta cuisse somnolente  
et que l'oubli t'est plus cher que mes caresses

pourquoi quelques vers

quand tout notre amour déchiré  
meurt de soif, et l'eau est si proche

pourquoi des mots

et encore des mots pour parer  
aux coups bas d'une vérité inavouable

folie de l'amour qui ne sait aimer  
qu'aux cris de la vengeance quotidienne  
pourquoi ces blessures insouciantes  
infligées au cœur du jour

et pourquoi cette dureté grandissante  
qui étouffe la douceur de nos rêves

poème pis-aller du désir  
poème substitut du geste  
poème cul-de-sac de la liberté  
viol de la feuille blanche et  
détournement de l'amour



## SONNET 1 : ADORATION

Mes tempes frissonnent quand je  
contemple toi les cuisses où  
longent tes jambes comme si de rien n'était  
parce que les temples ne sont plus les  
mêmes et ton ventre vaut une sainte  
église palais mon palais aussi  
frissonne quand ton serpent s'insinue

La parole ma parole languit car  
insipide puisque ma main moule ta  
hanche havre feuillu juteux  
été des neiges vertes et brûlantes

ô que mes voiles ne déchirent point mais  
gonflent vents et orages en dépit des  
paroxysmes qui m'atterrent jusqu'à  
l'aube solitaire où le soleil malgré tout



## ENGAGEMENT

Caresser les mots comme je caresse ma femme  
les saisir à pleines dents, les croquer  
comme une belle pomme, rouge comme  
ta langue qui rugit au fond de ma gorge  
les pétrir comme du pain, à pleines mains  
les tordre au cou, faire crier de douleur  
tel une bête qui met bas, et qui bêle

Prendre les mots comme je prendrais les armes  
les armes blanches, les armes défensives  
pour protéger ce que j'aime, ma femme  
mes enfants mes principes les miens les nôtres  
les brandir comme un drapeau, à pleins bras  
pour tordre au cou, faire crier de douleur  
les menteurs mielleux, les fantoches du froid

Sinueusement aimer les mots comme ma femme  
dans la lumière humaine du jour  
pour abolir la nuit terne et trouble

gracieusement aimer les mots comme le papillon  
le matin l'abeille le trèfle la truite la rivière

fraternellement aimer les mots et toujours dire  
les mots de tous les jours les mots qu'il faut  
pour que demain appartienne à nos enfants



C'EST UN JOUR DE DIRE JE T'AI ME

C'est un jour de dire je t'aime

un jeudi par exemple : pas nécessairement ensoleillé  
rien de neuf sur terre, ou peut-être si : quelques papillons  
le blé qui germe, un enfant malade  
de rêves avant-coureurs de l'aurore  
monde intime et qui me réveille

C'est un jour pour dire je t'aime

puisque les éblouissements de la veille  
puisque le doute rongeur  
puisque les agressions quotidiennes sourdes  
nous amincissant à crédit

C'est un jour à dire je t'aime

ce n'est pas la fin du monde : un autre début peut-être  
de la fine neige blanche, un bon café noir  
des rêves aigres-doux à réinventer

C'est un jour comme tous les jours

C'est encore le jour où je dirai je t'aime



## POURTANT TU ES BELLE

Pourtant tu es belle comme ces vieilles montagnes

qui surgissent au soleil, bleutées  
dans la chaleur de plein été  
tantôt sourire à l'air  
tantôt recouverte d'ombres  
tantôt inquiète et tendre, avant l'orage

Pourtant tu es chaotique comme la rue Saint-Jean  
où les lumières lancinantes dansent des danses  
macabres les rouges et verts fulgurantes étoiles  
filantes de la porte Saint-Jean à la côte du Palais  
la foule armée putains drogués bourgeois les yeux  
dans la poche et la tête ailleurs qui passent et  
passent et passent et passent et nous on regarde  
passer et on pense

Et on pense à notre île où tu étais belle  
et j'étais fin et un peu poète et  
on était jeune et on en profitait

et à Ivan et la découverte d'univers  
Québec-la-ville et Charlebois et Dylan et  
la conquête et notre conquête du monde







AU NORD...

AU NORD DE NOTRE VIE

*ici*

où la distance use les cœurs pleins  
de la tendresse minéral de la  
terre de pierre de forêts et de froid

*nous*

têtus souterrains et solidaires  
lâchons nos cris rauques et rocheux  
aux quatre vents  
de l'avenir possible



## LORSQUE MES MAINS MUSICIENNES

lorsque mes mains musiciennes jouaient le long de toi  
un nouvel air chaud comme le soleil  
tout chantait les arbres les parfums le fleuve  
et tes cheveux caressaient ma face à n'en plus finir

ô la musique à merveille que c'était  
nous allongés tambourinant au beau mitan  
de la caisse de résonance de nos rythmes nos  
corps danseurs allègres inventant finalement  
une fin saccadée à l'accord parfait

et ô qu'il est doux de reprendre une même mélodie  
recomposer ses coloris en contrepoint endiablé en  
sonorité sensuelle de bras de jambes sur ton corps  
sur mon corps entrelacés rythmes intimes recréés

je suis mouvement	tu es geste
je suis voix	tu es un peu moi
je suis troubadour	tu es ballade

nous sommes chanson



## PRESQU'UN SONNET SENSUEL

Ton soupir sensuel m'inspire et m'érige  
Désinvolte il prend l'air du temps (il fait beau)  
De très loin je désire être dedans (souple-moi)  
Je veux être à l'intérieur de ta langueur il fait beau  
Je veux aller au fond des frissons inspire-moi  
Pour toute l'éternité de l'instant mortel (il fait beau)  
Jusqu'au seuil souterrain des sangs inextricables (aspire-moi)

il fait beau dans ton pays de miel et de foin  
souple-moi de couleurs réelles et de regards riches

il fait beau près de ton rire évocateur  
inspire-moi à ma plus puissante folie fantôme

il fait beau l'air chauffé quand tu soupères  
aspire-moi à l'intérieur de ta langueur



## SONDE

Mon corps explore tes rondeurs usuelles  
(lentement ma frayeur frôle ses limites)  
ton poignet touche la plante de mon pied  
sûrement cette sensation durera

:

(était-ce hier que mon ardeur flottait  
amarrée aux nuages noirs clair-obscur du jour ?  
était-ce hier qu'aux coupures quotidiennes  
nous avons imposé le soleil ?)

Ta lumière irradie : lents et doux  
tes doigts découvrent un espace émerveillé  
qui s'étire étonne de la souplesse du regard  
et extasié devant les couleurs captives

:

(était-ce hier que la nuit chantait  
des poèmes enfantins à l'infini ?  
était-ce hier que nos songes sacrés  
cahotaient dans leur canot à la dérive ?)

Notre sonde sera profonde, ou ne sera pas  
nos bouches assument leur verticalité

(était-ce hier que la mollesse  
régissait au pays des humains ?)

:

descendre est un devoir qui débouche debout  
sur la vaste chaleur du cœur creusé de l'étoile



## L'ENTRE-DEUX SAISONS

le silence me sied mal ce soir

la musique est éteinte le printemps se fait attendre  
le père d'une amie est mort ce matin  
et nous serons tous un peu plus nus

le silence me sied mal ce soir

les amis sont lointains comme les lueurs de la ville mal-aimée  
la clarté a perdu de son éclat  
je suis l'hiver je me meurs mais lentement  
dans ce piège de métal long et cruel

le silence me ronge ce soir

rouille dans la ferraille rat de dépotoir  
matou muet des ruelles petit désir vicieux  
petit péché pas très mignon souvenir de remords rampant

le silence m'accapare maintenant

présence des plantes et des herbes sèches  
têtes de poupées aux yeux vides et ternes  
livres pleins de poudrierie nocturne plénitude dérisoire

le silence m'éteint inéluctablement

demain apportera ses morts aussi les vivants vieillissent  
le temps nous tracasse les vivants aussi

que ce silence enfante au moins des rêves  
chez les enfants qui chanteront au réveil  
une mélodie rafraîchie pour bénir tout ce qui vit  
et pour saluer la nouvelle journée



## LA MUSIQUE DANS MA VIE

Ma musique de cœur  
(rythme intercontinental)  
devient musique tout court

Ma musique des enfants  
disparaît en distance  
(le pays est grand)

Ma musique des corps  
se fond en soupir  
et en lointain sourire

Je vis au nord de moi  
(le pays est grand)  
je vieillis à vue de cœur

Mes musiques peuvent arrêter  
(le pays est grand)  
je suis toujours troubadour  
mes rythmes vont reprendre



## MONTRÉAL BOUILLONNE

Montréal bouillonne comme un canard  
au printemps mon périple d'automne  
se masse sur les frontières  
un départ un adieu un envol  
à l'est le soleil se lève  
au nord s'annonce la neige  
mais la ville ses sens uniques  
ici pas de battures accueillantes  
ici on picore les poubelles  
il faut de l'espace il faut de la place  
il faut de l'air

on réchauffera la maison  
on rentrera le bois  
le long hiver ne nous aura pas

Montreal frétille comme un grand adolescent  
au printemps stone sur l'adrénaline  
le vendredi soir parti  
on ne sait où où le nord  
où l'Amérique où le rêve perdu  
et demain il neigera sur mes trente ans  
non c'est trop facile à dire  
demain il neigera il fera beau  
l'automne est aussi un début (à bas les symboles)

on réchauffera la maison  
on rentrera le bois  
le long hiver ne nous aura pas



Montréal scintille fait miroiter ses atours  
comme autrefois les femmes dites de plaisir  
comme un enfant son émerveillement dit naïf  
le temps bat de l'aile entre Montréal et le nord  
moi je tourne en rond en attendant l'heure  
du froid mûr des ponts de glace  
l'hiver n'est qu'un trait d'union entre les mots  
pour ceux qui savent suivre la piste glissante  
vers d'autres saisons de verdure

on réchauffera la maison  
on rentrera le bois  
le long hiver ne nous aura pas



TU AS DES YEUX

tu as des yeux de veau  
suppliant  
    ma tendresse carnivore

tu as la chair ferme  
prieant  
    mes envies de basse-cour

si je chante à tue-corps  
tard le soir  
c'est que l'aube ici est précieuse

et

on ne se baigne jamais deux fois dans la même aube



## J'AI PENCHÉ MA TÊTE

J'ai penché ma tête contre  
la tuile glacée d'assez de toilettes de tavernes  
où on a besoin d'une halte et  
où on pisse brutalement sur ses bottes  
(où le graffiti est raide à en faire pleurer  
de tous les coups reçus  
de tous les coups pris  
au hasard des vendredis de paye)

J'ai posé ma tête temporairement  
sur le cabinet de médicaments  
de la salle de bain d'assez  
de jeunes filles en fleurs  
à l'ombre  
de villes petites comme des salons doux  
et parfois de sous-sol  
où il fait mieux reposer sa tête  
que dans des motels qui ne méritent pas  
d'adjectifs

et une fois c'est déjà trop  
pris d'un coup dans du sirop de son  
épais à en faire mourir  
mis en boîte en banlieue  
(ma gaine me fait mourir)  
mourir bien mort comme un poète  
trop beau trop jeune mort de l'ennui  
collectif

avant d'entrevoir la fleur  
de ses vingt ans  
à l'ombre pour toujours pour 41 ans  
l'éternité avant son temps  
sa tête totalement assassinée  
dodelinant dans le vide assis sur un banc  
dans un jardin tout fermé  
sans appui sans appel sans appui sans appel

et j'ai même été pris  
d'une nostalgie de motel anonyme  
tard le soir quand j'ai cogné mon crâne  
sur la couche de fer sécuritaire  
de la maison souterraine emplie de pas  
menaçants où il n'y a même pas  
de papier de toilette pour que les pauvres saoulons  
ne se pendent pas en attendant de revoir  
le juge qui les attendait le lendemain  
de l'arrivée de leur dernier chèque de bien-être  
bien-être bien passager buvant du St-Georges  
sans rêve chevaleresque aucun sans histoire  
juste pour boire pour plus rien voir  
sans chercher à savoir sans vouloir  
juste pour boire

et tout cela est loin tellement  
loin d'une joue fraîche d'enfant endormi  
offerte en toute naïveté à l'épaule confiante  
d'un voyageur ordinaire qui monte  
l'escalier quotidien

l'embrasse bien à couvert dans un lit de rêves  
d'aubes répétées  
fait quelques pas de plus  
s'allonge s'étire se love

et s'endort sans peine



SONNET (DÉSAXÉ) TRENTE ET QUELQUE :  
COMME UN ANGE TEMPORAIRE

Si jamais tu revenais...

comment réinventer la chaleur naïve et blonde  
de ton ardeur

pressée comme une avalanche d'avril qui chavire  
en chutes de crue en matin de mai

comment retrouver entière rayonnante  
ta forme fulgurante cet étau sublime  
qui bouleverse et tombe torrent en désarroi

l'été se prépare à ton retour  
les feuilles mûres l'or solaire  
offrande volontaire en conscience de cause

la lucidité est impitoyable : qu'elle frémisses  
au moins maintenant à ton retour

en attendant l'automne inéluctable



JE SUIS LE PET

*Je suis*

le pet sublime dans le cosmos

*Je suis*

le cri total ineffable ineffectuel partout

*Je suis*

ici et je ne demande rien qu'à être ici

écoutez-moi pas

si ça vous tente

je chante pareil

je chanterai pareil

pour vous

pour moi

pour le printemps



POETRY

le poète trie

les vers

de leur hiver

et entrevoit

des choix

de printemps







PROSES

## LEÇON DE FIN D'HIVER

Un matin de fin mars, sur la galerie devant la maison après un bon déjeuner tranquille et amical on est cinq à s'étirer au soleil qui se muscle de jour en jour davantage quand mon beau Monsieur Pif tout fringant tout fier en même temps que sauvage et prêt à se cacher s'amène arborant, si on peut dire, un bel étourneau encore tout frais dans sa gueule de mini-lion-braconnier. On rit, ventre bien plein, devant ce signe de printemps aussi inattendu qu'une carte postale du Pérou.

« Aiiiee ! Monsieur Piiiiif ! T'es rendu tellement chasseur que j'aurai pu à te nourrir et je vais me sauver assez d'argent pour me payer de petites vacances de Pâques au Mexique ! »

J'ai peut-être touché son sens d'humour félin car il tourne sa tête vers nous et il a l'air de sourire à moins qu'il bâille d'ennui devant la banalité de son succès, mais quand bien même il desserre ses mâchoires et si vraiment il souriait il ne sourit plus longtemps. En fait il se la referme vite et doit se grincer les dents en regardant s'envoler lourdement l'étourneau – secoué pas mal soit dit en passant – suivant tristement des yeux une seule plume noire infiniment plus légère que son regard qu'il braque ensuite sur moi, foudroyant.

Et c'est là où j'ai compris pour de vrai qu'il faut laisser quelqu'un aller au bout de son affaire avant de passer des commentaires.

Merci, j'ai fini...



## DANS MA CUISINE : LE FRIGIDAIRE

Le frigidaire n'est pas blanc. On l'a peinturé en mauve en 1970. Il a besoin d'être repeinturé à cette heure. Peut-être en blanc, car c'est un frigidaire classique, un Racine, fait au Québec. Donc un frigidaire littéraire par-dessus le marché (enfin, si on veut être précis le marché est plutôt en dedans). De toute façon, étant un frigidaire littéraire, il y a plein de lettres sur la porte. Des lettres rouges, vertes, jaunes et oranges aimantées qu'on change de place à volonté. Toutes les lettres de l'alphabet ne sont pas là, quelques-unes sont introuvables dans la cave, qui ressemble plus à un champ de bataille qu'à une salle de jeu en désordre. Un jour j'ai écrit sur la porte mauve du frigidaire Racine :

LES SOURIS

QBAK

XK5

GTFV

Avec ces mêmes lettres, on peut écrire d'autres choses, par exemple :

FUK

LA TV

ESSO BIS

GQ X 5

Ce sont des jeux simples pour amuser quasiment n'importe qui, au moins ceux qui viennent chez nous. Dans le fond, est littéraire qui veut bien l'être...



## CROQUIS DE SAN CRISTÓBAL

### « Sens unique, ou, la méthode dynamique d'apprentissage linguistique »

Je loge à la « Casa de Huéspedes Pola », « Casa Pola » pour les intimes. Je prends mes repas en face, au « Palacio Moctezuma », les mêmes propriétaires détiennent les deux établissements. Mon espagnol me revient peu à peu, et ce après dix ans. C'est complexe aussi, en ce sens que je l'ai appris à partir de l'anglais, et maintenant j'ai trois langues qui me tournent dans la tête, tant bien que mal.

Pour venir à une entente sur le prix de ma chambre, trois repas par jour compris, ça nous a pris du temps. J'ai surtout écouté et attendu, il ne faut pas être pressé en ces choses-là, à plus forte raison quand on comprend avec difficulté. Mais j'ai vite eu l'occasion de mettre mon flair linguistique à l'épreuve.

Assis au restaurant pour la première fois, les deux filles affairées dans la cuisine et la patronne, leur mère, empressée autour de moi, celle-ci me demande subitement, « Que quiere decir la palabra inglesa 'why' ? » « Por qué », je réponds sans hésiter, tout fier de ma compréhension et de ma connaissance.

Mais la bonne dame a pris ma réponse pour une question, et elle s'en va en trottinant à la cuisine, pour réapparaître quelques secondes plus tard avec sa fille, muy bonita je dois dire, toute moulée dans un gilet blanc où il est écrit « ONE WAY » en lettres rouges, avec une flèche horizontale qui finit en plein sur son sein gauche. Je cherche mes mots, j'essaie de dire « sens unique » en espagnol, ça ne sort pas, je finis par trouver « Por allá solamente! »

Et le fou rire est parti. La mère s'esclaffe, se plie en deux, regarde sa fille à nouveau, et repart de plus belle. La fille me regarde, rougit, regarde sa mère timidement, rougit plus que j'aurais cru possible donné son teint foncé, puis explose en un rire beau, franc et sain. J'étais heureux comme j'ai rarement été en cet espace de quelques secondes, je riais aux larmes. La fille part en courant à la cuisine, encore secouée de plaisir inespéré, sa mère la suit, à peine capable de trottiner cette fois-ci. Et les rires de continuer longtemps dans la cuisine, d'où le son monte et descend en des mélodies légères, accompagnées de crépitements d'huile et d'odeurs exotiques.

Toute gêne et toute méfiance disparues de part et d'autre, je prends mes trois repas par jour dans la gaieté et la bonne humeur. Mais je ne suis pas encore trilingue pour autant, et je n'ai pas encore revu le fameux gilet.

CAFÉ CENTRAL, SAN CRISTÓBAL,  
SAMEDI MATIN

Ici c'est *le* café, le café cool, celui des touristes style hippie, des jeunes de la place et des « gringos » en résidence. Le juke-box attaque avec du disco mexicain, bruits secs de dominos sur la surface lisse des tables, clochette insistante de l'éclaireur des vidangeurs – ils ne passent jamais à des heures fixes, on est au Mexique après tout ; à la ville de Mexico, pour se faire plus facilement reconnaître dans les foules, le sonneur est vêtu d'un costume orange day-glo –, file ininterrompue de jeunes cireurs de souliers et d'indiennes qui vendent des bourses tissées et d'autres menus articles, écoliers et écolières qui sirotent des cokes en battant le rythme de petits mouvements saccadés de la tête, les filles admirant du coin de l'œil les beaux grands blonds barbus, retournant le regard vers leurs amis avec un air supérieur, leurs yeux ronds pétillants de plaisir adolescent.

C'est ici qu'on écrit lettres et cartes postales, qu'on lit son courrier, qu'on se rencontre : Butterfly Peter entre sans faute à dix heures et quart, armé d'encre et stylo et d'une boîte à chaussures pleine de fiches sur les insectes de la région ; la Québécoise chasse Pablo le poète avec avidité (et réussit : serait-ce à cause de son mince filet de sang cri, ou de sa blanche rondeur ?) ; la cinéaste autrichienne aux yeux cernés, l'anthropologue de Harvard, tous y passent. Les habitués savent refuser les sollicitations constantes sans lever les yeux, sans briser le rythme de leurs conversations ou lectures. Un regard ou un sourire gêné et

l'ombre reste plantée là, des minutes durant, malgré les « no » répétés de la victime perplexe.

Ce matin, spectacle inattendu qui devient vite du théâtre spontané, brisant la routine vécue autant par les employés du café que par les clients. Arrivée de deux jeunes couples américains qui s'installent pour déjeuner. Pas difficile cette observation-là, puisqu'ils déposent sur la table des boîtes individuelles de Corn Flakes, des paquets de raisins secs, une boîte de lait Carnation qu'une des filles tente d'ouvrir avec un couteau de poche. Là, ils passent leur commande : quatre bols vides ! Fallait y penser... Les garçons de table, quatorze ou quinze ans, se bousculent et font la course à travers les tables serrées pour arriver premier avec un bol vide, chacun le tenant fermement des deux mains, comme un gardien de but au soccer, criant et riant tout le long. Ce n'est pas de l'ironie autant que de la bonne humeur naïve. Mais au fond, ils se moquent un peu aussi.

Drôle à constater, mais ces consommateurs sont sûrement plus inconscients et moins naïfs que leurs hôtes. Je les imagine du Midwest, de l'Iowa peut-être, surnourris aux grains et au bœuf de chez eux. Ils terminent leur repas typique avec du ginger ale et des cigarettes, laissant autour des taches collantes où baignent des flocons ramollis et des cendres, et un pourboire généreux d'un peso, ce qui vaut cinq cents depuis la dévaluation. Et s'en vont contents, reconstitués comme le lait des vaches contentes, prêts à explorer ce pays inconnu. Et qui leur demeurera sans doute inconnu pour toujours...

## LE DÉPART

Toujours l'hostie de juke-box. Cette fois c'est une chanson sentimentale remplie de violons, de notes aiguës trop longtemps tenues par un chanteur mielleux qui finit en mélasse.

Elle est revenue, elle est assise en face de moi, la chanson change, le nouveau rythme marqué de flûtes et d'une basse qui secoue le bas-ventre n'est pas en harmonie avec les larmes qu'elle essaie de retenir. Elle se lève pour chercher une serviette à la table à côté, je n'offre pas mon mouchoir, il est sale et de toute façon elle pleure un homme, grand et fin, et je n'ai pas envie d'intervenir. Elle a dix-huit ans, une grande enfant de l'Amérique, le visage encore lisse sauf les quelques questions qui s'y lisent à présent, comme qu'est-ce que je ferai toute seule (comme avant il y a deux semaines), et quelques exclamations comme c'est pas possible (alors que de toute évidence c'est la réalité même).

Elle se mouche encore, les serviettes sont dérisoirement petites, j'ai envie de lui passer mon mouchoir quand même, mais elle finit son jus dans un gloussement de paille suçant de l'air au fond du verre, je retiens mon rire, ça me rappelle la joie des milk-shakes de mon enfance, elle se lève, va au comptoir, paie son jus, revient, met son blouson, et les yeux encore tout humides elle me demande à quelle heure je serai de retour à la maison car de toute façon on s'est donné rendez-vous pour prendre le thé cet après-midi, je suis désintéressé, je la consolerais (un peu), je n'aurai pas de réponse à ses questions, j'approuverai ses



exclamations, la maison est propre, elle se sentira en sécurité. La musique se fait plus forte, maintenant c'est le rythme de la danse et l'inconscience qui efface jusqu'aux vibrations tristes qui flottaient encore autour de la table après sa sortie.

Il est parti (il est beau et grand et fin) et elle reste, et elle restera plus longtemps que sa tristesse. Car elle a dix-huit ans, le temps passera lentement pendant quelques jours, mais cette blessure ne laissera pas de cicatrice profonde. Elle a dix-huit ans, il y aura d'autres départs, comme il y en a déjà eu, les siens et ceux des autres. Et même sans soleil (les nuages gris et menaçants collant aux toits des maisons basses constituent un décor flou mais à propos pour cette scène) ce jour reprendra vite son sourire et son harmonie. Mais cette musique est décidément trop dure à prendre. Je paie mon café. Et je pars.





# ABRIS NOCTURNES



## LETTRE OUVERTE

*(transcription fidèle)*

Sudbury, Nouvel-Ontario, le 5 novembre 1980

Salut, salut, salut... On m'a donné ce cahier le 1<sup>er</sup> février 1978, à l'aréna de Hanmer, juste avant ou après une partie amicale de hockey. C'était Michael Gallagher, je crois. C'était un cahier à André Paiement. Il n'en avait plus besoin, vu les circonstances immédiates. J'hésite toujours à écrire dedans. Je vois que les deux pages précédentes ont été arrachées ; comme le dit si bien Éphrem : « J'ai pas de mémoire, mais j'ai de maudits bons souvenirs » ; ça fait que j'espère que ces deux pages-là ont bien servi. J'espère qu'elles servent bien encore.

J'hésite toujours parfois à écrire, dans ce cahier où. Et le temps entre les mots est parfois toujours trop long. Tant de mots et de caresses souvent sur les lèvres de tant de monde. Et l'élégante connaissance, le pouvoir de l'année sont gantés et muets, du moins en ce qui nous concerne.

Tant de langues caressantes, tant de mots touchants dans tant de villages hors temps, hors-jeu, ou hors d'ordre. L'avenir en bolide, le présent illégal, le passé à l'aile droite, et qui patine, et si je rêve comme faut, je vois Maurice Richard, en personne, à Toronto-Canada, qui m'a dit que je perdrais son autographe, sur l'endos d'une feuille publicitaire, et qui avait raison. À dix ans je n'avais pas de

cahier, j'ai perdu l'autographe du Rocket, est-ce aussi pour ça que j'hésite des fois à ?

Ce soir on a veillé avec un poète de la côte Ouest. Demain soir on veillera avec deux poètes de Montréal-Québec. Ce soir, ça a bien été. Demain soir itou, j'en suis convaincu. Qui sont-ils ? Qui sommes-nous ?

Ça arrive à l'improviste, c'est imprévu au mois de novembre. Je pense à novembre :

... novembre est oriental en sa sobriété  
il nous enseigne la patience et la sagesse  
face au froid qui brûle  
face à la poudrerie périlleuse

Ces vers, je les ai écrits pour la première fois le 1<sup>er</sup> décembre 1975. Avant que Dédé, avant ce cahier.

Ce soir, dans un pays trop voisin, Ronald Reagan est élu président et je pense encore à toi, Dédé, à George Orwell et à d'autres prophètes et à 1984 comme une bombe, au moins une. Un abus, une bombe, un abus : masculin, féminin, masculin, à ce niveau-là c'est toute pareille... Je pense aussi à mes ancêtres de bien des pays et à mes enfants : qui sont-ils ? où vont-ils ? qui sommes-nous ? où sommes-nous ? et où demain ?

Les dictionnaires, mêmes bilingues, ne m'aident pas trop à cette heure. Ni les bréviaires, ni. Je suis dans une gare en voyage, non dans une voie de garage. Bien du monde y passe : quand ce monde-là n'hésite pas à écrire ou, la gare est en vie, la vie est en voyage, l'diable est en bricoll', les voies sont capitales, et les noms des villages en majuscules.

Je n'ai pas assez de poésie pour vous parler des sourires que j'ai vus ; il faudrait deux fronts tout l'tour de la tête pour veiller sans vieillir ; mes poumons pomperont longtemps avant que j'étouffe mon cœur et mon peu de patience.

De mes cratères extra-terrestres, dans le temps, à travers des espaces à qui de droit, no trespassing, ne trépez pas sur le gazon, cette lettre, ce prolégomène pour parler en termes, pour péter haut, ces paroles pour vous parler en toute amitié.

Ce n'est pas sans crainte un peu, beaucoup, parfois, toujours, qu'on aime son cahier comme son prochain. Ma tête volcan, mes émotions explosions, ma main gauche et le reste.

Tout saison vivra. Nous vivons.

## VA AU DIABLE

*d'après une toile de Raymond Simond*

repliez-vous sur vous-mêmes autour des tours  
redoutez le présent sans songes du futur  
c'était écrit mais nous étions illettrés  
sacrant sur les chemins de l'incohérence  
et plusieurs sont partis par les bois sauvages  
pour ne plus regarder en arrière



## PALENQUE : ABSTRACCIÓN EN LA SELVA

la lune à son plein dérange les plantes  
les champignons remplacent les steaks  
pieds nus souliers et bottes  
me dérangent me changent de place  
je disparaiss dans un pépin de tomate  
mais pas longtemps  
la jungle autour de moi est pleine de pulsations  
et de masses épaisses où poussent  
les miaulements de départs et des oiseaux rares  
le concert continu gargouillement de  
module humain mal en point entouré  
de tant de feuilles et de bruissements  
turbulences la terre et l'air  
expirent des odeurs juteuses languissantes

un chien fou de chaleur et d'elle  
(dans un bain de force au bout de sa chaîne)  
se déchaîne en un blues rageur  
les oiseaux respirent à leur manière  
les arbres se déploient et approchent comme  
la chienne pour mieux l'étreindre

une vision de longue robe blanche  
derrière un camion écrasé de ses  
notes de flûte longues et basses  
enchante et aime le décor  
vient et va sans me prendre plus que ça

un frisé mange trop de champignons et son chien  
est nerveux  
il devient un étrange hiéroglyphe du drôle  
de cœur  
de l'Amérique du drôle de rêve américain  
autrefois j'étais un idiot maintenant je suis  
un génie dit-il  
je commence à croire que je suis un champignon  
sa peau est pâle il veut être quelqu'un et il est prêt  
à tout on l'a sorti de prison parce qu'il a cassé la  
cabane et son chien  
ne sait vraiment plus quoi penser.

la fille maigre les pyramides et le crypte  
les toilettes où on chasse ce qu'on peut  
l'écho de l'eau et l'air qui la sépare  
l'aventure les fruits fort mûrs  
et le je ne sais quoi  
ceux qui ne savent pas d'où ils viennent  
et celles qui le savent trop bien  
on n'est pas des sauvages  
c'est pour ça qu'on est en visite

les poumons dégonflent sous la pleine lune  
des tropiques dit-on mais peu osent essayer  
des visions noires susurrent sous les nuages denses de  
pluie douce et pleine  
on a foi en les champs de force car on les voit

la lune n'atteint pas le masque maya  
ne ressuscite ses souvenirs  
(entouré d'électricité bouclier invisible  
comme une réclame de coke ou de crest)

on la bouscule trop fort elle fait tilt  
la jungle se retire mais pas loin  
et elle attend

## LE PIRATE DE L'AIR

*(texte terroriste)*

Scénario : un jour en avion les mêmes annonces sur les précautions sécuritaires en cas d'écrasement le même café. thé. lait. entouré des mêmes hommes d'affaires propres en dehors sinon en dedans, je n'en peux plus, je me faufile jusqu'à la cabine du pilote, en me faisant invisible, je prends le micro, je deviens pirate de l'air :

ÉCOUTEZ ! ce n'est pas votre capitaine qui parle alors ÉCOUTEZ ! J'ai vu trop de paix possible pour vous écouter davantage. Écoutez un peu maintenant vous autres, c'est à votre tour, de vous laisser parler d'amour. O.K. là ?

Écoute. Il a été prouvé souventes fois que la guerre est plutôt malsaine pour toutes sortes de monde. Sans parler des arbres, maisons et paysages. Écoute. J'ai rencontré un homme, c'est un ami, un frère. On parlait de « la revolución sin la guerra », la révolution sans la guerre. De l'inhumanité la plus totale, le gouffre monumental de la peur qui fait qu'un homme tue un autre parce que l'autre pense. Sans parler des femmes, des forêts et des fêtes possibles de l'amitié permanente.

Écoute un peu. Combien de temps encore faut-il continuer de même ? Fais pas l'innocent, tu sais de quoi je parle. Je parle de toutes sortes de monde, des arbres, maisons et paysages. Je parle d'un autre qui pense et qui

sent, des femmes, des forêts et des fêtes à inventer. Sans mentionner les chemins de la terre, de l'air et de l'eau.

Écoute. J'ai rencontré un enfant qui me parlait du travail à faire. Son chat me faisait de l'œil et c'était bien de même. Il y avait des fruits, des poissons et des fèves, sans parler de la lumière du jour. Tu m'entends ?

Une autre fois, ça aurait pu être la veille du jour de l'an ou un mardi de mai, je ne sais plus, ça ne change rien de toute façon, un jour ou un soir donc, quelqu'un que je connais bien, très bien même, ce quelqu'un rencontre un autre quelqu'un. La première personne regarde l'autre personne au fond des yeux, qui la regarde à son tour et les deux personnes, elles, s'en vont s'aimer comme elles peuvent, comme possible.

Parce que, voyez-vous, 'coute ben, le plus grand crime du siècle, de tous les siècles, ce n'est certainement pas l'AMOUR. Et si tous les savants du monde entier se mettaient ensemble, ils seraient sûrement capables d'inventer autre chose qu'une meilleure bombe. Non ?

Écoute. J'ai vu trop de paix possible pour t'écouter davantage. Écoute un peu maintenant toi, c'est à ton tour, de te laisser parler d'amour. O.K. LÀ ?

## FURIE FOLIEUSE

je suis fou et je rêve à une femme d'avocat  
enchanté par des yeux bleu-lac  
j'aime déjà des rides de l'est

et ses dents parfaites  
et ses bottes  
et ses mains tellement plus blanches  
que les pieds calleux des indiennes  
indomptables le long des sentiers de montagne

sa tendresse pas finie  
ses pieds qui se livrent fous  
de danses d'amour et peut-être de moi

sa voix où le plaisir se perd  
entre les points cardinaux  
et d'anciens curés

je rêve avant de m'endormir  
je suis avec toi qui viens d'ailleurs  
je suis jeune et ailleurs comme toi  
et toujours avec toi jusqu'à  
ce que (ailleurs) je me réveille  
encore  
et d'ailleurs...

J'AI DE TROIS...

j'ai de trois cendriers plein la tête d'amours perdues  
(au pluriel c'est au féminin, allez voir pourquoi)

il reste une vaisselle infinie à laver  
vaisseaux soucoupes volantes et pots de chambre  
les tapis sont tellement lourds de poussière d'hiver  
qu'ils ne volent plus je ne décolle plus  
des amours plein le ventre de rêves enfantés  
quand ma cuisine me garroche des bruits  
d'affamés de minuit  
des indiens traînent sur la table  
secondés d'allumettes de bois et feux de brousse  
les braconniers rôdent sur les battures

la fenêtre me renvoie la fumée d'ennui  
en pleine face par un beau lancer de revers  
des plantes défuntes et des coquillages cassés  
sur la bande

sandwich d'envie entre deux tranches de train  
transcontinental  
des paysages d'avant-printemps et les dépaysements  
obligatoires (au pluriel c'est complexe,  
allez voir comment)

j'ai de trois enfants plein le ventre d'amour perdu

les avions volent plus bas que les plagiats  
les bateaux voilent les côtes  
les poitrines gonflent en l'enflure du printemps  
les coudes font des pieds de nez aux rondelles  
et mon ange gardien n'est pas revenu de vacances  
forcées

j'ai de trois petits tours et puis s'en vont  
plein la bouche de verres et de ventres vides  
plénitude du nouveau monde de morale nouvelle

lancé trop haut l'amour s'est perdu dans la foule  
à côté de trois sièges vides à la gauche du gardien  
(son masque plein de mégots et d'absence)



ÇA FAIT TELLEMENT LONGTEMPS...

*pour Mame, finalement*

ça fait tellement longtemps que tu dis et je cite  
aux innocents les mains pleines  
que je suis pas encore capable  
de le prendre de le comprendre

que je disons je reste en vie  
malgré et à cause  
des planètes femmes  
qui gravitent autour de

(parfois ça s'inverse si vite  
sans suite  
que même si on soupçonne que harmonie il y a)

les pages s'envolent vers le bas  
voilant le travail du jour  
comme de la nuit

tout se mêle en un vif..

et qui parlera de  
l'angoisse du cahier courant  
(la rivière l'enfant la dernière)

je me perds même si / quand  
je reconnais encore le nord  
que la musique change se change  
donne du change de fil en aiguille  
à retordre

en prairie en orbe urbaine

et jeunesse subite aubaine  
ou rivière de conscience in-  
certaine  
coulant sans forcer  
sans frayère d'une autre ère  
que la mienne

les enfants grandes et petits  
la chaleur d'un sourire de mon temps  
parfois perdu dans l'espace  
et l'amitié et mes mains  
plus parlantes ou la langue  
que l'on parle lèvres à lèvres

les lignes trop longues  
et les jugements de valeur  
un foulard jeté négligemment  
autour du cœur  
et le piétinement sur place  
le code de la route cette harmonie pleine  
de café de queues de poissons et d'appels

et toujours ces retours toujours en avant  
des larmes enfantines et autres  
que les mains ne peuvent calmer  
et ces accalmies que les mains ne peuvent prendre  
et ces mains qui ne demandent pas d'être pleines  
mais parfois prises

## FRAGMENT DU PRINTEMPS

IL EST STRICTEMENT INTERDIT DE RECULER DEVANT LA  
JOYEUSE EXIGENCE DU PRINTEMPS !

Printemps :

le fond de l'air est frais

le fond du pied est trempé

le fond de la vallée est pleine

le fond de la rivière se réveille, secoue sa couverture

dure en mille miettes, la lumière y éclate, le vert est

à la veille de vivre, la rivière ne se contrôle plus

se lève impétueusement de son lit, découche, fête chez

les herbes et les fleurs sans convocation, sans

invitation, trop pleine de vigueur pour rester seule et

tranquille, la vallée consent à veiller car elle se

sent obligée mais un peu victime

sur les hauteurs tout bouge la vie bourgeoise

la mousse fidèle à son nom se met à mousser

chez les oiseaux les crises de logement quotidiennes

se règlent à l'amicale, à coups de cris, à coups de

becs, à tire-d'aile

les amoureux sont plus légers que l'air où ils font la

roue

on fonde des foyers simples comme bonjour

et ça piaille dans tout le quartier

chez nous c'est parfois aussi imprévisible que l'été  
une gang de gros-becs occupent les arbres de ma cour  
sournoisement je voudrais que leurs couleurs éclatent  
mais moi, la grisaille et la brume ne les avons pas vus  
arriver car le ciel est tombé, oui, ça arrive  
c'est une des choses imprévisibles qu'on apprend  
quand on apprend que le printemps  
est après venir

## SUR LE BORD DU LAC RAMSEY

Il fait doux. je vois mon haleine sous un ciel gris, qui s'en va en abitibi ç'a d'l'air. mon haleine incertaine comme ce ciel pris entre deux saisons et s'en allant vers l'est. ce n'est pas ce que j'ai pensé, ce que j'ai voulu noter quand j'ai rasé de tomber, arrachant de la mousse trop verte de ce novembre sans neige, glissant de tout mon long sur la pente raide qui descend au lac, sans raquettes, sans skis, sans idée préétablie. sûrement que je voulais venir ici, et ce qui étonne d'abord n'est pas « la vue », la perspective, l'horizon : l'amphithéâtre du parc bell, l'hôpital général, là où naissent nos enfants sauvages, un château d'eau, une grue, un coin de l'édifice du gouvernement bête des vices, la ligne sombre des noirs rochers... non, ce qui étonne c'est la nudité et la fragilité de l'endroit : plus de feuilles, plus d'abri, et ce n'est pas chose facile de ressusciter, d'un coup de tête, d'un coup de crayon, avec les seuls mots et un froid doux autour, les images familières : un clair de lune, un feu d'artifice, des enfants qui nagent nus en riant, une paix momentanément éternelle... non, aujourd'hui je n'entends que les camions qui changent de vitesse en montant la côte sur la rue paris, le cordon ombilical bruyant entre la ville et moi.

je voudrais me baigner, traverser le lac à la nage, sortir comme si de rien n'était dans le bout perdu de la rue edmund, continuer à pied jusqu'à la maison, sans avoir froid, sans grelotter, comme si j'étais la seule bête sauvage et réelle dans le décor. mais le tube vide de bain soleil, la tasse vide de mcdonald's, la plume salie de goéland à mes pieds, les cannettes de bière écrasées dans le feu très mort me glacent, je tousse et je crache. venir aux prises avec novembre, pauvre novembre des morts, des mots pauvres, du souvenir, seafood month, quand le soleil du dimanche après-midi glisse dans l'horizon comme un feu de graisse rouge, comme une porte de prison qui referme, comme le rideau d'une création collective obscure intitulée « été » dont tout le monde a vu des bouts mais que personne ne rappelle

et le ciel n'arrête pas de partir ; au fond, je peux pas le blâmer.

## JUSQU' OÙ IL FAUT ALLER POUR ÊTRE POÈTE

– I –

Jusqu'à la taverne par exemple

– II –

Rester en état d'alerte minimum, le temps qu'il faut,  
le temps qu'on peut

– III –

Ne pas essayer d'écrire quand d'autres chantent du rock  
western et qu'on te crie dans l'oreille, 3 centimètres  
au-dessus du brouhaha général « T'es en train de nous  
pondre un autre petit poème là ? » Il est quand même  
permis de chanter les refrains pourvu de ne pas se  
perdre

– IV –

C'est pas facile

– V –

Je pourrais vous faire rire

– VI –

Je ne le ferai pas exprès



– VII –

Ne pas pleurer sur le papier de peur de brouiller les  
mots et la vue

– VIII –

Toujours sentir quand l'orchestre tombe dedans, même  
quand ça risque pas d'arriver souvent

– IX –

Bien respirer entre les phrases parlées ou écrites.  
Penser un peu à autre chose pour ne pas penser à Ça,  
tout en ne perdant pas le fil

– X –

Remarquer au passage de nouveaux graffitis. Saluer ses  
amis. Décider d'la last call. Penser positif. Est-ce  
qu'on est en char ou à pied ? Les clefs ? La clef ?  
Ne pas oublier de revenir.

## POÈME D'AMOUR PATRIOTIQUE

si t'étais le Canada  
ta voix une ville vierge  
tes cuisses les prairies sous la pluie  
ton cou porté haut et fier de toi

si et tant que tu me tangles  
que l'enfance traîne à nos pieds  
et nous tire par les jupes du hasard

je te regarderai droit dans les lits  
et gauchement on grandira bouche ouverte  
bouche cousue

## SPRING BREAK

*(slow express)*

printemps inattendu  
au coin de cardiaque et duluth  
repères espace-temps  
au coin de la saint-valentin  
et la pleine lune  
sourires aux commissures  
des maisons passées au feu  
chimie et alchimie  
lanternes chinoises un samedi  
soir à patins carré saint-louis  
rapports de laboratoire ou voyages  
avec ou sans reçus et autres  
pièces justificatives  
toutes sortes de soupers par  
les jours qui rallongent  
jusqu'aux petits matins  
qui parfois titubent en clochards  
célestes et autres  
les loups sont fins mais les  
loups ont faim c'est officiel  
dans ce désordre tassé qui jase  
et enfume l'absence d'arbres  
alentour la montagne se dénude  
et la croix veille comme une  
grande cheminée

quelque part entre le pouvoir  
et la caverne entre parents  
et enfants hiver et printemps  
changer le mal de temps-espace  
parler un peu sans téléphone interposé

n'être pas plus lyrique que tout ça  
me demander si je retrouverai mon  
dernier poème perdu une chance  
qu'il est déjà écrit participer  
à la frénésie penser à paris  
nuancer la nostalgie du futur  
d'il y a dix ans remonter  
aux origines sentir les cycles  
de sève d'hélicoptères et de  
feuilles séchées  
espérer en avoir pour notre argent  
et bien placer les folles dépenses  
prendre la bière parce que ça  
fera un petit fond pour le café  
de demain matin  
vivre long et écrire court  
du moins pour tout de suite

ne pas pouvoir s'empêcher de penser  
que cardiaque était peut-être  
mal placé au début  
cardiaque fait peut-être pas  
le coin avec duluth

TROIS POÈMES EN ÉCOUTANT  
LA MUSIQUE CHEZ PATRICE

– I –

ni fou ni femme patrice  
qui pleure parfois c'est pas fin  
patine piétine et écœure son chat  
et les bornés  
il n'y a pas de compromission  
les souliers usés à la corde  
les rides jusqu'à la semelle

à quand notre musique fatidique  
ni folle ni fatale  
saxophones de fin de soirée  
qui rient  
(avec le reste)

– II –

art blakey fait cracher ses drums comme des guns  
sur les africains avec qui il joue  
eux les mélodies douces et rythmées  
des corps cuits longtemps au soleil  
lui pour mieux exorciser le passé  
et fonder l'harmonie  
takatakatakakakakakakasourires de part et d'autre  
et la flûte finalement l'emporte

— III —

j'entends mal jimi hendrix quand je pisse  
patrice rit et me conte une astuce  
(you know i can't hear you when  
the water's running)

LA NUIT (DU 6-7 OCT. 81) PORTE  
(LE) CONSEIL (QU'ELLE PEUT)

la chaleur dure plus longtemps  
que le désir

si seulement une brèche rien qu'une  
s'ouvrirait sans rancune dans cet automne  
de pluie meurtrière comme des mitraillettes  
et qui descend tant de feuilles

avec quelle ivresse pallier cette peine  
capitale les froids remous de rivière  
frileux au soleil

la résistance se résume-t-elle à habiller  
chaudemment les enfants contre l'hiver  
à soigneusement enrouler son parapluie  
vivre assis ou écrire à genoux

(même une lettre reçue du voisin du sud n'est  
guère rassurante aigle conquérant en guise  
de timbre-poste odeur de chair calcinée en  
mémoire visuelle mes anciens m'ont conté)

et que ceux qui aiment tant ma face  
prennent garde :  
désormais je suis mains pleines tête vide et  
complètement à froid

## J'AI UNE DIZAINE ET...

j'ai une dizaine et une dizaine et une dizaine  
et encore quelques années d'écoulées et je sais  
toujours si peu toujours rien  
devant les films derrière les écrans  
les enfants au parc tard le soir qui niaient  
et lancinent les arbres aux feuilles tombantes  
de leurs jeunes cris octobre et m'effraient  
devant les téléphones qui sonnent  
une fois rien qu'une devant le  
la les l'enfant présent qui saute à  
mon cou ou non selon je ne sais pas  
ch'sais pu'pourquoi je suis si enfant



## AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

– I –

devant le stand « libre expression »  
(un éditeur)  
un étalage de *shogun*  
devant une motoneige jaune  
plusieurs *shogun* devant une skidoo  
devant un panneau libre expression

– II –

Janou Saint-Denis  
crie  
sa poésie  
une heure durant  
au centre du salon  
plus aucune maison  
d'édition n'est désormais  
tranquille

– III –

4<sup>e</sup> étage dernière  
semaine de novembre  
premier quart des quatre-  
vingt et midnight  
cowboy à t.v.

(montréal et des annonces  
en couleur à t.v.  
sur pilier 4<sup>e</sup> ciel)  
les années soixante bien  
en vie qui hivernent  
sous terre loin au nord

on rit souvent parfois  
dans des cuisines  
(les chambres d'hôtel au loin  
à montréal par exemple)  
et le film finit peut-être  
bien

## TRAJET (MONTRÉAL-OTTAWA)

— I —

traversant une petite frontière vers l'ouest  
sans changer de vitesse  
Bienvenue en  
    Ontario  
Welcomes you  
après-midi plein soleil  
j'avance mais  
retourne-t-on jamais

— II —

16 h 16 croissant de lune et une  
étoile à ma gauche  
ciel rose soleil caché  
un demi-pouce au-dessus d'  
Ottawa capitale nationale 50 km

— III —

deux heures de route ensoleillées  
en plein après-midi  
(30 novembre 1981)  
il fait beau et nuit et quasiment  
décembre avant que j'arrive

## SANS TITRE À OTTAWA-HULL

— I —

j'ai pas à vous dire que c'est pas moi qui  
ai fait le monde et encore moins qui le  
contrôle alors je ne vous dis que ce  
que je vois même si des fois c'est pas  
tout là puisque c'est pas moi qui l'ai  
fait comme ça et si des fois il semble  
que moi je suis pas tout là imagine le pauvre  
monde lui elle nous autres tous  
et qui parfois s'ignorent sinon se méconnaissent

— II —

tant de douceur désirée et de méfiance entre-  
tenue par qui de droit comme on dit  
tant de beaux sentiments au service du  
pouvoir ses intermédiaires de plus  
en plus efficacement souriants  
ou froids et blasés selon  
et c'est définitivement à se demander  
et il paraît qu'il y en a plusieurs  
qui ne se posent même plus de questions

– III –

aux quatre jeudi, à peine mardi  
un québécois en forme tasse ma table  
mais un homme averti en vaut deux  
et je tiens à la main droite mon verre  
de bière et surveille mon stylo  
avec la gauche interprovincial un soir  
interprovincial d'autres soirs je dis ça  
parce que j'ai traversé un pont et une  
frontière non-gardé(e)s

– IV –

le même gars pas tellement plus tard  
m'interpelle et, assis, commence à me faire  
un discours qui ne tient pas debout  
mais qui a le mérite d'être passionné  
et quelque peu enragé paraît  
que toulmonde dans place le connaît  
et a peur de lui et je lui  
écris en pleine face et il reconnaît  
les beatles à leur 2<sup>e</sup> chanson d'affilé  
et soutient que touttêfucké  
et qu'ils vont vite mettre toulmonde  
dehors et des fois il y a à se demander  
même si d'autres le voyez-vous revenir  
ne se posent plus de questions

– v –

et si ce texte semble écrit en pleine  
grisaille de l'action c'est grâce aux  
circonstances impardonnables quand on s'y  
trouve par hasard et les ponts  
sur les rivières les frontières sont  
aussi provisoires et artificiel(le)s que  
le pouvoir qui nous délimite

– vi –

et la dernière chose que je vois avant  
de mettre un terme à cette journée ordinaire  
et peu commune c'est la dernière  
émission de t.v. que je capte dans la  
capitale nationale et c'est *The Six  
Million Dollar Man* avec ben des annonces  
il va sans dire, caricature à peine  
animée de la suprématie de nos gros voisins  
qui nous possèdent à quelque 80 pour cent  
et j'ai beau fermer l'appareil comment dormir  
en paix même s'il neige et que Noël approche

J' TE TROUVE...

j' te trouve toujours très too much  
la neige te convient à merveille  
je grimpe dans les arbres pour tomber  
dans les bancs de neige de la rivière  
pour toi et quand tu m'embrasses c'est  
pareil l'hiver est vivable tu es  
peut-être un printemps passé qui reprend  
les heures se lisent claires et sans souci  
nous savons ce que nous vivons et sache donc

tu le sais déjà les merveilles du moment

#### GRANDE VÉRITÉ MATINALE

à 9 heures moins 7 le dernier jour  
du mois d'août  
France Castel chante  
on court toujours après  
ce qu'on n'a pas  
sur les ondes de Radio-Canada  
(Sudbury)  
pendant que je prends mon déjeuner  
avec mon fils qui me jase  
et je pense que France Castel  
a sûrement raison  
et que je ferais bien  
de suivre son sage conseil

## DISPARAISANT AVEC OU SANS...

disparaissant avec ou sans volonté  
je m'éparpille dans des pays inconnus  
pour l'histoire et la prose  
il y a les journaux  
l'avenir est un nom de village au québec

je ferme les yeux et me vois dans un défilé  
d'anciens combattants je porte les rubans et médailles  
du père de quelqu'un qui en est peut-être revenu  
des sphinx s'alignent en mouvement vers le premier  
plan je n'arrive pas à saisir longtemps  
un dialogue qui semble drôle je suis après  
tomber en morceaux

un scarabée grand comme moi et de couleur claire me  
serre et recouvre et me rassemble les membres  
une musique marocaine ne m'est pas étrangère  
chaleur méditerranée quand les heures ne comptent  
ne se content plus et poésie est un petit  
mot si rare et sans valeur marchande

mais quels pays on entrevoit parfois même  
quand on reste sur place  
le monde entier à sa porte ou presque  
et le reste sur des lignes de piquetage  
ou en photos insolites inédites



au réveil c'est dimanche et certains rassemblements  
sont encore plus pluriels voire même pénibles  
j'ai beau regarder le jour en pleine face  
mes yeux plissent pareil et plus les visions  
changent plus le présent s'impose

## LA VIE ANONYME DES...

la vie anonyme des toilettes de taverne  
le premier jour de l'été  
quand c'est un lundi  
pluvieux et la ville en grève  
en chômage en banqueroute  
en feu arrangé pour les assurances  
et l'orchestre est bon et le monde  
trop épuisé pour s'en rendre compte

et les toilettes seules ensemble  
s'ennuient en l'absence de graffitis  
arrosées par des espoirs en courbes  
descendantes qui éclaboussent  
souliers, bas, et fonds de culottes

la vie anonyme des toilettes de taverne  
quand les urinoirs froids  
la gueule blanche béante  
et les cabines sans papier de secours et  
toulmonde se promène sans stylo, la langue  
en bas de la ceinture qui crie  
la larme à l'œil  
c'est pas une crise de vie

JE SUIS ICI COMME...

je suis ici comme dans une maison  
où l'on campe dans une ville tentaculaire  
sans tête pleine de trous où le vertige  
se fatigue à force d'usure

où le vent vide les coins de rue  
comme les trains qui traversent  
le continent pour couper la rue elm  
la route toronto-timmins  
le chemin de l'hôtel  
du magasin monopole de la bière

...

...

et je me promène dans cet espace libre et circonscrit  
et je me réchauffe janvier et parfois je pense  
à plusieurs ailleurs et je fume d'envie d'y être  
la surchauffe des maudits bons souvenirs  
un lac bordé de sapins tellement ailleurs que j'en  
tremble  
comme les touffes de ces pins ou  
comme les trembles de chez-nous  
ton corps allègre et je me répète à en déborder la  
table

et je m'allonge dans ce lit parfois trop petit  
et souvent il va sans dire trop grand  
et je suis tant ailleurs que j'en nage  
et ton corps d'où vient tous ces noms liberté  
sur terre le long du sentier à côté de moi  
comme sur mer intérieure dans ce lac dans mon intérieur  
dans moi moi dans toi après au bord de  
au bord de mes noms larmes de rire  
à tout déployé dans une vallée des montagnes  
ailleurs au fond de nous  
le moment toujours musique  
brassée de notes liquides et de rêves touchés

## AUTOMNALES

— I —

je tente d'écrire et mes doigts boivent  
l'encre je tente de parler et mes  
lèvres se polluent je tente d'ai-  
manter et j'éloigne je tente d'ai-  
(oui, ça s'en vient) mer mais les mers  
roulent je tente de retourner  
et le village grossit j'essaie d'  
essayer mais la tentative échoue  
je veux vivre et la vie s'emmêle  
je m'attable la vaisselle est in-  
vivable je m'ébranche et les  
prix baissent je me bois et  
m'assoiffe je te parle et  
ne m'écoute je tontonmacoute  
et me signe de croix de fer  
je ferblanc et tous se plastifient  
je m'endimanche et tu t'em  
de le dire je con ti güe et

— II —

la lumière éclaire la nuit venant  
la silhouette l'entache de mouvement  
ce n'est pas le vent qui vibre ce  
sont les feuilles dans le vent levant

c'est le jazz qui se lève à la noirceur  
le piano affole le crépuscule  
le stylo sans grâce façonne le lent  
lendemain sur-  
place sur-lent dimanche  
au jour de celui ce  
ci est le repos du dimanche  
(les guerriers à la t.v. éteinte  
et la paix qui pousse comme  
des champignons hallô  
cinogènes)  
la lumière éclaire la nuit  
naturelle

— III —

tu es opaque dans ta transparence ma belle  
et la vérité sort de la bouche des grands  
enfants fuckés et tu te rappelles de ton  
premier grand tour de la grande ville  
nocturne le grand tour la grande ville  
(timmins étant jusqu'à récemment la plus  
grande ville du monde)  
(sudbury étant jusqu'à moins récemment  
la capitale mondiale de quoi déjà)  
et les feuilles brunissent ne crissent  
plus sous les pieds trempes sur les

rochers humides qui grimpent abruptement derrière la fenêtre de ta cuisine qui donne à l'est qui donne à réfléchir dans l'opacité du gris foncé (granit brûlé sur 3 / 4 de siècle) capitale mondiale de quelle douleur déjà et je laisse tout ça à la beauté transprovinciale transgénérationnelle de dominique qui aime à distance à vie à mort ses proches et qui ne prie pas mais vit par un dimanche

— IV —

après-midi d'automne de feuilles déjà brunes post-partem ad novembrem le bouleau qui en arrache racines à l'air les roches qui l'arrachent de terre (qui le rattachent à l'air c'est trop simple n'est-ce) pas une fois mais plusieurs qu'on prend opacité pour translucidité ma fois mes foies des fois qu'on arrête et que ça va déjà mieux que rien

— v —

si le ciel dessombrit le bouleau  
grisonne quand les feuilles s'éparsent  
la roche résiste la mousse désiste  
l'orage rentre à domicile tempo-  
rel où le sol roule la  
lune refoule là si le dos se cabre  
les reins roulent où le matou  
rôde la madame fume et le rouge  
à lèvres se fane où le cœur  
s'écorce quand le repos s'em-  
piffre si les bottes s'usent là où  
le pied marin sur l'océansale  
où sel où salut



## D'ÂPRES APRÈS

d'âpres après à arracher un sens absent où les ongles  
glissent sur le tissu déchiqueté d'équivoque : pâleur mâle,  
vertige de tige vide. automne à l'instant même. l'instant  
d'après, amande et sans explication. absent, comme  
anéanti : le goût douteux de s'anéantir. mieux vaut dormir,  
remplir ce vide, non le creuser davantage, sans gain aucun.

DES des  
EN en  
CHANTE chante  
MENTS ments

des des  
en en  
chante chante  
ment ment  
s s

en  
chante  
ment

en en  
chante chante  
ment ment

## LUNAISONS SAISONS...

lunaisons saisons salaisons maisons  
raisons (démésure déraisonnable)  
je suis naturellement activé(e)  
par hill street blues pis  
quoi encore et toujours  
ces mêmes associations  
sociétés communautés rasta-  
semblements  
machine à écrire  
déjà démodée et  
presque fini cet été  
de bienvenue bicentenaire  
faux et local  
(red herring bleu)  
1984 (érables déjà rouges :  
fin d'été)  
en libert  
et en perm  
-utation combien  
-nation  
en quarantaine  
(le voyez-vous venir cet  
-te fois-ci (là)  
) pis pour enchaîner



## DE TOUTE ÉVIDENCE...

de toute évidence (et ça crève le cœur)  
le dur c'est pas de flyer ni de déprimer  
c'est ce christy de continuum qui est difficile  
malgré – et je me répète en dedans  
sinon au dehors  
ralentir pour vraiment sentir  
(figer pour piger ?)  
mourir de rire  
(pluraliser les étapes. les brûler beaucoup)  
et encore avoir une peur de chien bleu d'en  
crever de rigoler. juste pour dire. ou non.  
selon. (chelon, georges: et ça glisse, c'en  
est dégoûtant. ça pis de vache en peur de chien.  
ça pisse. ça sacre c'en est pas catholique.  
las, là: la chaude-pisse, et noir avec. au moins ça  
sinon méditerranée. sûr. année. suranné: suivi ?  
rigolai-je aux portes ouvertes, à la porte de pantin,  
pantoufle, patin, pantoute.) n'importe quoi en  
attendant the tracks of my tears. noir et velours.  
chez nous. moi j'écoute. je me. écoute. la musique.  
celle qui chante. écœurante. j'en suis malade.  
elle m'a parlé. j'ai tenté mon coup: je faisais  
semblant d'écouter la musique d'ambiance. ça n'a pas  
duré. la musique d'ambiance, j'entends. je n'écoute  
plus. je l'écoute. j'écoute elle. elle se met en  
chair, elle s'incarne, je ne la mets plus sur un socle  
je veux la mettre et j'en suis transi car elle veut me  
mettre et ça se dit pas mais ça danse, ça se danse,

where it stops nobody knows, so much, tant et tant et  
tant, rien à gagner tout  
à gager à perte de vitesse la main  
lente la tête allègre cocodrille grandit grow  
le beau et gros show et il est encore tôt  
pour les belles grosses santés  
sudbury. vendredi. très fin été. lune qui  
descend, qui tarde à montrer sa face  
disparaissante. la musique noire et heureuse  
convient très bien. cela est joyeux  
et pas bête, et joyeuse pour y aller  
c'en est poétique pour danser de plus belle  
toutes sortes de musiques déjà entendues  
sinon vieilles qui font qu'on  
danse de plus belle qu'on dit si beau  
c'en est facile c'en est mourant, émouvant  
la tentation constance de cabotiner  
l'exigence de continuer le besoin  
de vouloir vivre un peu plus loin.  
demain ou l'an prochain.

tout assumer : « dance me outside »  
et je n'ai pas à te le dire  
rock'n roll dans des campagnes libres  
être toujours là et toujours plus  
toujours plus haute la danse légère  
qui se danse, longue et légère

## LETTRE DE POUCE COUPÉ

Salut Éphrem,

J'écris pas souvent mais c'est à peu près temps  
c'est drôle d'écrire à la lumière d'une lampe à l'huile  
faut bien la placer, à cause des ombres de la main qui  
tient le stylo, et tu sais les problèmes qu'il faut  
déjà affronter quand on est gaucher.

Mais je me plains pas, loin de là  
privilegié que je suis, je vis dans la paix  
(aussi ténue, temporaire et téméraire soit-elle)  
alors que d'autres sont sans secours, et seuls  
et trop souvent, et pas mal partout

Même loin des soi-disant confort et bienfaits de la  
soi-disante civilisation, je reçois tant mal  
qu'autrement des nouvelles de guerre et de déprime  
humaine générale. Toi aussi, sûrement, tu en es au  
courant

ça fait que c'est toujours la même affaire  
rien de nouveau sur la terre  
c'est toujours la même affaire  
l'amour la mort la guerre

et je dis – arrive en vie –  
et je répète pour être bien compris  
– arrive en vie –

Ici où je suis, le bruit de fond par excellence  
c'est la crique. Il y a bien des oiseaux, c'est vrai  
depuis une semaine ou deux, des chansons de toutes  
sortes, attente de la pluie, séduction naturelle,  
bonjours au soleil, peur des chiens, coq qui crie en  
fin d'après-midi (des grosses journées, bien nourri et  
logé) même des luttes territoriales, mais c'est pas des  
guerres organisées, et ils prennent pas le bien  
d'autrui

La crique au bord de laquelle se trouve la cabane  
où je reste – reprenons tout de suite cette phrase !  
je reste dans une cabane sur une colline pas mal à pic  
en haut d'une crique dont les eaux finissent par se  
mêler à celles de l'Arctique : crique Bissette, rivière  
Pouce Coupé, rivière de la Paix, le grand fleuve  
Mackenzie, l'océan du grand Nord. Le monde est vaste à  
partir de n'importe quelle petite place.

*en écoutant un chien qui aboie près de minuit*

heureusement que les grenouilles chantent

le vent dans les arbres sur la côte  
et la crique qui coule en bas

une étoile du soir la jeune première  
planète peut-être plus pastoral que ça

y en a pas

Samedi 17 avril les raquettes calent dans l'épaisse  
neige ramollissant quotidiennement.  
tempête de neige au petit matin. c'est après le  
dernier appel en Ontario et pas encore trop tard au  
Québec mais j'arriverai pas à temps ce soir – nonon –  
j'arriverai pas ce soir.

dimanche 25 avril devant la cabane lampe à l'huile  
j'entends la crique qui coule en attendant  
que la lune se lève et que je me couche  
tantôt en raquettes sur la neige sous laquelle  
coule de l'eau qui descend dans la crique le son  
de l'eau qu'on ne voit pas sous la neige qu'on  
sent sous la semelle sous les raquettes  
ciel tranquille à présent  
les aurores boréales ont dansé leur saoul  
samedi soir comme du monde  
les étoiles la lampe et la lune  
qui ne se montre pas la face  
(un chien au loin, ça ne vaut pas le cru  
de la chute, les cris des coyotes)  
salut guy lizotte de près de pouce coupé.

dimanche 25 avril plus tard.  
une soixantaine d'oies blanches passent  
par-dessus la cabane vers le nord, vers l'été qui n'est  
encore que problématique.



3 et 4 mai. neige.

6 mai. pluie. un rouge-gorge chante l'autre bord de la crique. pluie sur le toit, susurrement de la crique. poésie ?

13 mai. chaleur qui monte. oiseaux en fête.

*13 mai. ça réchauffe à Pouce Coupé.*

c'est déjà ça travailler : savoir qu'il y en a d'autre pour demain (et la crique qui déjà se la coule douce malgré le peu de neige qui reste et qui y descend, inexorablement), c'est préparer son sommeil, sinon gagner son ciel. le paradis, c'est une maison qu'on monte de ses propres mains, de ses mains pas propres, et dans laquelle une famille emménage incessamment. un printemps tardif, chétif même, jusqu'à ces derniers jours. il y a eu, il y avait tant de neige et déjà la crique se la coule douce, il a fait si chaud et tellement sec l'été passé, le sol a donc peu gelé, la crique n'a pas débordé (malgré les prévisions de certains) le sol sec a gelé peu profond, était bien préparé pour être goulu : il a bu. qui a bu, c'est bien connu, boira : le sol sec boit encore.

17 mai. de ma cabane je peux voir, sur la côte qui fait face au nord et descend vers la crique, la seule neige qui reste autour ; les chatons de saule achèvent, un vert-de-jaune pâle ici et là, dans le bois, dans le haut des trembles. les roses sauvages s'épinent et bourgeonnent, plusieurs oiseaux au palmarès, les chants aussi fréquents que les annonces à la radio mais plus importants, il va sans dire essentiels.

18 mai. venteux. raser la barbe.

26 mai au soir. le temps hors temps s'achève  
arrive en vie

À bientôt, Éphrem, on se parlera en face  
c'est bien mieux que d'avoir à écrire  
plus éphémère peut-être  
mais souvent plus nourrissant  
et on lâchera pas d'écrire pour autant.

Je t'embrasse parce que je t'aime...

c'est ça

GRAND CIEL BLEU  
PAR ICI



*à Tiphaine, Zacharie et Jacob  
et à Sylvie Mainville*



je travaille les mots  
parce que j'ai jamais  
été capable de  
garder les couleurs  
à l'intérieur des lignes  
❖

## LE COURS DES CHOSES

le cours des choses  
la courbe de ton dos  
cours courbe virage transition  
un état voire une province loin  
loin en deçà de la poésie  
toute l'incertitude de l'adolescent  
m'envahit me dérouté  
mon horaire et mon avenir indécis  
retour de l'âge et du doute

que j'aimerais écrire une chanson  
simplement  
ou simplement chanter



quand  
je t'ai vue marcher dans la rue  
c'était fini pour moi drette là  
car tout a commencé

que tu me donnais envie  
envie de danser avec toi  
de danser tout court et  
de tout mon long

quand tes yeux ciel pâle  
virent au vert printemps

quand les couleurs ne sont que  
tes yeux tes cheveux ta peau  
et ton désir bleu et vert  
d'été urgent

puis nuages dans le ciel clair de tes yeux  
puis cette chaude pluie salée  
qui tombe sur toi puis moi

puis est-ce déjà la fin de l'été  
avant que ça commence

mais je suis bon à rien que toi  
sauf toi

quand le seul temps qui passe  
trop vite c'est le temps avec toi

quand les heures traînent  
et le téléphone paranoïe  
quand je suis piteux et  
me prends en pitié

quand tu donnes tout à  
un absent et ne veux plus  
rien savoir

quand je le sais trop bien  
pourtant si j'avais moi à te donner  
tu ne demanderais pas plus

tu te donnes et deviens  
de plus en plus toi et belle

je te prends volontiers volontaire  
et disparais à toucher de peau

je tombe et rebondis dans le  
trou noir de mes peurs  
et absences

je m'écris des lettres  
jamais là pour les recevoir  
analphabète je ne déchiffre rien

que toi qui dances au loin  
tu embellis à mesure  
je pleure dans mes yeux trempes  
la distance  
toutes les distances

je réapprenais le parler intime  
et me voilà muet

je réapprenais à danser  
et me voilà en béquilles

je me réapprenais par toi  
et me voilà à recycler  
aucun système en place  
études à prévoir à financer  
et me voilà sur le bien-être  
émotif

dans tes verres fumés  
un parking  
des buildings  
et ma face longue et triste

les enlèveras-tu  
et moi avec



TOI, AUX VUES

ton profil un instant  
deux instants au grand écran  
en panoramique

mon cœur en travelling  
accélééré un deux trois quatre  
un deux trois

je vais lui parler moi  
au gars des vues  
avec qui t'as arrangé ça

tant de métrage resté  
par terre au montage  
des belles scènes  
des paroles claires

et ton profil qui bouleverse  
tout tout tout

pourtant ta présence  
n'était pas intégrale au film  
seulement à moi

et l'écran agrandit tant  
les vedettes combien plus grandes  
que leurs acolytes anonymes  
assis en salle chiffres de vente  
présences payante des étrangers  
qui pensent sans doute que  
tu les regardes eux  
pourtant on sait la vérité  
là-dessus nous autres



toutes ces émotions  
ces effusions inutiles  
complètement voyons  
ce n'est que du cinéma

ému je m'inonde en dedans  
et sur ma chemise  
gouttelettes ruisselant  
dans ma barbe où  
je ne ris pas du tout

pouvoir de l'image  
présence de l'absence  
curieux comme tu seras  
toujours là pour toujours  
et à chaque fois que je visionne  
c'est toujours moi moi  
que tu regardes avec cette  
esquisse de sourire entendu  
avant de disparaître  
transfert de l'image sur  
ma rétine action neuronale  
je crois vue brouillée  
automatisme

ce sera toujours ça  
le cinéma des affaires  
qu'on veut bien voir  
mais au mauvais moment  
à la mauvaise place  
côté jardin ou côté  
cœur

on se déplace on paie  
de la bonne argent  
on s'assoit dans le noir  
avec des étrangers  
pour ça

j'essaie de t'imaginer toi  
aux vues en salle et moi  
à l'écran  
si ça frissonne si les petits  
cheveux sur ta nuque se  
lèvent comme la neige poudre  
si tu voudrais me rencontrer si  
tu te vantes de m'avoir vu  
parlé même

si tu aurais le désir profond  
l'initiative de dépister les  
coordonnées de mon fan-club

toi aux vues à l'écran en salle  
dans un bar qui tient lieu de  
plateau de tournage  
dans un lit  
en quelque part peut-être  
au téléphone au loin ou  
tracée sur papier l'empreinte  
de ta main toujours là  
comme toi aux vues



ENTRE CIEL ET TERRE (RETOUR À QUÉBEC)

dos à dos

dos au fleuve

dos au pays

(à tous les pays)

les îles flottent dans

le fleuve

on survole pique du cœur

fin de partie ?

c'est l'heure

juste

tu m'embrasses il n'y a plus que

les bras graciles de rivières  
leurs mouvements souples  
assurés inventifs  
drainent et irriguent le pays

dans mon corps l'empreinte  
des lacs et du fleuve

gracieuse

on dirait que la nuit  
ne déroutait pas

le québec est un  
pays en lacs

on sent leur présence  
d'ici



la puissance d'une rivière  
sournoise immobile  
en sa surface  
les innombrables bras forts  
tout le long de ses profondeurs

une rivière n'est guère  
lacustre

4 soleils se lèvent  
sur québec  
brume sur le mont  
sainte-anne  
fumée industrielle vers  
le pont de l'île  
dimanche personne

tous les bateaux s'en  
vont

les nuages s'en vont dans  
les cantons de l'est l'air  
de rien ils n'imitent  
rien ni personne

le saint-laurent un instant  
se prend pour la baie  
des anges (seins nus  
des montagnes qu'on ne voit  
jamais d'assez près)

l'île d'orléans danse lente-  
ment dans la brume levant  
ce matin il n'y a pas de  
soldats

le soleil dans le ciel et  
dans le fleuve et le ciel  
bleuit le fleuve est gris  
à qui le petit cœur vers  
cinq heures

les champs de bataille sont  
vides il n'y a personne  
les bancs s'ennuient  
diraient certains poètes peut-  
être le petit matin  
s'assombrit déjà et moi  
avec

l'assemblée nationale se  
ferme sur elle-même  
j'y ai rencontré louis robichaud  
il y a des lunes bien  
des lunes dans le salon rouge

tout est gris sauf un pan  
de ciel et les toits  
disneyland moi avec

les autobus dorment dans  
la rue éteinte en attendant  
l'heure du déjeuner et  
des touristes

sur les terrasses de la  
grande allée les chaises  
sont rangées comme des  
anglaises un bateau  
va bientôt passer  
derrière le château frontenac  
vers toutes les mers  
ou tadoussac

le matin est jeune et  
les nuages sont déjà  
sales

du lit on ne voit que  
le ciel même pas  
le sommet du mont sainte-anne  
c'est tôt dimanche matin  
et le ciel n'est pas  
particulièrement intéressant



les routes bleues  
s'en vont au bout  
de tes doigts

reviennent-elles

lentement le mystère se dissipe

toutes les routes s'en vont  
bleues comme tes veines  
vers tes lacs

la côte de beaupré regarde  
les battures sans rien dire

j'ai déjà pris ce train  
voilà presque un quart de  
siècle de québec  
direction montréal

je n'écrivais pas et je  
n'étais pas seul

au bord des rails  
près du pont de québec  
la roche friable la pente  
à pic

pas un anglais capable  
de monter par là

la chaudière sautille  
au soleil de fin après-midi  
elle est toujours jolie

les mouettes sont niaiseuses  
comme partout ailleurs

des éclats de moi encore  
ça et là dans les rues de  
québec et des poèmes de  
louis royer encore en tête

le vieux-québec rappelle  
niagara falls un instant, puis  
le vieux nice

où suis-je quelle heure  
est-elle



mon cœur fait une passe de tambours  
africains ou des îles quand ton visage  
masque l'arc-en-ciel rythmes  
dansables tes mains leurs veines bleues  
les reconnaissent tes mains jouent  
de l'arc-en-ciel ça  
swingue certain

les nuages énormes comme le ciel de l'ouest  
toute l'archéologie de ces terres  
à jour ce soir les oiseaux pour  
le contexte immédiat des bribes de deux  
arcs-en-ciel te dévêts-tu déjà  
au bord des saules au fond du champ



le feu crépite et aspire la sève des branches  
sèches au son d'un vieux violon  
les oiseaux ont de belles pommes à  
me chanter avant qu'on se couche  
il fait tard et clair la pleine lune  
et le solstice approchent à pas de deux  
la chute de la crique est fidèle  
jusqu'aux grandes chaleurs qu'elles durent  
ou non mais d'ici les eaux coulent  
vers le nord pareil

les grands nuages en forme de tout  
dérougissent vieillissent  
grisonnent à vue d'œil  
il fait presque noir et la lune est d'or  
et déjà se lève au-dessus de la colline  
un cheval au loin se rassure  
dedans et dehors c'est la chanson tranquillité

qui dit mieux





graphies empreintes ayant ou non  
laissé leurs traces au passage  
carbone 14 à la rescousse archéologies  
des archétypes l'écriture de maintenant  
aucune photo le sujet encore présent  
à travers les brumes soleils et nuits  
de décennies

j'en trace les traces ici en manque  
je consigne temporairement sans doute  
ce maintenant d'ailleurs toujours présent  
en deçà de tous les -ismes savants  
même les doigts coupés mes paumes dérisoires  
sauraient le beau savoir  
les yeux crevés même là je ne pourrais  
désapprendre le décompte de l'ossature  
mouvante même ici j'en suis j'y suis  
comme tu me suis comme je t'es

je ne cherche recherche l'image performante  
je suis perforé de cela de ceci  
ici comme la langue maternelle que ma mère  
n'a jamais apprise  
là-bas comme le pays où je n'appartiens pas

autochtone et autarcique que l'hiver  
m'adoucisse comme le paysage



à qui à quoi tu ressembles  
(mes doigts imprimés en percussions  
sourdes sur ta colonne)  
il n'y a que tes vertèbres  
qui m'amplifient  
je file une mauvaise métaphore (encore une)  
compte rendu à personne d'un spectacle  
non public

quel gouvernement ministère agence  
m'enverrait documentation supplémentaire  
sur réception d'enveloppe affranchie et  
c.v. exhaustif en trois copies

tant de poèmes et toujours  
ta ressemblance sans aucun doute

des éclats de vertèbres et de chansons  
inachevées traînent au bout de mes doigts  
tombent sur mon chandail m'attendent  
juste là s'étendent jusque-là  
des petits bonhommes de vertèbres  
comme un samedi matin devant t.v.  
(entre les annonces) couché par terre  
(regard avide) (doigts en fête)

hey mr tambourine man



## L'AIR DE RIEN, CE

l'air de rien ce poème cherche  
se cherche une forme, un respir  
ce poème n'a pas de message  
il est messenger  
(as-tu entendu mensonger)  
il va de l'avant

ce poème n'a pas honte d'être bâtard  
il se sent légitime  
même avec de l'eau dans sa cave  
même si son chien est mort  
il est fier pareil

ce poème vient d'un peu partout  
et s'en va nulle part

ce poème affirme s'affirme  
même happé par force montage de bateaux  
et passage de sapins exécutés  
par les ayants bateaux et sapins

on ne dira jamais de ce poème qu'il  
court vole et nous venge  
car ardu est-il de ce faire en  
tant de directions à la fois

ce poème ne rechigne pas mais  
il chiale un peu en passant

ce poème dit que  
si le gazon paraît parfois plus vert  
chez le voisin c'est que le voisin met  
trop d'engrais chimique

ce poème ne sera pas payant  
mais il sera bon pour ma carrière

triomphe de la forme sur la substance  
il cherche se cherche quelque compagnie  
multinationale pour financer  
une tournée mondiale  
en toute bonne conscience

bref ne sait plus trop où tourner  
étourdi il donne de la tête  
s'envole au ras des pâquerettes  
s'enfarge dans les fleurs du tapis  
trébuche sur des embûches  
embuscades dans le sous-bois  
roches roulantes branches souples  
parfois giflantes sifflant en leurs  
feuilles qui tremblent trop vite

de plus en plus souvent préférant se perdre  
dans autant de musiques que possible  
(rarement trop) et pour redescendre  
ce poème écrit des poèmes plattes comme

ce poème ne cherche pas l'immortalité  
l'immobilité dans le tombeau côte à côte  
corps à corps cœur à cœur avec sa  
blonde ou sa noire ou sa belle  
folie (photos à l'appui des épreuves)

il s'en contresacre de plaire à qui mieux mieux  
ou pas veut simplement persister et signer  
« a work of art – by art »  
continue de ne pas assez rimer  
ou de trop répéterpéter  
sans dessein comme du monde  
comme la rue quotidienne

ce poème ne change pas le mal de place  
ce poème ne fait pas plus le printemps  
qu'une vache

ce poème écoute bob dylan sur cassette  
et les plouffe à la radio en même temps  
parfois ce poème fait quasiment dur  
des deux oreilles

dans sa cuisine ce poème sent parfois  
qu'il sait quasiment vivre en prend note  
le temps de le dire sans plus

ce poème ne fait pas plus le printemps que  
ce soir d'avril où la neige  
s'envole en bourrasques  
comme nuages d'oiseaux migrants  
tombant morts par milliers tout autour  
le vent braille les arbres se plaignent

ce poème estime que bien du monde  
a du sang indien qui dans les veines  
qui sur les mains

this poem lies scattered like snow  
like friends





## UN MOIS LOIN DE TOI

nuages en dessous le long  
du voyage un instant  
pourtant les prairies apparaissent  
entourées de blancheur

et plus tard la neige  
des rocheuses entre le  
blanc des nuages

une rivière verte me rappelle  
tes yeux

mer et montagnes ponts nuages  
et nouvelles tours de la ville  
personne d'autre que moi ne voit  
tes yeux dans le vert de vancouver

un aigle survole le fraser  
une grue plane au-dessus du  
lac la hache tout le paysage  
attirant comme ton visage

fatigue du voyage contentement  
des retrouvailles dans la maison  
ça sent le pain frais et l'amour

grand besoin de pluie  
ici toute la terre attend l'eau  
comme (déjà) je t'attends

début du travail physique  
décompression cérébrale  
les muscles s'étirent et font mal  
que ça fait du bien

un garçon blond est mon compagnon  
à la recherche de poissons  
je me contente de la rivière  
la forêt les chants d'oiseaux  
et toute la fraîcheur de  
sa présence

mon beau-frère me raconte  
les premiers colons le grain  
c'est un grand poète de la vie  
du paysage ce soir la truie  
a eu dix petits

chaleur de la journée de nos  
conversations puis celle de  
ta voix au téléphone

préparatifs de départ  
vacances de famille annuelles  
cuisson sur le poêle à bois  
dans la maison fait main

les sourires de ma sœur  
la beauté tout autour de  
ses yeux verts et courageux

en voyage vers un bien  
grand lac à 4 heures à l'est  
anticipation et grands buildings  
des petits villages des prairies du nord

la présence française de girouxville  
jusqu'à jousard et te voilà  
aussi présente que les très  
grands champs verts bordés  
de forêt de partout



un festival célébrant la musique  
et le solstice rencontres rapides  
et beaucoup à construire

pas de sots métiers pour les  
bénévoles toitures à poser  
et plusieurs portes de bécosse

mon beau-frère travaille bien  
je l'aide comme je peux

le ciel est mouvementé  
les goélands et les pélicans passent  
au-dessus du toit au bord  
de la crique où on travaille

deux orages tombent sur nous  
et pleurent en partant par  
le lac la poussière revole

et quand la musique commence  
ça vaut le déplacement et les muscles  
ça lève et ça danse ça sourit  
de partout longtemps

il reste encore du rose au nord-ouest  
quand le jour se lève pareil en face

les enfants les voisins les amis  
arrivent village temporaire fête  
qu'il fait bon dehors  
autour du feu de camp

nourriture physique spirituelle  
bien-être certain et l'été  
qui arrive grand et sûr

comme dans un autre monde  
mais toujours le même  
le lac me chuchote à l'oreille  
et comme par magie j'y suis

les goélands et les enfants sont  
à la pêche ça rit et ça crie sous  
le grand ciel bleu par ici

embrassades du départ  
soleil plein les yeux et  
plein de chansons dans la tête  
il fait très bleu et vert (tes yeux)  
chevreuils dans les champs  
extrême grandeur du paysage  
cumulus à faire rêver  
et une toune qui me fait pleurer  
longtemps

lampes à l'huile  
violon et contrebasse  
un enfant très fatigué  
qui ne peut dormir

et finalement la pluie  
qui sauvera la saison  
et peut-être le grain

la musique l'accueille  
un verre en son honneur  
pluie salvatrice rédemptrice  
changement de rythme de travaux  
de saison

je regarde les musiciens de près  
et pense à tes mains

et il pleut  
lectures d'évasion je flâne  
hors-jeu temps pause-café  
break les oiseaux  
chantent pour rien  
que le plaisir

lente lente pluie  
maison chargée d'odeurs  
au ralenti tu es  
toute là sans urgence  
mes muscles se crispent  
malgré moi

je me couche dans une chambre  
et un lit d'enfant seul avec  
des affaires que je réglerai pas à soir  
jusqu'à ce que t'arrives comme ça  
comme souvent est-ce toi  
touche du bois je joue avec toi  
te sachant loin et avec moi



les citadins et les  
annonceurs de radio  
semblent en avoir contre  
la pluie pas nous  
ça en prend en masse  
la crique s'est remise à couler  
selon nos amies  
les voisines

beaucoup de travail physique  
gants de cuir contre fil barbelé  
charrier et charger du bois rough  
tenir et pousser les rails  
débitage pour la cuisine  
et le feu de camp

un dernier repas simple  
jambon de ferme et pain maison  
promenade sur le chemin de terre  
toutes les légumes du pays  
de la paix

projet accompli  
paix et été

en roulant vers chez nous  
la route n'est pas monotone  
mais comme pareille longtemps

jusqu'à ce qu'on arrête comme ça  
au bord du grand chemin tout  
entouré de forêt sauvage pour  
regarder deux jeunes ours  
à quelques mètres à peine des  
grandes fenêtres de l'autobus

c'est comme un rêve longtemps  
et plus tard comme un rêve il y a  
de la blanche neige dans les montagnes  
autour entre les nuages et à  
la descente à prince george tout le monde  
remercie le chauffeur sourires complices



des bribes de lac à travers  
grands pins bouleaux érables  
sous-sol de quartz et granit  
à travers les fenêtres près du lac

la serveuse fait jouer trop fort  
une musique que je n'affectionne pas  
mais son sourire si engageant  
sa demande si vraie  
oui c'est ben correc' lui dis-je  
tu peux ben monter le volume

un pan de ma face éclairé  
par un soleil pas fort mais pas mort  
j'ai besoin de ça au moins ça

éclaircies éclaircies ici  
un suisse s'affaire et me fait  
sourire

été sans beaucoup de chaleur  
que la tienne la tienne  
mes os s'en réjouissent  
mes cicatrices dérougissent  
et les oiseaux d'été  
s'affairent d'arbre en arbre  
à contre-jour passage sombre  
mouches dans la fenêtre et sur  
moi et l'isolation en attente

il y a aussi des épinettes qui  
montent nouvelle génération  
(ô mon père ô ma mère)  
(ô mes enfants mes amis)

après-midi très vert  
où un oiseau jaune  
s'intéresse aux pommes de pin



les feuilles des jeunes trembles  
comme un cœur de faon  
le vent vient des mers intérieures

toi dans ma tête  
et un bateau sur le lac qui  
grisonne comme moi



c'est pas comme s'il y avait  
juste toi et ou moi  
je t'apprends encore rien  
dors-tu la main solidement  
entre les cuisses  
je pense à toi  
je suis à 10 heures  
et une caresse  
de toi

et moi



les corneilles criardes encore  
dans mon rêve je me débattais avec  
tel problème philosophique ou tel  
monstre sans doute noir sans doute  
mais voilà que 7 cris rauques joignent  
les 2 rives les 2 pays (sommeil soleil)  
me voilà en nage sur le dos  
mais où pourquoi comment

les oiseaux-passeurs me font force signes  
insistants les trembles tremblent  
de leurs griffes printemps  
je me réveille usé  
comme un lundi matin démodé corneilles mon  
cadran votre heure devient vite  
la mienne dans ces moments de  
confusion totale entre nuit et matin  
hier et maintenant hiver et printemps





## NOCTURNE

la nuit hantée comme cette maison  
souvenirs de nelligan fou pas fou sa rue

une petite fille sort d'un corps  
de femme avec un sourire d'ici  
et d'ailleurs mon subconscient  
sur un tapis rugueux ciel vide  
d'hiver le regard porte au loin  
et loin au-dedans

au cinéma un homme à la fin du film  
marche jusqu'au bout du quai pas à pas  
et n'arrête pas on coupe il sort  
tout de suite du fleuve

au théâtre un fils bien-aimé se  
pend en fin de pièce il y reste  
inquiétant pendant les applaudissements  
la sortie de salle  
au théâtre il le refait le lendemain

au théâtre au cinéma on ne le retrouve  
pas 2 jours 4 mois plus tard

que veut donc dire l'illusion du réel

et un sourire avide de fille disparue  
illumine un corps de femme hantée une nuit  
hantée une maison hantée  
du vin chante dans des verres  
des bouches des esprits

il ne se fait plus tard il se fait  
quasiment rue de la transfiguration  
je me liquéfie comme dans un fleuve  
suspendu flottant pour toujours dans une nuit  
hantée sur la corde à linge  
où on a encore réglé le sort du monde  
sans qu'aucune guerre ne prenne fin  
ni celle des sexes où aucun  
cessez-le-feu ne doit être admis  
paraît-il ni celle de tous  
les impérialismes (peace talks  
but war is awfully loud)

de futurs textes écorchés se trament dans  
les mains les nuits les maisons hantées

l'aube même morne sourira pour  
quelqu'un prière de l'espoir  
et de souvenirs inattendus  
n'importe où au coin de toutes  
les rues où on marcherait  
sain et sauf



## SUITE

une table des conversations chaleur  
sueurs paroles envoyées haut en l'air  
passion beaucoup terrasse  
(feuilles qui tombent éclairage tamisé  
couleurs sans éclat) salutations  
transitions trottoirs échanges  
regards intenses rires incertains

une chambre une conversation le  
lit pas grand-chose au juste  
mais au fond au beau mitan du lit  
comme le veut la si belle et vieille  
chanson plus de paroles place  
à la danse tes vertèbres hors  
de prix saillants sous des doigts ravis

tu ne soupîres pas  
un chaud chinook sort  
de l'o de ta bouche comme  
comme à travers les cols des rocheuses  
cherchant une prairie habitable à l'est  
une plaine où s'étendre

l'éternité c'est pour tout  
de suite quand l'eau impose  
sa nécessité dans la gravité

ça n'arrête pas là les enfants  
et l'arrière-pays le savent

jusqu'à nouvel ordre

tout l'o de ta bouche souffle  
souffle un blues vert  
sans doute la chaleur fait des ravages  
la nature fait bien les choses  
dit-on comme on dit souffle

tu fleuris perce-neige à l'instant même



les perce-neige ont la floraison rapide  
et de courte durée  
le temps est instable au printemps chez nous  
le petit a des perce-neige fleuris  
vire à l'o au milieu du court après-  
midi  
o : moment fragile avant fermeture

tes vertèbres saillantes vibrent au chinook  
de mes doigts ton dos arc-bouté un  
champ de blé des prairies  
le soleil de ton sourire (o) joue dedans

ton dos comme un dinosaure au musée  
on a ôté la boîte en verre habituelle  
exposition exceptionnelle j'y suis  
o merveille

les érables endimanchés pour une fête  
africaine octobre de toutes les couleurs  
pluie drue sur le saint-laurent  
gris dur

ton o comme un printemps insolite  
(hors saison)

je ne veux écrire que tout l'  
o de ta bouche  
ton corps arc-bouté  
ta bouche tes vertèbres  
ton dos comme un dinosaure

j'ai pogné le rhume national  
mais pas les nostalgies même  
pas moi c'est ton dos tes vertèbres c'est  
tout l'o de ta bouche imprimé  
sur moi comme un livre  
que j'achèterais comme ça pour le plaisir  
pour lire aveugle en braille

(taxer les livres c'est imposer  
l'ignorance)

avec toi bain devient un mot pluriel  
je te baigne tu me baignes nous  
nous baignons un temps deux temps  
le bain nous traverse comme nous  
traversons le bain (de part en part)

bientôt serons-nous ruisselants de  
propreté vivement le besoin de la  
douche bientôt métanets mais  
ruisselants comme avant

ton dos tes pieds petits mes doigts  
leitmotivs tout le reste est aléatoire  
et agréable

un si grand soupir suite à doigts sur  
vertèbres comme du piano dont je ne sais  
jouer mes doigts ont bien joui  
du spectacle dansant de ton dos merci

tout le reste est aléatoire et encore  
autour

que de mouvements comme si tant de dan-  
seurs et danseuses d'où viennent où  
s'en vont tant de mains et de doigts  
danse archéologique au bord de l'oasis

vive l'écosystème local complexe

la peinture dans ma chambre  
par la fenêtre de nuit  
les feuilles éclairées  
encore aux trembles  
sans rapport

demain elles tombent  
pour devenir jardin  
en devenir

dire souvenir ici serait trop  
facile mais je me rappelle comme  
comme je me rappelle

ma chambre est pleine de dessins  
oiseaux tapis courtepointes  
un masque drôle à faire peur  
jeans sales quelques chemises suspendues  
traces d'aujourd'hui et de décennies

pour l'instant tout ce qui me  
reste de ton dos est dans  
mes doigts au stylo



## ENTRE NOUS (POÈME DE PAIX)

à Pierre Germain

entre le vouloir du durer et  
les inventions du futur  
entre la chandelle et le feu  
entre la musique et le silence  
et le crépitement du feu  
entre les enfants et les choses à faire  
entre les fenêtres et les murs et les portes  
sans parler des cages de toute espèce  
entre le cerf-volant volant  
et le brin d'herbe qui va au vent  
entre le vague à l'âme et la vague  
qui vient et se retire et revient

l'air des montagnes est pur  
dur à respirer d'abord trop  
léger pour le système lourd  
des villes basses et sans vision  
(entre les choses et les enfants à faire  
entre les cages et les boîtes et les voûtes de fer  
où l'on marche)

entre de beaux draps  
par terre ou haut juché  
dans un lit de fer  
ou dans un chemin de fer interplanétaire  
respire l'air

entre la rivière et le sentier  
(chacun selon sa logique)  
entre la rivière et le sentier de chacun

entre la femme et l'homme  
entre la pointe de ton sein et mes  
doigts que tes yeux regardent

entre le doute et la peur  
entre les arbres  
entre les arbres et les autres  
entre la mer qu'on voit danser  
et la source de la danse haut juchée  
plus près du soleil  
entre ta beauté et la mienne

entre le feu qui s'endort quand on s'endort  
et le soleil dans les yeux étonnés peu après  
mais toujours le même et les mêmes

entre la route difficile et les sourires  
et les huttes les palais les pyramides et  
les moutons

entre les hommes qui font la fête et les femmes  
qui fuient et qu'on fait fuir  
(entre le regard méfiant et l'excès  
entre naissance connaissance et  
reconnaissance)



entre soleil et ombre et passage du jour et  
du lendemain

entre océan et rivière quand la marée monte  
mille milles

entre la fête pour les uns et la justice pour tous

entre les nations

entre les sous-nourris aux ventres enflés

et les gros ventres de partout

entre les milliards à nourrir

et le steak quotidien

entre les déluges du passé et le cataclysme

à venir

entre les guerres entre les hommes et

les hommes

entre la vérité et le pouvoir

entre l'arc-en-ciel dans mes yeux

et pluie et neige et beau temps

entre cavernes et cuves et chutes d'eau

entre la fumée et les poumons

entre l'attitude et l'altitude

l'air entre les notes d'une mélodie

(de bas en haut)

qu'on lance de bas en haut  
pour qu'elle retombe en cascade  
rigolant tout le long et longtemps  
de haut en bas

et libre dans l'air



la neige s'empile avec une lenteur nonchalante  
aux bords des maisons aux coins des rues  
la neige disparaît sous la neige même dans les  
cours arrière et aux bords des garages où la  
neige s'entasse invisible sous la neige  
insensible la neige en surface brille en mille  
diamants éclairée par les lampadaires le soleil  
parfois la lune fait briller la surface des lacs  
gelés la glace parfois à découvert quand le  
vent balaie la neige brille la glace brille  
diamants pierres du rhin prières de patins  
magiques de matins magiques la neige s'empile  
avec une lenteur nonchalante qui parfois  
réchauffe les cœurs qui hibernent la neige  
s'empile lentement aux coins de la clôture où  
la neige



le costume blanc de la neige  
sur la peau noire des roches  
tenue de sortie

l'habillement efface les contours rugueux  
du corps qu'il recouvre  
ses richesses sourdes et souterraines

le sel et la sloche dans les rues quotidiennes  
nos cœurs de cuivre nos gestes venteux

lumières rouges clignotantes un collier  
surimposé  
paysage avec rien de l'air d'une femme

l'amour est doux  
et au fond  
l'amour est dur



les chats pleurent dans la cour la réalité  
fouette comme de la vitre cassée le son un  
champ de bataille enfant arraché à sa mère le  
silence s'ensuit ça gèle en dedans la nuit  
nous parle on a peu pour répondre la nuit  
nous parle à travers la fenêtre entrouverte la  
ruelle la rue d'à côté connaître son quartier  
les chiens les matous les chars qui passent trop  
vite son quartier un refuge un mot doux pas  
de trop pas peur dans son quartier les arbres  
acquiescent ceux qui restent ceux qu'on n'a  
pas pu couper dans son quartier son petit  
monde où il fait doux parfois se promener pas  
trop loin se promener autour penser à un  
voisinage où on peut comme être chez soi  
comme chez soi connaître les rues les ruelles  
se promener autour faire salut aux voisins  
même à ceux qu'on ne connaît pas marcher  
lentement les odeurs des jardins de la sueur  
du travail des mains de nos voisins se sentir  
bien nourrir les chats les enfants les plantes  
vertes se sentir se sentir prêt (comme si de  
rien) (les fleurs leur odeur les arbres les  
honorent)



pleine lune dans un ciel clair vue  
à travers la dentelle du saule dégarni  
(seulement la peau et les os)  
notre nuage passe à côté en route  
vers quelque érablière à ceinture fléchée  
(pour y boire la sève en échange  
feuilles toujours tachetées troncs loqueteux)

attention en avion au-dessus du lac  
les forêts qui restent  
(en bordure de la route  
mirages pour touristes  
invisibles les premiers peuples enragés)

une image vaut  
pas grand-chose mille fois s'il y a  
rien à y voir  
la neige vierge n'est plus innocente  
quoi dire aux enfants  
cette terre est à qui  
mieux mieux  
les voyages forment  
les cadres des multinationales  
on rit de bon cœur de nous autres  
le contexte est quotidien l'enjeu  
plus gros que tous les lendemains  
que chantent faux quelques inconnus

on n'a plus les hivers qu'on avait  
paraît-il père Noël père Noël  
apporte-moi un monde meilleur



peu importe

le soleil poétique ou non dans les yeux  
poétiques ou non la charpie sur mon ton  
chandail ta cuisse non loin du frein à main du  
brake à bras de moi qui sens fort ta chaleur  
ton tes rires graves ou non peu importe non  
plus les silences à peine ponctués parfois par  
la radio et le long pays et ta chaleur présente  
toutes les promesses des jours qui  
raccourcissent pendant qu'on dort de plus en  
plus parfois collés pour perdurer et juste  
pour se réveiller à la recherche d'échelles ou  
d'ascenseurs pour remonter à la lumière  
histoire de voir un moment instant quand l'une  
l'autre se relève comme ça histoire de se  
remettre d'aplomb pour continuer pour que la  
lumière revienne de l'est à nouveau dans la  
cuisine avec la vérité de novembre qui ravigote  
et peu importe la température ambiante c'est la  
chaleur à nouveau dans la cuisine qui fait que  
même si la lumière

et peu importe





voyageuses, tes paroles prennent la grand-route  
de nuit pour des destinations incertaines voire  
des rencontres de haute passion

ton corps parfois ne fait pas autrement  
va et vient à la découverte du merveilleux  
nulle convoitise billet réservé aller-retour

et dans la grâce de tes yeux le vif de tes gestes  
cette présence grandiose de simplicité  
le désir s'y lit comme un poème qu'on aime  
depuis longtemps





HUMAINS PAYSAGES EN  
TEMPS DE PAIX RELATIVE



*Hold on, hold on, my brother.  
My sister, hold on tight.  
I finally got my orders.  
I'll be marching through the morning,  
Marching through the night,  
Moving cross the borders  
Of My Secret Life.  
Leonard Cohen*

*L'imagination appelle le risque et sans compassion  
le risque peut être fatal. La compassion c'est le filet de sécurité  
du funambule de l'imaginaire.  
Jean Marc Larivière*



## L'INTIME : MODE D'EMPLOI

le soleil le matin par la fenêtre de la cuisine le premier jour  
du printemps qui joue avec les reflets dans tes cheveux  
quelques pouces au-dessus de la mousse dans ton bol de  
café où on peut lire éviter les contrefaçons

carole qui me parle du maître chorégraphe cubain  
fernando alonzo et de sa femme alicia (amoureux après  
tant d'années) prima ballerina de cuba qui dansait encore  
quand elle était aveugle on arrangeait l'éclairage de scène  
pour qu'elle se tire d'affaire elle est encore plus ou moins  
la reine de ce pays sans roi écarté de la carte des parfums  
de sa griffe se vendant sur air cubana

ton expression on ne peut plus sérieuse tu portes ton  
pantalon de clown c'est le matin tu te brosses les dents la  
fenêtre donne sur le nord il me semble que tout ton corps  
me sourit

salut ! salut ! salut ! c'est de même que j'ai commencé un  
livre de poèmes il y a une quinzaine d'années

mes parents le jour de leurs noces en photo à quelques  
pieds de moi les cendres de mon père guère plus loin qui  
attendent le repos final et après ?

les états-unis les nations unies le rwanda et la yougoslavie  
partout ici qui me travaillent me terrorisent

le violon de wasyl qui m'ébranle combien d'années déjà  
depuis sa mort (les paroles s'envolent la musique  
m'envole)

le désarroi de ma mère le courage de ma sœur ma fille  
fidèle qui me font vivre cette photo de toi et raymond  
devant la porte d'entrée sur la porte du frigo (bien sûr)  
sous une baguette aimantée non comestible

l'écriture les livres qui fendent la noirceur  
un poème de e. e. cummings qui me fend le cœur  
(*if there are any heavens my mother will*)

trois artistes qui se rencontrent à la gno  
extensions intimes jusqu'ou ?  
façade recouverte de mains de passants grandeur nature  
rencontres inusitées amicales provoquées par gaétane  
dont l'anglais abitibien est  
on ne peut plus approximatif  
street people off the wall on the wall  
la galerie en photos  
images fragments de la vie de gisèle et  
beaucoup notre vie  
au nord d'ou déjà ?  
un trajet vers le sous-sol le ventre  
de cette terre minière signé colette  
parcours à rebours retour vers la gestation



la naissance  
*(this is my beloved my)*

un poème accueille (salut !)  
montre ses évidences puis  
(on se dit on l'espère)  
s'ouvre la porte de l'ascenseur  
tout le monde descend  
restez le temps que vous voudrez

la neige qui fond le goût de ce vin  
les plantes qui ressuscitent  
merveille des vivaces  
les croyances printanières  
*(& the whole garden will bow)*

prétexte texte contexte sous-texte  
les cicatrices juste derrière les yeux rides discrètes  
le baume des sourires recevants  
marque déposée rides affichées

ce premier moment  
où tu m'as touché les cheveux digue rompue  
la meilleure inondation que j'aie jamais connue  
ma fille qui me prenait la main avec une confiance  
démesurée tes yeux ciel et rivière  
l'angoisse de la page qui se couvre même

quand on est à découvert  
dis bonjour au gentil stylo papier  
un être à peine rencontré connu depuis toujours

notre rivière préférée jusqu'à la prochaine  
un soir d'été et oui un matin d'hiver  
nos premières nuits ensemble où  
je te chantais aux marches du palais  
en berceuse le triomphe de  
l'auditoire qui s'endort en beauté  
la manière dont tu te colles dans ton sommeil  
mon envie d'aujourd'hui et  
jusqu'à nouvel ordre de demain

patrice et moi appuyés contre le mur au fond  
d'un petit club l'eau le long des joues  
à force de boire les mots d'un écrivain vrai

inscrire à son agenda  
s'arranger pour renaître souvent  
être présent à tous les instants  
même au premier de l'ami pierre (surtout)  
tenir son bout quand il semble trop pesant  
(le reste est facile jeux d'enfants)  
aujourd'hui je reste chez nous  
c'est pour aller loin loin

## CAPITALE NATIONALE, FIN DE SIÈCLE

### I

le soleil me suit depuis des jours  
je ne peux m'en cacher que  
temporairement tel un passage  
nuageux je me suis déguisé  
tactique d'évitement sans succès  
apparent dépenses inutiles  
temps énergie argent

j'ai longtemps évité le soleil  
je ne m'en cache pas sans succès  
apparent je ne pensais pas  
mériter sa chaleur mais j'en  
ai profité hâlé sans mérite  
sain sans le savoir les  
fleurs et les plantes poussant  
tout autour de moi je n'ai qu'à  
arracher les mauvaises herbes  
ou pas

## II

un drapeau national claque au  
vent les nuages derrière en  
contrepoint rythmique ostinato  
comme dans le Canon de Pachelbel  
sol y sombra sur la terrasse  
un beau jeune couple s'embrasse  
s'embraseront ce soir ? un char  
en panne devant Help Me Rhonda  
help me get outta my Honda

au Parlement les membres sont  
partis vacances d'été on est  
au printemps un Parlement sans  
membres quadriplégique M.P.'s  
off riding in their ridings  
pendant que quelque part  
se prépare la prochaine guerre  
mondiale  
ou pas

### III

des histoires à se raconter :  
tie rod just dropped right off 'er  
right onta the fuckin road  
ou : elle a mis le feu à l'église ?  
ou encore : comment peut-on  
se construire une pièce tout en  
la déconstruisant ?  
(comme en rénovant une maison  
ou l'écriture ?)

ou encore : comment se fait-il que  
à maîtrise égale on peut patiner  
beaucoup plus loin qu'on peut  
nager rapport à notre rivière  
préférée toujours avec le courant  
et où le facteur vent n'est pas considéré  
comme une variable ?

ou encore

## IV

on refait le pont de fond en comble  
et trouve des restes humains  
des os comme de raison  
stop sos-archéologues quatre  
mois de fouilles par respect pour  
être correct cimetière d'un ex-  
premier peuple ? des os  
dans une ancienne forge

Jules dit : C'est le comble ! Forgeons  
l'avenir ! Était-ce une belle mort ?  
Regardes-y la robe : on voit fer à travers !

## V

long après-midi de printemps  
paysage sonore : circulation bruits  
distincts des autobus qui accélèrent  
avec échos une Triumph 1962  
sirène de police et dix-huit roues dans  
un duo hors-palmarès des drapeaux  
claquent au vent les oiseaux  
ne font pas le poids écerclés  
petit clapotis de l'eau du canal  
sirène d'ambulance vélo ayant  
besoin d'une goutte d'huile  
sur la chaîne froissements  
de feuilles le jeune orme émet  
un son plus sec que le petit érable  
le stylo à peine audible en  
mouvement avion devant soleil  
deux motos quatre oiseaux en  
conversation rauque et urgente  
un rouge-gorge annonce le soir

## VI

je suis en avance pour mon rendez-vous  
de fin d'après-midi quel mot évoque  
le son des glaçons dans le verre  
d'eau que je porte à mes lèvres ?  
le tintement peut-être des pneus  
crissent je m'en balance les  
moineaux chantent moins mal  
que les motos j'ai hâte de  
manger et de donner un nouveau  
cahier à une femme  
dont j'aime l'écriture à une  
femme que j'aime je veux  
apprendre le nom de tous les  
oiseaux que j'entends un homme  
donne à manger à deux canards  
je ne t'ai pas encore dit je  
t'aime aujourd'hui lentement  
le ciel et la feuille se couvrent



## VII

un orme reflété dans l'eau ridée  
du canal Rideau impressionnisme  
coucher de soleil sur Aubervilliers  
ou Ottawa je décide quoi écrire  
sans réellement le décider  
donc sans mérite les canards  
forment un couple en forme de  
deux canards lui vert foncé  
à la tête elle sobre convenable  
ils nagent côte à côte sans  
bruit le vent baisse l'eau  
est déridée parfois j'invente  
un texte vrai un vrai texte  
fictif les canards redescendent le  
canal elle en avant sa tête  
à lui brille au soleil la femme  
que j'aime s'assoit à ma table  
je sursaute je ne l'ai pas vue  
venir comme l'amour

## SUDBURY

### I

et si c'était toujours ainsi  
rien que cette promesse de printemps  
telle une lèvre frôlant une joue  
un rouge-gorge faisant son nid  
toujours plein d'attentes de pluie  
l'amour bourgeon une graine en terre  
un repas fumant qui appelle à table  
l'heure de l'apéro comme un je t'espère  
cette fête qui est la veille de la fête  
et promesse d'avril ou de canot  
en eaux libres (promesse de rivière)  
espérance d'outardes rentrant au bercail  
son sourd et unanime  
un avant-vert dans les arbres  
et au loin un futur champ de grain

## II

nuages et brume froide presque-après  
de l'âpre hiver grisaille et étourneaux précoces  
dans les arbres dépouillés neige et glace  
à la face nord des maisons saletés vieilles  
d'une saison ou deux

d'autres magasins ont fermé qu'on n'a pas vus  
enfermés enfumés que nous étions depuis quand  
déjà nos relations absentes ou tendues à  
l'impossible nous cherchons désespérément  
le vrai pain de nos jours quelque part  
la pâte doit lever fidèlement et  
fièrement au chaud les lacs sont encore  
gelés et nous frissonnons fébriles  
à l'approche d'une chaleur incertaine

## AVIGNON

### I en chantier

le présent se trame dans une chapelle très XIII<sup>e</sup>  
la ferveur des pierres d'antan et de la  
naissance des voix verbalisant cette cité  
des prénoms sans-culottes se portent  
prêt-à-porter dernier cri soupirs  
et appels au large l'enceinte n'est plus  
à l'étroit les oreilles ardentes les mots  
simples comme des pierres étincelles plus que  
blocs des sourires s'esquissent arrondissent  
les coins ça ne coupe plus ça glisse  
on dirait un canon (ces voix) on croirait  
mélodies de trop loin pour être jolies on  
dirait braises qui pétillent sens aux aguets  
ceci est de loin ceci n'est pas nouveau ceci  
est vu su entendu retour à ce qui  
commence ceci vient de loin vient d'ici  
de ce monde en réfection ceci  
s'inscrit comme une simple chanson  
chantée face aux fenêtres grandes ouvertes

## II autoportrait

assis à la terrasse de Mon Bar le soleil  
en pleine face au-dessus des bâtisses de  
la petite place j'écris dans mon cahier  
c'est évident derrière moi au soleil  
aussi des affiches de spectacles affichées  
dans les grandes fenêtres autrefois  
me dit-on de vrais poètes se  
réunissaient ici le soleil en pleine  
face et dans mon cœur l'histoire de l'avenir  
s'écrit peut-être ici par de jeunes gens  
d'ici qui se rassembleront ici à leur  
nouvellement élu Mon Bar regarderont  
les affiches iront aux spectacles  
se serreront la main s'embrasseront  
s'embraseront autour du feu de  
l'écriture inventeront vie d'exigeants  
plaisirs de jazz aux tons des vieilles  
pierres à gros traits rouges sur le  
gris sobre  
liberté dans l'enceinte renouvelée

### III un moment de repos ou presque

la nudité des platanes camouflage sur la  
place enfeuillés bientôt l'air amoureux  
pour l'instant attifés de tous ces sacs de  
plastique comme autant de condoms  
rue saint-jean-le-vieux une vieille tour  
carrée vient s'interposer entre soleil et visage  
au premier se nichent des statues  
(de pénitents peut-être ?) blitzkrieg des  
pigeons à l'affût de pain les filles  
sont belles les touristes visibles  
je suis à l'ombre le soleil est  
tout près je pense aux poèmes  
d'Anne Hébert à ses beaux os  
belle cette femme belle et rebelle  
que la paix soit avec elle que  
les paroles les plus touchantes  
soient avec elle que son courage  
soit avec nous aimant et boussole

## ÎLE DE VANCOUVER

je me sens tout à côté de moi  
je te caresse légèrement  
à la pointe du stylo  
comme si toutes ces chaînes de montagnes  
entre nous n'avaient point de substance  
survolées seulement aperçues  
du ciel cimes et crêtes et cols  
fantastiques à des kilomètres du hublot

le soleil est dans mon dos    quelqu'un  
lave soigneusement une entrée d'immeuble  
gazouillis d'oiseaux dans les grands pins  
deux avions au loin    frottement énergétique  
d'une brosse sur briques

je caresse délicatement le dos de mon père  
le soleil me chauffe le cou  
l'ombre de ma main écrit des choses

le même poème m'écrit toujours

## POUCE COUPÉ

une lettre peut-être pour parler  
de tout et de rien la sécheresse  
et le beau temps et le vent  
qui froisse les feuilles me frissonne  
la nuque le ciel voyageur  
deux chevaux de trait presque  
blancs au repos temporaire  
un vire-vent tient lieu  
d'avion de brousse à l'hélice  
vaillante et gourmande  
le paysage danse légèrement  
sous des nuages cartoon  
mieux vaut en rire  
sous le rythme des tambours  
rien ici ne va plus vite que les chevaux  
ni beaucoup plus lentement  
sauf le vent qui s'en permet  
des bonnes le fond de l'air  
arrive des Rocheuses



## LAC MEECH

les restants de pique-nique (peu) dans une  
poubelle en métal au parc national  
baignade dans un lac à échec constitutionnel  
qu'il fait bon étirer bras jambes poumons  
on en a donc besoin on y prend donc plaisir  
feuillus et conifères pour le décor sous  
l'eau je vois mes doigts longs grandes mains  
longs bras s'étirer et tirer les bulles  
la preuve de ma vivance je fais la course avec  
moi-même comme le sang dans mes veines  
au sortir on est propre lisse net on est loutre  
et truite grise amphibie devant l'éternel  
équilibré à l'horizontale

dans l'eau touche la peau se meut dans l'eau  
caresse la peau fend l'eau accueille  
la peau caresse l'eau entoure la peau  
à l'aise dans l'eau et dans la peau  
l'eau et la peau

## LAC RICE

retrouvailles avec un partenaire de pêche de  
l'enfance des farces qu'on s'est déjà contées  
à la pêche alors que la truite importait  
plus que tout avant les vêtements et les  
agrès importés après la mère et avant  
le sexe opposé c'est de haute mémoire  
et de petite histoire c'est la famille  
avant que les mailles se desserrent  
c'est un baume plus fort que  
crème solaire c'est s'émerveiller  
devant les orfraies qui pêchent par  
besoin c'est se salir aussi tranquillement  
qu'on se nettoie c'est constater que même  
les petits lacs sont grands les grandes  
personnes petites et parfois pures

## SUDBURY

ici c'est l'été les journaux rapetissent  
des photos d'enfants heureux dans l'eau  
éclairent l'encre plus sombre suicides  
viols enlèvements d'enfants sans photos  
je lave l'encre de mes mains

il faut épousseter l'ordinateur et dé-  
poussiérer l'écriture (courriels aux enfants)  
et polir les miroirs de l'huile sur  
l'armoire de la cire sur les planchers de  
bois franc

au jardin les mauvaises herbes sont  
simplement des plantes qui poussent là  
où on ne les veut pas

une fois rien qu'une j'ai entrevu l'Afrique  
rien qu'une côte qui flottait un peu dans  
une chaleur de montres molles et puis  
qui sait ce n'était peut-être rien que  
cette garnison espagnole en face de  
Gibraltar et en passant comment  
se fait-il que des frontières provoquent  
parfois des nettoyages

sept gallons impériaux onze cent vingt onces  
quelque quarante litres d'eau et plus  
pour chasser les résidus du bon manger que  
le corps ne peut assimiler

j'ai lavé les vêtements que j'ai portés à la pêche  
ils ne sentent plus pareil eau et soleil  
poissons d'eau et vers de terre sueur  
du soleil de lion sur un lac à achigan

## OTTAWA, LA PROPRETÉ

### I la douche

privilèges de l'eau abondante  
heures jours années de saleté  
down the drain  
des années dans le corps cicatrices  
proprettes serviette moelleuse  
privilèges du commerce efficace  
le miroir se désembue je vois  
apparaître de haut en bas  
un garçon que je ne reconnais pas  
à peine bronzé un corps  
pour l'eau la nage le patin la pêche  
dans ses yeux triomphes enfantins  
et grandes défaites de grande personne  
inquiétudes gravées dans les plis de la peau  
et imprimées dans la rétine  
des tragédies monstres et d'immondes  
famines shoah l'hiver un jour du  
mois d'août au Japon l'Afrique tranchée  
en millions de morceaux un dernier coup  
de serviette la journée est partie  
pour de bon

## II un message

*les ambulances font ben bon ben bon*  
*les poètes font ce qu'ils peuvent*  
Patrice Desbiens

c'est ma fête des souhaits au répondeur  
d'un homme que je n'ai jamais vu  
à quelques continents et cultures d'ici  
du fond d'une cellule de prison  
et de procédures douteuses  
et byzantines brousse légale  
cet homme me souhaite bonheur  
et liberté cet homme a lu  
un de mes livres ça lui a donné  
de l'espoir m'a-t-il dit lors  
d'une conversation en direct  
il est en prison dans un pays  
autre que le sien sa famille sur  
un autre continent je pense  
à ma douche matinale la journée  
m'envahit pour de bon

### III au laundromat

ce n'est pas un bateau-lavoir c'est  
dans le marché capitale nationale  
la télé crie son consumérisme des  
machines blanches et chromées lavent  
blancs et couleurs tapis et chemises  
quelqu'un gagne une sècheuse  
une automobile quelques milliers de dollars  
je trie calmement les vêtements  
et dans la machine je mets bien trop  
de savon

de traditionnels œufs et bacon pour déjeuner  
le sucre en pochette de papier la crème  
en petit pot de plastique une serviette  
de papier pour s'essuyer j'accepte volontiers  
une deuxième tasse de café

je tire sur la languette  
qui sépare l'emballage de cellophane  
en deux je déchire la feuille de  
papier aluminium une allumette  
en bois par terre une cigarette à la  
gueule un troisième café

#### IV

je plie les vêtements séchés les insère  
dans un sac de plastique vert que je  
place dans un sac de toile  
on se protège comme on peut

rasoir à piles poils dans le lavabo  
savon à barbe rasoir à deux lames  
poils partout je lave et me lave  
avec soin eau d'hamamélis sur la peau  
propre propre propre et beau beau beau  
au loin un homme rêve de savon  
et de sa famille

qu'espère-t-il à qui peut-il dire  
je t'espère je t'espère comme je t'aime  
le printemps arrivera-t-il jamais  
dans son pays des Grands Lacs à lui  
est-il à ce point croyant ?



## FREDERICTON, AÉROPORT

halte rafraîchissante  
un bar sans télévision  
il ne manque qu'un bon match  
de baseball à la radio  
ce serait un long après-midi chaud  
pendant la guerre froide  
match serré j' imagine  
le tension qui monte alors que  
la température baisse à la lenteur  
d'une longue fin de semaine de  
fin d'été hot dogs pour la faim  
bière pour la soif et jeu intelligent  
pour l'esthétique de la détente  
la grâce d'un Willie Mays peut-être  
ou le courage d'un Pee Wee Reese  
sa main sur l'épaule de Jackie Robinson  
Brooklyn Brooklyn revanche des underdogs  
et des Noirs alors que le terme  
tiers monde n'est pas encore monnaie  
courante guerre froide froide  
comme la bière

être jeune et croire dur comme fer  
aux héros être exalté et rêver toujours  
que les petits finiront par gagner  
un amorti surprise fin neuvième  
où je fais gagner mon équipe  
une autre bière ? oui merci

ROBICHAUD

I

ce pays à peine peuplé  
trente mille îles pour  
cinq mille personnes

plus de poussins que de passagers  
dans l'avion plus de livres  
que de lecteurs  
plus de forêts que de journaux  
plus de gestionnaires que de gestes  
plus de crispations que de  
crisse !

## II

le soleil se lève rouge dans la baie de  
Shédiac et déjà la circulation matinale  
voiliers à l'amarre et phare  
obligatoire Stella Maris  
je fais mon jogging mental alors  
qu'un coureur passe devant  
le bruit mat d'espadrilles sur asphalte  
champs de foin derrière bordés  
de petits arbres de ce trop grand pays  
à peine défriché

dans la grange des souvenirs  
une première baignade dans la mer  
je n'ai pas traversé la Manche à la nage  
salé et grelottant âme en peine  
pour une claire rivière d'enfance

préférer une conversation à la fraîcheur  
avec un ami poète qui écrit calme  
face au soleil montant  
un héron pêcheur la marée à la basse

LE 6 AOÛT 1998

I

sans explosions cette ville n'existerait pas  
aujourd'hui un camion de dynamite  
a explosé en banlieue  
sans explosions cette ville n'existerait pas  
sans la déflagration météorite pas de mineurs  
pas de Sudbury grand trou noir dans l'espace du Nord  
pas de secousses qui bouleversent régulièrement mes  
rêves pas de richesse pas de communauté  
pas de traces empreintes dans la roche à nu dans nos  
cours et nos caves et nos cœurs

## II

et le lac demeure heureux les mouettes niaiseuses  
et le ciel presque aussi épais que le sous-sol  
de la terre dans ce parc paisible où la radio  
joue fort

la paix de l'eau la paix dans l'eau où  
on se redécouvre amphibie  
on est grenouille depuis longtemps voire  
original entre ciel et terre entre bouclier et  
marécage et grand chemin du mois de juin

le corps à l'aise dans l'eau longtemps  
dans les muscles la mémoire des journées sans fin  
passées dans la rivière un jeu de tag qui  
a duré des étés entiers qui dureraient des  
éternités

plus longues que les guerres dont nous parlaient  
la maîtresse les journaux puis les livres et les films  
et on jouait à la guerre longtemps  
et longtemps avant de jouer à l'amour  
ou de le faire ou de le vivre

### III

j'extrait plus de poésie du lac de la roche  
du souffle de l'amour que de la guerre  
d'où ceux qui reviennent du pays étranger des  
explosions  
sont tout bonnement des revenants

mais comme les vagues et le souffle  
comme l'amour et oui même comme les roches  
la guerre revient au pluriel en majuscules rouges  
y penser trop la journée est à l'eau  
la journée est un camion explosé  
un cratère où des ex-hommes gisent dans la  
boue dans l'expiration de la parole et  
de l'amour  
point final obus gros et rond

## IV

les vagues explosent sur la roche et se retirent  
comme l'inspiration l'expiration  
l'amour explose au cœur dans un cri joyeux  
comme un enfant dans l'eau

la poésie sa carte de droit de cité en poche  
est assise sur la roche face à la violence  
et face à la paix temporaire du paysage

sans explosions cette terre n'existerait pas

## POUCE COUPÉ

*the ruin of farmers solves no problem and makes many*  
Wendell Berry

### I

de l'autre côté de la grande côte  
il fait chevaux de trait calme et étang  
travail et paix

ici j'entends  
une machine qui abat les arbres tous  
les arbres ainsi soit-il la voie  
et la vocation de la machine : tout bruit  
tout arracher de terre pour empiler sur terre  
pour mettre sur une machine autre pour faire  
couper par une machine autre pour  
envoyer sur la grande mer pour ramener  
en boîtes de carton comme copies d'antiquités  
canadiennes pour des maisons de vinyle  
alors que les chevaux chôment en attendant  
les machines de viande à chien



ici

mon malaise est grand goglus et alouettes  
n'y peuvent rien un camion passe en changeant  
de vitesse non loin sur le grand chemin  
des lignées de grandes machines s'en vont  
extraire de terre la richesse des uns et la  
ruine des autres l'argent des routes et des  
machines le progrès la montée du produit  
national brut des dépenses de l'essence  
des machines des grands chemins du  
pré-cuit du pré-appris du pré-pleuré et du  
pré-ri et ainsi va la vie  
affairée et effarante

de l'autre côté de la grande côte  
chaque botte de foin a son prix  
de sueur et de survie  
chaque cheval vaut son pesant de vivant  
nourrit la terre comme il s'en nourrit  
travaille et se repose tire puis se roule  
dans l'herbe où la verdure  
vaut son pesant de vert

## II

quatre brabançons côte à côte à l'assaut des foins  
tranquilles et travaillants comme cet homme  
au mois d'août sous un présent toujours  
incertain petits bruits des harnais  
oiseaux d'été et chevreuils parmi  
les aulnes au bord de la crique  
on cueillera dans le jardin le repas  
du soir rien de livresque dans cette  
vie voulue collée aux franges de la forêt  
à l'amour improbable  
au quotidien lumineux aux mains  
calleuses qu'on lave dans un minimum  
d'eau c'est pas facile il va  
sans dire personne ne le dit c'est pas  
livresque pas plus (ou moins) qu'une prison  
où on rêve de poésie à défaut de ne  
pas pouvoir travailler la terre

autre été à la veille de s'achever  
grand ménage et équinoxe en  
perspective penser à tout ce qu'il faut  
pour que tout soit comme il faut

### III

si le bon Dieu jouait du banjo il s'appellerait  
Béla Fleck la musique joyeuse ou mélancolique  
remplirait la maison chaleureuse  
soleil par les fenêtres au-dessus de l'évier  
où je fais la vaisselle matinale  
en jetant un coup d'œil sur le jardin familial  
et que la bouilloire chante sa mélodie  
sur le poêle à bois encore chaud

s'il restait sur une terre  
le bon Dieu serait petit fermier  
produirait  
pas mal tout le nécessaire  
pour son monde  
ne serait pas une multinationale  
ne s'appellerait pas  
le bon Dieu Monsanto  
le bon Dieu Cargill  
le bon Dieu Agrobiz  
ne s'adonnerait pas à la manipulation génétique  
sa création étant déjà complète  
et pathétique  
ne se prendrait pas pour le bon Dieu  
même si c'est ça qu'il est et rien d'autre  
ne s'accaparerait pas la propriété intellectuelle

sur la composition génétique de peuples entiers  
il a mieux à faire en vérité

il rentrerait son foin avec ses chevaux  
presque blancs le long du sentier  
au bord de la crique les saules et les bouleaux  
se rejoignant au-dessus de sa tête  
en une voûte de verdure  
le jeu d'ombres et lumière dans le vert  
et le cuir des harnais  
et les grelots et un sourire  
un peu béat sur son visage hâlé  
car le travail a porté ses fruits et  
il y a de ces petits moments  
de joie tranquille  
de bonheur extrême  
d'éternité entrevue

s'il invitait du monde  
par un dimanche après-midi  
au ciel menaçant  
ce serait ce monde-ci  
ce fermier ridé à la voix juste  
à la retraite visiblement content  
ces écureuils au babil incessant  
cette femme souriante qui chante  
les harmonies avec son frère

tout droit du cœur qui tirent  
sur les cordes de l'âme  
les yeux comme une crique  
qui inonde en été et  
ce serait ces fleurs-ci  
quand le ciel se dégage  
cette palette complète  
en plein dans les yeux  
comme ces petites filles  
qui se sautent dessus et  
se roulent dans l'herbe

ces sapins aussi grands et vert nuit  
à contre-jour  
la maison faite main s'y love  
le feu de camp danse bien sûr joyeusement  
s'il mangeait avec ses mains le bon Dieu  
aurait ces mêmes plis  
au coin des yeux espiègles  
ces mêmes sourires de repos  
ces histoires d'il y a vingt ans  
ces blagues puis les rires éclatent  
et les corps se secouent sans gêne

pas vrai qu'il admirerait  
tout ce qu'il y a de plus simple  
les longues journées de travail

la vache à lait qui meugle  
son trop-plein impatient  
les libellules les chevreuils  
qui sautent à travers champs  
le soleil sur les muscles et le fouet du vent  
dances des papillons abeilles dans le trèfle  
il pourrait lire toutes les histoires  
parfois drôles dans les nuages  
mais n'a pas souvent le temps

après avoir fait le train du matin  
il se réchaufferait près du poêle à bois  
avec un autre café peut-être  
la cuisine remplie de l'arôme  
de pêches et d'abricots  
les longs mois à venir se préparent  
les couleurs éclairent  
jusqu'à la noirceur de l'hiver et  
dansent encore  
dans ce qu'il reste de lumière

## SUDBURY

### I

le Canada est un leader mondial en communications  
c'est la fête de ma grande petite sœur son  
deuxième demi-siècle bien entamé on se  
parle au téléphone il n'y a pas d'électricité  
chez eux bonjour bonjour elle est belle  
sans bon sens on rit ensemble pour mieux  
ne pas inonder la ligne tous vont bien  
les enfants les cochons les chevaux les  
amis la famille embrassades à cinq  
ou six mille kilomètres de proximité  
plus de complicité que de nouvelles j'ai  
la poitrine qui veut exploser car  
ayant manqué les foins les chevaux  
les chevreuils les soupers les enfants  
les muscles endoloris les sourires à se  
fendre la face je suis là je ne suis pas là  
ai-je la poitrine assez grande les poumons  
assez forts élastiques amoureux pour  
accueillir l'été des Indiens l'automne  
la lumière qui s'en va comme tant d'autres  
puis la saison où tout est de l'à-vif  
sauf moi qui ne rêve que de truites de  
retrouvailles de mauvaises herbes qui percent  
le sol comme un homme se lève avec l'espoir d'un café

## II

cadres à frotter œuvres à remettre  
en valeur un rouleau d'essuie-tout  
voire deux tant d'images parlantes et  
qui chuchotent parfois ou se tiennent coites  
exigent un regard en coin un  
feu au foyer éclairage qui danse qui  
tangué qui fait canot sur l'eau qui  
gigue valse quadrille qui rocke et qui  
slowe qui danse la danse des jours  
dans tes yeux des nuits dans tes bras



### III

*Je suis dans la grâce de ton visage  
que mes ténèbres couvrent de joie*

René Char

*And I have the sense to recognize  
That I don't know how to let you go*

Sarah McLaughlin

cette amie cette camarade cette  
copine ce partenaire des petits matins  
des grands cafés des caresses effleurant  
l'épaule cet apôtre des rêves incarnés  
celle qui se lave au vu et au su de  
moi celle qui m'éclaire de soleils verts  
qui me touche et m'interroge celle à  
qui je dis je t'espère en pensant que les  
chances sont de mon bord son enthousiasme  
mon cri dans la gorge mon amie des soirs  
qui s'étirent des jours qui raccourcissent  
des routes qui s'allongent ma belle de  
jours d'ailleurs de merveilles à venir  
de champs de blé encabanés de pain  
noir le plus nourrissant de vin de  
toutes les couleurs le plus suave d'  
eau la plus douce de pentes les plus  
raides d'amour le plus encore et  
encore

## OTTAWA

je m'apprête à changer une lampe brûlée  
le son humide d'autos qui passent tout près  
de l'autre côté du mur des bruits inquiétants  
entre mes oreilles mon sang bat fort  
des siècles et des siècles coulent dans mes veines  
les prostituées s'installent au coin de la rue  
convenablement l'été tire à sa fin  
une phrase de poète sur le mur m'interpelle  
j'ai le goût de chandelles et d'une poésie  
irlandaise incandescente mon amie

mon amante mon amour attend ma venue  
ce soir on s'endormira chastement je mettrai  
ma grande main sur ses cheveux je frôlerai  
de mes longs doigts son oreille les saisons  
se conjuguent simplement les verbes sont  
parfois au passif mais la vie verbe  
sans adverbes ou adjectifs inutiles  
je ferme la lumière avant que la lumière se  
ferme et non sans avoir repéré le chemin  
du stylo au matelas du papier au drap  
des mots à l'amour

## SUDBURY

### I

ce soleil cette chaleur ce lac  
cette illusion de paix  
à l'annonce de l'automne  
ces drapeaux ce monument aux morts  
ces gens qui se rendent à l'hôpital  
ce train qui part  
ces policiers méfiants ces pompiers pressés  
cette cheminée qui s'est remise à fumer  
ces belles maisons ces fleurs qui fanent

tant de roche pour si peu de plage  
tant de bateaux au quai  
tant d'outardes sans billet aller-retour  
tant de soins pour si peu de prévention  
tant de fumée et si peu de feu  
tant de morts en entrefilet  
tant de coupables sans culpabilité  
(tellement)

## II

j'ai lu *Climats* d'Herménégilde  
la limpidité du mystère  
écriture souveraine résister  
à la tentation d'une référence  
québécoise ou canadienne  
tête claire genoux écorchés  
par la difficulté de vivre quotidienne

escalader des dunes ou des roches  
écarts de longitude léger  
ajustement de notre horloge  
biologique rien de dramatique  
tout serait tragi-comique  
à la face des vents contraires  
fuseau froid ou salé où le vrai  
nord le vrai est l'orient  
(L'Avenir est un nom de village au Québec)  
l'avenir se trame dans nos tripes  
le statu quo est un risque énorme  
aller vers l'autre voyager vers soi

## OTTAWA, ACTION DE GRÂCE

le soleil brûle le rouge jusqu'à la cendre  
je suis brun roussi ratatiné ne peux plus voir  
lumière incandescente de la mort qui approche  
le givre se récolte dans les champs fanés  
tu m'offres de l'ombre bienfaisante  
où je me désaltère j'ai une faim  
de loup qui rôde à l'approche de l'  
hiver la lourde odeur d'humus  
dans le sous-bois parmi les fougères  
brisées la brume de mon haleine  
dans cette clairière sur le bord du  
monde il n'y aura pas de révolution  
dans les miettes d'octobre nous en serons  
protégés par des épaisseurs de chandails  
tu te réveilles en toussant la vaisselle  
est à faire débute la course de fond  
avant le décès ultime de la lumière  
une seule feuille trop vive paroxysme  
l'automne s'installe avec toutes ses valises  
de vieux cuir comme un dictateur  
qui rejoint serein les rangs de l'  
opposition on n'y peut rien sauf  
se méfier si on y prête foi on ne  
le verra plus jamais tel un bon livre  
prêté que devait absolument lire  
une connaissance amie

refuser de jouer quitte ou double  
avec l'automne quitter plutôt  
le soleil dans les yeux jusqu'au  
plus lointain horizon cet éclat  
douloureusement lumineux énorme  
sourire sitôt rictus ombre  
autour du cœur désir immense  
comme une boule rougie d'octobre  
qui se noie dans un lac final

# LIBERTÉS PROVISOIRES

Poèmes 2002-2003





**longing 1** *n* (a) (*urge*) désir, m, envie, f **to have a sudden** •  
**to do** avoir un désir soudain *or* une envie soudaine de faire.  
(b) (*nostalgia*) nostalgie, f, regret, m, désir, m  
(c) (*for food*) envie, f, convoitise, f  
**2** *adj look* plein de désir *or* d'envie *or* de nostalgie *or*  
de regret *or* de convoitise.

Dictionnaire Robert-Collins

« C'est comme ça. »

Patrice Desbiens



## AIRS HORIZONS



le temps ralentit parfois et le poème prend  
toute la place autour de moi de la  
musique et des accents chantants  
des bouteilles s'entrechoquent les motos  
pétaradent les jeunes coqs fanfaronnent  
installation des fêtes sur la place centrale  
du village lumières scintillantes et pères  
noëls à la coca-cola™  
on se promène sous les palmiers le soleil couché  
une chanson quétaine à la mélodie racoleuse  
m'accroche dans les filets de son sentiment positif  
sans olives l'apéro dure très longtemps  
et le poème finit par rester sur sa faim



que trouvent-ils les rois mages (qui sont-ils)  
dans cette brasserie chauffée à bloc  
quartier latin d'une ville hivernale quelconque  
les miroirs justifient le niveau sonore  
(trompe-l'oreille) est-on toujours ex-  
patrié (ex-joueur de balle, ex-enfant de cœur  
ex-amoureux incrédule) à paris  
en roussillon en québec en nouvel-ontario

les arbres de Noël sont petits comme l'europe  
comme les américains se font petits parlent bas  
comme les serveurs ont la taille basse le nez haut  
comme l'hiver déstabilise (ici comme ailleurs)  
comme les rois qui font la tournée des grands-ducs  
ne trouvent pas leur compte mais l'addition



café comptoir et tranquille reggae catalan  
par une matinée grise et enrhumée  
nous irons quand même à la plage  
pour parler de *trickster* de *shapeshifter*  
je ne me baignerai pas dans l'eau  
mais dans un univers tout juste derrière  
le tain là où on danse sur des  
musiques transformantes là où on  
conjure des malheurs séculaires  
par force de caractère  
et autres connaissances occultes  
dans des langues qu'on fait siennes

le temps d'une histoire délirante renversante  
là où on nagera longtemps à l'aise



objet trouvé à la télévision française (collage)

demain visibilité médiocre mer agitée  
la discrète approche d'un ennemi  
aux grands prix dont le métal déjà s'oxyde

le quotidien transformé en événement majeur





solstice d'hiver 2002

I

côte vermeille

*à michel et michèle*

pins palmiers et platanes à camouflage  
sur fond bleu et bleu ciel et mer  
vignes en terrasses jusqu'au bout du cap  
vie de village région excentrique terroir  
(c'est tout à fait comme chez nous dirait raymond)  
c'est à la veille de la pleine lune et du solstice  
(pareil comme chez nous)  
la mer est un peu plus grande qu'un grand lac  
les commerces sont fermés pour la sieste  
(des vétilles)  
sourires embrassades poignées de main nouveaux  
amis  
grillades toasts jeux de mots et rires  
sous le soleil qui décline  
ciel et mer roses caresses  
et lever du soleil à l'avenant  
à rêver la vie parfois  
parfois on vit la vie rêvée



## II

banyuls-sur-mer

*à tomson highway*

les poumons pompent

je monte la petite montagne

trois cent cinquante pas bien comptés puis on

redescend

son et lumière : lune montante et mes poumons

encore capables nous avons parlé de mythologies

avons bien ri bu du vin de ce pays

retrouverons le chemin du lit

le bonheur bien compté pas

à pas



### III

un autre retour à barcelone

*à s. m.*

le grand pin pousse à même le pavé  
plaça del pi entouré d'orangers  
le soleil fait son apparition sur le vitrail rond et  
rose

de santa maria tout comme  
ces musiciens ambulants harpe des andes  
et castagnettes et violon  
déjà dépaysement

tu portes ton nouveau chandail rayé multicolore  
tu parcours le monde sur ton clavier  
et parfois me portes un regard en douceur  
je me dis que les pistaches les amandes et  
les olives d'aragon aiment  
le vin de la rioja autant que moi je me dis  
que j'écris plus lentement qu'auparavant  
que le solstice d'hiver ouvre l'année comme  
mes doigts entament les cerneaux  
que les gens sur la place sont à la fois  
bruyants et paisibles que barcelone est  
une belle vieille ville et que tu es belle mon  
enseueillée



et bientôt Noël

*à raymond lalonde*

le soleil dans les nuages roses au-dessus de la mer  
un peu plus tôt qu'hier retour de la lumière  
qui gagne joliment sur la noirceur  
au sortir des tunnels des rêves

la tramontane s'est levée de bonne heure  
portant par bourrasques les froides odeurs  
des hautes montagnes un bateau blanc  
traverse le champ bleu devant la fenêtre  
bleu et blanc dans le ciel et la chambre

lentement je me dégrise reprends couleurs  
la neige absente appelle à une rivière  
tout usage patin et pêche et brasse vers  
l'autre rive dans ce décor de cactus de tuiles  
de bougainvillées au cadre planant des mouettes  
hier soir le sort du monde a longtemps été évoqué  
non réglé comme l'avenir le printemps  
appartient  
aux jeunes chaque jour un peu plus ouverts



générations

*à zoé*

j'ai relu des poèmes écrits pour toi il y a trente ans  
je vois ton jeune émerveillement dans les yeux de  
ta fille  
j'aime ce cahier à papier quadrillé

les nuages sont roses dans le ciel  
une enfant pleure sur la place  
on parle catalan dans le corridor

j'aimerais que ce monde soit assez grand  
pour toi mais surtout assez juste  
et rempli d'amour comme les yeux  
d'une petite fille

émerveillés



V

retour des saisons

*à tiphaine*

je garde une photo de toi et ta fille  
dans mon cahier préféré toi en rouge  
beaucoup de rouge elle en bleu  
qui te regarde avec tout son jeune amour  
tu regardes l'appareil le photographe  
avec tes yeux jeunes et fiers  
amoureuse révolutionnaire  
depuis toujours  
tu portes sûrement ton t-shirt che (rouge)  
en dessous  
ta fille a ta bouche et un début de sourire  
qui se déploie en le tien  
le soleil brille au-dessus des montagnes  
au départ de barcelone direction nord  
il y a des nuages aussi en cette veille  
de Noël et vous non plus  
ne changerez peut-être pas  
le monde mais  
le monde change déjà grâce à vous



à la cinquième décennie après ta naissance  
à la loupe de toutes les guerres de tous les  
déchirements  
depuis

au regard de ta rousseur flamboyante  
de la bouche de ta fille qui nous incarne  
avec ses paroles et son sourire déjà

tu me parles d'elle et du monde sur  
de longues distances et tes mots sont  
mon émerveillement d'il y a tant d'années déjà

et mes inquiétudes d'alors et déjà  
le monde est à mal de nouveau toujours  
statues icônes saintes supplices

et qu'est-ce que les forts sont puissants et  
qu'ont-ils  
au fond contre la tendresse le partage  
leurs croyances affichées cependant

rites de dimanche (de week-end)  
charité bien ordonnée photographiée déduite  
aux impôts depuis quand

déjà qu'ont-ils donc contre les enfants  
❖

il n'y a plus personne  
et toutes et tous résonnent  
dans le cœur mien

vu qu'ils ont parlé si fort  
insistant longtemps  
pour peu que j'y étais

un peu chronographe  
secrétaire d'assemblée  
après les faits

un peu, de grâce, de paix





je voulais ce soir tout de suite mais  
tout y était en même temps comme si  
toutes les stations de radio passaient sur

la même fréquence mais la basse  
était isolée un instant puis les claviers  
et momentanément la guerre était au passé

même pas là les musiciens étaient une  
troupe de danseurs une gang de fous qui  
passaient de ville en village jouaient juste

devant l'église ou au marché ou  
dans une taverne tout près villon  
soûlon à l'écoute et pauvre rutebeuf

pas loin ou encore près d'une frontière  
sur quelque grande plaine où on parle  
fort à cause du vent et assez bien merci

dommage c'est pas venu ce soir tout  
de suite il me semble qu'il y avait là  
un bon filon maudite radio



son et lumière à la télévision  
bruits de bottes et vents meurtriers  
protégez vos enfants avec nos produits chimiques

clament les annonces qui ponctuent  
l'information la désinformation  
(profits et guerre annoncée obligent)

quel magnifique panorama au bord du gouffre  
béant  
que les leaders nous font honneur  
et tant nous respectent

il n'y a que la guerre pour instaurer  
la paix en ces temps de paix relative  
la guerre absolue pour une paix absolue  
muette et noire

un gros véhicule sport utilitaire avec ça ?  
un gros retour sur l'investissement avec ça ?  
un beau contrat de reconstruction avec ça ?

et combien de millions de gens de citoyens  
simples comme nous et pas fous du tout ?  
(simples – innocents ?)



*the kick-ass version*

la mère de toutes les dystopies est  
activée par des fils fidèles aux vraies valeurs  
du pays au-dessus du ciel  
de la loi ils planent dans leurs planes  
par terre ils tirent avec leurs tanks  
ils violent violentent par vertu pour  
victoire gaz oléo la tournée des  
grands-ducs oléo olé olé ô ohé matelot  
la mère l'amérique l'amère  
qui nous pèse tant et tant et  
nous soupèse tant et tant et  
nous pèse notre père qui êtes sous terre  
calciné sans caleçons *sans everything*  
qui n'êtes plus rien peu importe les  
invocations convocations confabulations

la mère de toutes les dystopies est bien  
sûr marâtre ou  
le père de toutes les dystopies est bien  
sûr parâtre  
ou encore



camarades le temps dépasse nos frontières  
et les envahit à notre insu sans  
qu'on le veuille qu'on soit prêts  
le nouveau siècle millénaire déchanté déjà  
alors que plusieurs dansent encore  
les musiques sont belles nous interpellent  
les enterrent les tambours d'une guerre  
bien plus grosse que mon imaginaire  
arrêtez ce carnage avant que ce  
carnage arrête  
tout



*à denise brassard*

toujours cette musique qui me rappelle la paix  
et les plaines et les poètes voyageurs  
métis de la parole nous nous entendions

à l'orée de l'automne dans les jours qui  
déclinent et jaunissent dans des  
villages qui rougeoient de leur accueil

ne parle surtout pas quand cette musique  
passe monte plutôt le volume plus fort oui je sais  
mystérieux qu'on se passionne pour ceci pour

cela mais celle-ci de grâce ne parle pas  
plus fort encore  
c'est la paix  
et la guerre et mon père et

ses camarades de tous bords tous côtés  
qui se plaignent et geignent et les leurs  
qui pleurent et c'est la paix dans les plaines

la poésie au poste avec ou sans papiers  
camarades au front on fait de la poésie  
aujourd'hui le contingent à l'écoute

l'angoisse quotidienne en sourires déployés  
tapant du pied l'horizon à l'ouest  
au diapason un peu plus fort encore monte



parfois les distances se franchissent comme ça  
d'ici à là-bas cinq heures par temps normal  
heure avancée ou pas parfois

des années-lumière (comme) en rêve  
je suis malade ne vais pas à l'école ne  
comprends pas que l'école puisse exister

sans que j'y sois je rêve de ma rivière  
la beauté des arbres autour des truites dedans  
des patins dessus des aventures lues que

je voudrais donc vivre  
d'ici à là-bas dix ans par temps normal  
retard du village ou pas

je déambule dans les rues d'une ville en  
trébuchant fin  
saoul me retrouve devant un musée des  
beaux-arts jusqu'alors inconnu (de moi)

drôle de début désaxé fais l'amour sur  
la banquette arrière d'une deux-chevaux  
dans le garage d'une maison de province  
(france) avant mai 68

(drôle de sensation) fais rire un groupe de jeunes  
de sixième d'un lycée en banlieue communiste  
de paris (avant mai 68) ils sont mal à l'aise

rire à l'école c'est contre le règlement  
du moins contre la pratique  
huit heures et demi en traversier de l'angleterre

jusqu'à la douce france  
(personne ne me tirait dessus lors de  
mon débarquement historique) on ne disait pas

encore faites l'amour pas la guerre et je ne  
faisais pas la guerre mais c'est risqué pareil  
(voyager, rêver)

à quelques heures-sommeil d'ici par  
temps normal (heure accélérée ou pas)





miles davis *time after time* la musique est  
éternelle ou alors on se trompe tous  
on danse toujours ou on manque

le bateau qui tangué canot qui vogue  
les raquettes qui soulèvent des espoirs toujours  
le café qui s'annonce encore étouffés

et voilà en douceur ça se présente tout  
tout petit et grandiose là comme ça  
tout est à fleur de cœur sur la main

inscrit là indélébile qui tape du pied  
ne peut arrêter ne peut pas  
ne pas danser



depuis la première frontière traversée le sevrage  
il y a cette soif débordante et inextinguible  
mais où aller à quelle source boire  
jamais de miroir qui l'étanche  
jamais les moyens que le désir  
voyages de la soif tiens voilà  
sinon un titre une piste longue et  
tourmentée  
soif de pouvoir  
de connaissance d'  
expérience  
soif guerrière  
soif d'intimité d'amour  
soif

tu dors paisible (je ne connais de tes rêves que ce  
que tu m'en racontes) à la veille d'un autre départ  
tu passeras  
dans une autre juridiction  
il n'y a pas de douanes que des forces policières  
tu feras ça dans les règles de l'art et en  
ton absence il n'y aura que tes yeux dans  
les miens ne m'en sèvrerai point  
(final) toi et moi et le monde aussi  
longtemps que l'eau qui coule  
de source incertaine



la seule musique ici le réfrigérateur ostinato  
qu'éclairent deux chandelles vouées à la  
noirceur et le stylo qui danse mal

-habile même quand il n'y a pas de bombes  
qui tombent au réveil si réveil il y a  
je te regarderai au fond des mers bleu-vert

une musique surgira de l'aube sans doute  
laiteuse on se retrouvera peut-être en  
cinq / quatre au rythme des minutes

de pointe on se chantera l'essentiel



cette ascèse d'être seul avec tant de musiques  
et trop de mots pas  
assez encore peut-être  
sans (aucun) doute  
qui l'eût cru *who knew*  
nuages avec peut-être percées de soleil sûrement  
des averses parfois la grêle mortifère  
la neige jamais loin du seuil du jardin  
le froid qui pardonne moins qu'un pape ou  
un président d'empire oligarche (pétrole)  
(eau) (air) (qu'importent)

ciel dégagé cirrus mauve à l'ouest tour  
de communications (*sic*) aux lumières  
clignotantes à gauche (au nord) du pin  
blanc (rouge ? je ne l'ai pas tâté)  
le sol en plongée arrangée esthétiquement  
cahier neuf extrême encrage  
qu'est-ce qui s'approche de moi en s'éloignant  
il y a de ces hauteurs si tant recollées tout  
près engagé du dénuement naissant encore et  
cet espace ouvert que sont les pages  
pas grandes d'un lieu à tracer

où revient-on à la fin du voyage identifier  
le point de départ aller savoir  
lorsque les plaines frémissent sur une  
musique de jazz palmarès basculé  
lorsque quelque ville ancienne se réinvente  
sous nos oreilles lorsque la rivière du  
village se rapetisse pour embrasser le monde  
lorsque paris par exemple à nouveau racole  
lorsque barcelone arrondit les coins  
lorsque le train siffle en rase campagne  
bloqué vingt-sept heures sur de bien  
grandes plaines lorsque pour la première fois  
on voyage trois milles en vélo jusqu'au  
prochain village ou qu'on passe une semaine à  
la ferme à nourrir les bêtes et à boire le vent  
peut-on fuir en avant sans espoir de retour



bribes d'un vert été irlandais

*And the world did gaze with great amaze  
At those fearless men but few  
Who bore the fight that freedom's light  
Might shine through the foggy dew*

*The Foggy Dew* (traditionnelle), chanson composée pour honorer la mémoire de ceux qui ont donné leur vie au cours du soulèvement de Pâques, 1916

I

inis mor, aran islands

faudrait-il que chaque attaque sur la page  
soit un repli écriture : défense légitime  
un cheval broute à côté d'une boutique en

plein village le soleil couchant touche une  
maison précise le souper était bon  
l'agneau un peu trop cuit mais quel plaisir de

ne pas manger de pommes de terre de la famine  
le ciel rougeois je roussis pour changer  
déplacer quelque chose de rauque encore et  
toujours

roche et eau et falaises vieilles tranquillement  
animées autrefois animistes le flamboiement  
de septembre s'annonce comme une menace

on n'a plus les octobres qu'on avait je ne  
décrirai pas le ciel j'ai déjà vu écrites ces  
couleurs quelque'un que j'aime bien déjà a

fermé la télé un certain temps passe je ne  
reconnais pas ces chants d'oiseaux au couchant  
une musique convenue rompt le peu de charme

le cheval et la baie tranquilles  
nous sommes avec voyages avec pauses  
publicitaires  
avec mort annoncée livrée à domicile nous

sommes de moins en moins nous en  
attendant une aube censée venir pour  
tous et demain le cheval reprend le service





## II

carrick on suir

si le temps avait changé son ressort d'épaule  
si l'été avait d'abord traîné les pieds  
comme ceux sans fin apparente de l'enfance

insouciant

s'il avait fait demi-tour à mi-chemin  
pour voyager vers sa froideur originelle  
en se précipitant comme s'il eût hâte à la  
morsure sans fin prévisible s'il était sorti de ses  
gonds comme arraché par un surhomme

hollywoodien

(un oiseau un avion le surhomme !) si sur un  
coup de tête il avait donné des coups sans coup

férir

s'il avait désinventé le cours des choses la  
chronologie

des cœurs s'il était pervers désintégré aliéné débile

s'il avait voulu écarter septembre pour instaurer  
février à rebrousse-poil plier froisser mutiler

s'il avait cru dur comme faire se peut à l'implosion  
de

l'avenir est-il possible qu'il eût fait autrement

dans le miroir fidèle les mots se lisent bien

sûr à l'envers la guerre c'est la paix

(les forts y enfonçant les faibles) la guérison

ce sont les blessures proposées en bien-être la  
société

ce sont les individus isolés l'amour est  
à son comble avant de naître et ne serait plus  
conjugué à la première personne du pluriel  
qu'au présent du virtuel

nous sont des autres



### III

milltown, skeoghvosteen

*pour kerry et séan hardie*

une conversation reprise dans le droit fil depuis  
un changement d'année siècle millénaire  
écrire intimité et pudeur dans la même phrase

peser le présent urgent des mots sœur et frère  
habiter non meubler le temps trop court  
ouvert sur un présent fleuri

reconnaître qu'à demi-mot vaut toutes les  
emphases  
connues et à craindre oiseaux à chant  
polyphonique traditionnel agneaux et brebis

abeilles dans ce jardin local exotique pour  
le voyageur arrivé en lieu sûr comme à  
domicile ici profondeur légère sans fatigue

ni décalage de cœur santé du partage  
les larmes dans la cuisine un trop-plein  
harmonique rebaptisé dans une rivière à

saumons à cygnes à épagneuls à humains  
nous nous accordons sur le bonheur des abris  
et des paroles offertes reçues décousues dans

le droit fil tout ce qui n'en est pas  
c'est la fin



## IV

dublin

« On dit que le paysage est un état d'esprit, que  
nous voyons le paysage extérieur  
avec notre œil intérieur. »

José Saramago, *La Caverne*

sans imagination on mise sur la constance  
répétition et redondance par intégrité  
changer quelques mots ou les changer de

place ce n'est jamais écrit avant  
d'être écrit (jamais d'avance) qui / dieu  
sait si jamais ça ne changera de

piste de circuit de traverse  
pas besoin d'altérer l'allégeance pour  
autant d'épouser ailleurs autre

chose autre cause d'autres yeux  
se chercher ailleurs se chercher toujours  
puisque ce qui importe est

toujours là l'ici se déplaçant  
à l'occasion sans conséquences majeures  
imaginables à présent





## RASSÉRÉNADE





le jour paresse devant son café  
le vert devance le bleu  
les nuages cherchent un camion de  
déménagement l'orme bourgeonne  
et les rochers gris brillent  
grasse matinée  
seuls les oiseaux s'affairent



une journée du joli mois de mai  
le plus beau quand les oiseaux font leur nid  
et les roches trouvent leur niveau  
et qu'on peut se dire nous portes ouvertes  
sur les chants bourgeonnants chassant  
à nouveau la noirceur le niveau  
d'eau monte feuillaison météo  
locale d'une carte délurée  
la lune s'éclipse dans sa plénitude  
nous voilà rassurés à la saison des amours  
feuillues nourritures terrestres tendrement  
sorties de terre solstice en longue-vue  
fournaise éteinte soleil suffisant chaleur  
des débuts vite entamés et juillet  
en perspective journée grise fraîche  
la poussée monte de la terre et du ciel



la roche le bois les mauvaises herbes  
le garage du voisin qui monte à force  
coups de marteau que ponctuent

les chants du soir  
deux garçons jouent aux billes  
les chars tonitruent rue mackenzie

soleil et quelques angoisses sur la nuque  
corneilles qui se soulèvent criardes  
contre les arbres déracinés

(leurs places de choix d'enfants du paradis)  
ruisseau sur ta joue droite reflété  
dans la fenêtre (joue gauche donc)

le voisin nargue gentiment ma paresse  
le calme est particulièrement dense  
vu que tout peut s'effriter à la

saison de croissance comme ailleurs  
on peut fermer la radio la télé tout  
sauf soi et le monde

*la vita è bella*  
belle rebelle hallucinante de plantes  
qui se désintéressent de tout :

(corneilles, rouges-gorges, armées, garçons, hard  
rock,  
reflet de soleil sur gouttières, casquettes à  
l'envers, désinformation à sourires plus  
blancs que blancs, la chasse d'eau,  
un pic-bois dans le vieux saule,  
un quêteux dans la ruelle ghandi,  
la scie électrique, un autre enfant meurt de faim,  
le dollar monte / descend, on rouvre une  
convention  
collective à la baisse, on tire sur des  
civils, un porte-parole porte  
un bel habit, une belle cravate,  
la bible est un programme politique,  
les rouges-gorges en canon, un bain  
se remplit, une ford 49 passe devant,  
le soleil baisse, les voisins rentrent du  
balcon, une moto suivie par la police,  
une ambulance et les services de  
nettoyage secrets, la brise dans la nappe  
de nîmes, tes yeux pour l'instant tristes,  
la faim du bonheur s'installe pendant  
la partie de hockey, c'est pas facile,  
je t'aime tant, voilà)

et bientôt les iris



un ruisseau clair coule sous mon cœur  
je braconne des truites fais exploser des grenouilles  
rêve aux seins naissants des filles constamment  
ravi par les exploits luvécus j'aime  
mes nouveaux souliers verts je suis trop petit  
je m'initie aux joies du tabagisme j'aime  
épeler pas écrire me lever tôt pas dormir  
(car les rêves) je cille de l'œil gauche  
je suis occupé à faire partie du paysage  
dans le journal la guerre et les voleurs de  
banque m'intéressent un peu plus lucide je  
serais au ras des pâquerettes je suis très  
vif et ne comprends pas grand-chose  
je sais que le baseball est important  
je me découde en me construisant



## aide-mémoire

voyages à la musique flottante  
larmes qui inondent une chemise  
remplissent un lac à sec  
ne rien arracher de terre avant d'en être certain  
appeler ma sœur (par amour)  
la boîte de recyclage réduire surtout  
laver la dentelle à la main avec soin  
où est-elle cette artiste géniale qui  
entendait des voix dérangeantes  
ma mère a déjà été *une belle jeune femme rieuse*  
est devenue une femme heureuse dans la  
refloraison de l'âge  
réserver billets d'avion relire Joyce  
ou Doyle se coucher tôt pour  
planter demain (corneilles pour le réveil)



ça sent l'humidité ici  
les livres suintent d'adjectifs surnuméraires  
je suis d'une maigreur infaillible devant  
la rhétorique imprenable des annonces  
à la queue leu leu  
je suis industriel à ma manière  
le ciel défaille  
baume bleu quand même au pays des  
nuits brèves des rêves parfois allègres  
où on transpire au travail et le sourire  
a des gouttes qui lui tombent du nez  
coucher d'un homme déjà moite  
orages isolés prévus



les prairies flottent et je ne coule plus  
avant-jaune d'automne près de sainte-rose-du-lac  
je ne suis plus roussi je ruisselle de contentement  
si cela se dit la musique flotte et nous  
avec de petits moments d'éternité des heures  
durant *oh shenandoah you rolling river*  
autant de paix tout de suite que dans la *peace*  
les prairies coulent devant et je flotte  
les mains pleines le cœur un muscle  
aguerri paisible  
aide-mémoire : nourriture champs blé  
apporter son eau potable





le solstice s'impose par sa force supérieure  
tant de jours la chaleur à l'avenant  
et plus encore et quoi encore et toujours

l'été ses fêtards ça fête tard  
soleil de nickel les roches grises rosissent  
le vert à la veille de manquer de tendreté

les érables et les jeunes s'agitent à la  
tombée du jour champs du possible non  
encore clôturés évasions vers les sous-bois

pantelants l'empreinte du soleil  
chaude encore dans la mousse épais  
matelas où dormir

ou pas



j'ai balayé toutes les étoiles tombées dans les  
fleurs du tapis  
élimé ramassé les miettes avec la porte-lumière  
d'occasion frotté les temples dégarnis  
une colonne de fumée approche à grande vitesse  
une belle vieille grande bibliothèque brûle vite  
sans doute asséchée mes yeux me piquent  
les planètes veillent peut-être  
je ne lis plus les journaux inquiet  
je regarde la radio éteinte  
tant les chansons me dérangent  
le bassiste contrôle mes battements de cœur  
et ça dure je voudrais m'ancrer  
dans un lac à doré près d'une crique à truite  
marcher en douceur sous les petits  
saules n'importe quoi puisque c'est  
comme ça quand on tire sur tout ce qui  
fleurit



l'eau rigole sans faille dans la clarté  
de ce matin du jeune été chaleur soleil  
et risque de smog un geai apprend  
à voler la mère crie fort un homme  
cherche son chat quelques rouges-gorges  
chantent papillons et libellules dans le  
jardin jaser un peu avec le voisin de  
tout et de rien se donner une journée  
où la verdure suffirait largement



le lac l'été m'a m'ont appelé je ne suis  
point sourd à cette musique-là je  
je je l'été je je le lac je je le  
soir je

un ami c'est un ami un pont  
un point c'est tout

il y a de ces petits moments où momentanément  
l'athée vire agnostique et celui-ci bien  
vite prêche la bonne nouvelle

pas convaincu ? checke le lac !

gros plan

vaut mieux vivre l'été même rien  
qu'un peu que les fantasmes de l'hiver  
qui débridé arrive toujours au galop



si tu penses que le lac la musique l'été  
me sont indifférents va te faire voir  
loin ailleurs car l'eau coule  
indifférente peut-être différente afférente  
déférente et douce les arbres alentour  
de leurs branches graciles font des gestes gospel  
*talk to me tell me the truth today tonight*  
leurs bras verts un baume dans l'air  
dans la lumière qui s'en va se faire voir  
loin ailleurs alors que je



je je me  
secoue le cou le joug l'envoûtement  
s'il y avait une ville j'irais  
en ville la nuit tombée  
chercher le centre si centre il  
y avait par la douceur  
juillet pas trop souvent je  
me livrerais comme de rien comme  
je je j'irais là j'y irais  
si j'avais un cœur je le soignerais  
si j'avais les ailes d'un ange  
je serais sûrement encore ici si jeunesse  
était au rendez-vous les fleurs  
faneraient devant mes yeux les foulerais  
au pied gauche de préférence dans cette  
ville où il fait bon nager bien  
plus que vivre longuement je  
je le dis de même pis trois petits tours



ciel dégagé après la pluie le soleil  
dans l'érable à giguère de la voisine  
tiens ! c'est la fête d'un grand ami  
je l'appellerai tout à l'heure pour le taquiner  
ici l'eau coule en douceur je n'entends  
pas d'enfants se faire torturer violer enrôler  
ici tout près pas de kalach la voix de ma  
grande fille encore dans mes oreilles-cœur  
un train passe et ne déraile pas bonheurs  
d'une calme soirée d'été où les nuages  
font semblant et le ciel s'amuse avec  
trop de pigment



les geais font aller joyeusement leurs criards  
et la musique est triste  
ils sont sans doute sans évasion  
il reste un peu d'eau sous le fardeau  
des nuages stériles le café attend  
ahuri à côté des petits fruits

malgré toute sa bonne volonté la radio demeure  
indécise la rhétorique du mensonge n'est pas  
absente des nouvelles  
le langage est l'arme la plus efficace de la  
propagande politique  
la poutre dans l'œil de la secte doctrinaire  
pétroligarchique





cloches d'église train vers l'est eau qui coule  
un éphémère s'envole de par terre chute  
et tombe retrouve sa forme ultime  
immobilité temporaire

la ficelle qui me retient  
est bien plus élastique que visible  
ce cahier n'est pas plus un enfer  
que les autres

quelques petits fruits au nouveau bouleau  
et une envie achigan de beaucoup d'eau douce  
ma montre a treize secondes d'avance



été frileux  
ou : le vierge incendié  
ou : les chiens  
ou : perpignan (la gare de) est le  
centre du monde dixit dali je pense  
ou : tu t'envoles vers toi avec un sourire de  
par ici au coin de ta carlingue et  
radio sud épouse la page la fenêtre la falaise  
(toujours) ne pas lâcher prise ap  
prendre saisir ce jour (moment dis-je)  
*carpe momentum* : des hardes  
plein le placard marteaux et tournevis  
manteaux contre le vide  
les jours s'amenuisent  
ou : tu rayannes  
comme toutes les images en bouquet  
sur une terrasse où on serait  
( )

jeter du lest lestelement toucher à ton piano  
particulier (passeport en règle)

(comme un impératif biologique)  
on pense écrire et on est manuscrit

je reste chez nous sous toute réserve



l'été achève le jour tombe la lumière  
se déplace constater affirmer quoi de plus  
les enfants retournent à l'école l'été

mort dans l'âme le commerce roule  
sans commentaire se rassembler  
pour partager nos différences reconnues

affichées solides et solidaires dissidents et  
clairs cibler la dérision gérer la gêne  
honnie la honte maux de cœur et

non mots d'ordre profitons de tout notre  
si peu de temps sur les routes à  
vitesse précaire bien cerner la méfiance

sans en faire un commandement de plus  
rejeter parfois l'insolite face au connu  
se munir déjà de tout le doré le roussi

des jours qui ne cessent de venir





## FUGUE EN SOL OCCUPÉ



les autos accélèrent en descendant la côte  
les bous blastent le rocher noir  
léger tremblement des fenêtres  
et du fond primaire

la musique cherche et trouve son niveau



sol majeur

un piano familial à sa troisième génération de  
soins

fabriqué à berlin avant bien des horreurs  
acheté par un juif errant toujours immigrant

un piano droit un peu différent il lui  
manque quatre touches comme autant de doigts  
d'un résistant harmonies à travers

les plus grands dérangements d'un grand  
siècle innovateur et cruel un piano à son rond  
comme un vin de garde un piano pour des  
accords l'accord des arpèges et des pièges

exigeant pour l'apprenti mais point  
un instrument de torture un piano  
qui se tient droit qu'on peut croire sur

parole un piano sans rendez-vous manqués  
un piano tranquille qui piaffe sous les doigts

agiles un piano qui prône l'entente  
cordiale la détente

un piano de paix





paix parmi nous (ciel et terre)

*à jacques brault*

un ciel de neige dure  
pris dans le coucher de soleil en flammes  
comme la fin du monde

automne

guerre derrière guerre devant  
des milliers de feuilles de familles foulées aux  
pieds  
sur des milliers de trottoirs  
monde ennuagé averse de froidure  
avec risque de cataclysme  
mains vides à l'orée du souvenir

mon père rapetisse  
sous la terre du village où j'ai grandi  
c'est l'heure : onze heures onze minutes  
onzième jour du onzième mois  
chaque année on se souvient qu'on a déjà  
déclaré la paix  
on se souvient des nôtres qui  
n'ont pu revenir

et des nôtres qui sont revenus  
qui n'en sont jamais revenus

et souvenons-nous aussi des autres

guerre derrière guerre devant

enfant de la guerre

j'ai ciré mes souliers j'arbore un coquelicot

*in flanders fields* appris à l'école

toujours en mémoire

j'ai une pensée pour mon père et

tous ses frères

guerre derrière guerre devant

souvenons-nous-en donc

de ces jeunes d'un village de terre-neuve

restés sur une plage à dunkerque

de ces femmes fabriquant

des balles et des bombes dans l'usine où

quelques mois auparavant leurs maris

assemblaient des machines à laver

des réfrigérateurs

et tous ces enfants qui naissent

auront-ils un père un mononcle

enfants de la guerre  
nous jouions bien sûr aux cow-boys et aux indiens  
les indiens bien sûr mangeaient leur claque  
et la misère noire  
nous jouions bien sûr  
à la guerre les autres perdaient toujours

guerre derrière guerre devant

mais à présent, pas loin, tout près  
on déclare la guerre à un mot  
les règlements ont tous changé  
proclame-t-on  
ce n'est plus « l'enfer, c'est les autres »  
c'est  
« les terroristes, c'est les autres »  
et là c'est l'enfer

guerre derrière guerre devant

il y en a bien des enfants qui n'ont pas grandi  
qui y jouent toujours  
la guerre contre la drogue contre la déviance  
contre le terrorisme contre le féminisme contre  
l'environnementalisme contre la pensée  
l'altérité  
l'intégrité

au fond du placard de la nuit  
la noirceur s'épaissit  
guerre derrière guerre devant guerre présente  
mais même au noir de l'hiver  
surtout au plus noir de l'hiver  
renouveau il y aura  
inéluçtablement comme une explosion  
un nouveau soleil nous sera donné  
un fils le fils du soleil  
le nouvel an l'enfant de l'autre  
inévitablement comme un silence  
la famille des ans s'agrandit  
innombrable  
debout dans la mort  
l'espoir jaillit du sombre  
renaissance obscure  
les enfants sortent de l'ombre  
glissent sur la neige patinent  
crient et rient  
j'éçris dans la noirceur qui grisonne  
et s'éclaircit le ciel rougit à l'est  
et mon cœur rougeoie

et ça me fait un baume de marcher  
dans les pas de tant de poètes  
guerriers de la paix

avec soudain l'envie  
de piquer dans le bois  
pour chanter  
à mon tour à tue-tête

un hymne à la terre



trois cents femmes enlevées séquestrées violées  
tuées  
à ciudad juarez en face d'el paso texas usa  
aussi jeunes que dix ou douze ans

*pour toutes les femmes, ciudad juarez est devenu  
l'endroit le plus dangereux du monde.*

la solitude la plus esseulée et la plus partagée  
tristesse affliction révulsion peine à en perdre  
la plus grande moitié de l'humanité  
(nom, féminin)  
hantée depuis bien longtemps bien avant  
les films de hollywood usa diffusés à el paso texas  
el condor pasa bien souvent depuis longtemps

*[www.fresnostatenews.com/2001/December](http://www.fresnostatenews.com/2001/December)*

été de *no world order cloned big brother*  
noté avec un stylo jetable plastique sud radio  
offert par amitié ou quelque autre vague intérêt

*la série noire a donc continué*

l'indicible insiste devant les portes fermées  
déjoue facilement la serrure de petite fortune  
l'indicible est là de toute évidence  
pour dévaliser ou simplement laisser ses déchets  
(l'indicible pourquoi déjà la peur)

*entretenu avec tout le savoir de ceux qui ont voix à  
ce chapitre.*

la solitude la plus esseulée    partagée



lignées de réfugiés sur les chemins encombrés  
à pied à contrecœur péniblement vers leur  
destination aliénation fils rompus boutons  
de chemise de braguette jonchent le sol  
décombres solitaires chemins croisés inverses  
les planètes les signes les symboles  
la flamme de la mémoire brûle la  
mer bleu-vert brûle les neiges de  
l'enfance les sous-bois les livres lus  
comme autant de péchés mignons brûle  
tout à fahrenheit 451 et plus et quoi encore





tu es où comme ça parmi cette guerre  
sur la terre certes tu bouges te frayes  
un chemin à toi puis moi ma soif  
tu es là parmi les champs de mines te déplaces  
avec cette grâce blessée et parfois bénie  
te mettant au monde les décombres à vue  
d'oreille tes couleurs affichées fanions bannières  
bleu mer un espace clair t'accueille  
émerveillé silence baume soudain au-delà  
des grandes fenêtres où les bombes font la  
roue la fête malveillantes et efficaces

bombes sur la verte irlande ou le vieil irak  
bombes qui tombent sur les exclus et dans la cour  
dans la rosée froide et qui brûlent brutes

creusant l'espace la guerre fait la guerre  
l'écart les morts l'inerte

s'écroulent reflets de rêves rêvés on se  
terre se tait se déplace pour désarçonner  
la statue du roi chevaleresque

tu es là parmi ce fouillis tu avances  
le courage du non-espoir tes yeux ces phares  
le long des côtes vulnérables de la  
maudite guerre



la page blanche angoisse contre l'intensité  
du toucher du stylo jetable comme tant d'autres  
quelle haine ou tendresse livrer à une musique  
dans ce soir qui éclaire  
(paradoxe comme tant d'autres)  
quel canot quenouille truite mouchetée

chaque vers ou strophe pourrait être expiration  
partenaire méconnu de l'inspiration au creux  
de la poitrine

comme si on le la les chantait ou presque  
à voix haute à haute voix aux moments saisis

tant de gestes pas faits comme avant  
ou plus (ne pas ou ne plus comme avant)

la respiration des morts vivants entre  
par une fenêtre dépourvue de moustiquaire  
alors qu'une pièce que j'aime s'apprête à la  
livraison

qu'est-ce que je fais ici à faire encore ça  
alors que tu es tout près au loin  
les mots de loin tout près

l'emphase serait-elle enfin une vertu



*à rose, dyane et jo-anne*

la résistance contre le fanatisme s'étend  
j'ai joué à la balle avec des enfants néophytes  
on a tellement ri j'ai égaré mes lunettes  
tu te prépares à déménager il a fini  
par pleuvoir les adultes ont échangé  
propos et sourires de tête et de cœur

une petite fille se découvrait un bras du  
tonnerre j'ai attrapé la flèche de  
sa fierté en plein vol la lui ai  
remise en lui décernant la première étoile

nous avons surtout parlé de sujets qui  
nous engagent l'écriture et l'avenir  
humains bien entourés que nous étions

tu t'embellis en t'approfondissant  
ta voix dans mon oreille le long de  
très longues lignes la manière dont  
ta beauté se fraye un chemin jusque dans

moi les rides se creusent à force d'  
écouter des fois on peut trop s'en faire  
en croyant réfléchir une ou deux des  
balles avec lesquelles on jongle tombent à terre  
qu'on saisit au bond

aujourd'hui nous n'avons rien détruit  
ni demandé de l'argent pour le reconstruire



liberté quand tu ne nous tiens pas  
on paie cher le repas du savoir à peu près

bientôt les rivières couleront vers leur source  
et les saumons plancheront vers le salé  
le repas du soir à l'aube exécrée  
bientôt fermes sans humains ni odeurs ni  
renards à la lisière du bois leurs enfants bruyants  
et gauches comme on dit

l'empire du mal  
l'axe de l'oligarchie  
*american democracy* entre chevrons ou guillemets  
depuis quand déjà

*Cette nouvelle « stratégie impériale », comme la  
qualifièrent sur-le-champ les principales revues  
institutionnelles, fait des États-Unis un « État  
révisionniste cherchant à utiliser au maximum ses  
avantages momentanés dans le cadre d'un ordre  
mondial dont il tient les rênes ».*

noam chomsky vs le fanatisme dans la  
maison d'été du magnat des médias  
j'écoute une musique rurale et affiche  
devant certes peu d'yeux ma non-adhésion  
la plus mûrie



la lumière s'attendrit comme une amoureuse  
aux plus touchants parfums aux  
envies d'étreintes de doux rendez-vous

elle est là tout près son sourire  
plus poignant encore de cette discrète  
tristesse qu'elle masque et affiche

étape parmi d'autres de ses préparatifs  
de départ le billet aller simple dans  
son sac à main couleur érable couleur vinaigrier

couleur ruelle transfigurée  
elle appelle d'une voix de clarté douloureuse  
invite trop belle et triste de le reconnaître et

déjà elle est plongée dans une lecture envoûtante  
retenue auprès de son ouvrage accaparant  
préoccupée par elle ne dit trop quoi car

elle est malheureuse elle aime et doit  
partir accomplir son destin au loin



sachant que tu arriveras à peu près  
à telle heure il s'est inquiété pendant  
de longues secondes d'ardues minutes  
des heures entières (de plomb)  
les a vécues dans ses poumons ses poignets  
les pires accidents les plus rocambolesques  
espérant que les chantiers  
de construction routière ferment boutique  
vers les dix-neuf heures  
chaque battement d'aile d'oiseau  
prenant son bain le desséchait  
la voiture dans le paysage sur le capot  
non, pas ça, non, ça se peut pas, peut pas  
tu arrives en retard il t'espérait pur  
miracle miraculeuse tu déploies tes  
énergies mets-en avant de te  
canter en disant à voix très basse  
articulée et convaincue on se  
retrouve demain matin moi aujourd'hui  
c'est fait et c'est ça



c'est sûr que je peux virer un peu fou parfois  
en ton absence à t'attendre je sais et j'essaie  
mais c'est comme ça malgré tout moi  
trouvé et éperdu à la fois je  
nous t'espérons au fil de l'eau  
(trains qui brassent en passant pour ailleurs)  
(le soleil se couche grandiose et seul)

c'est sûr que je peux vivre un peu  
fou parfois à t'espérer le soleil couché  
moi parfois sans fil d'ariane une chance  
que ça chante ton retour





pluie celtique sur pays nordique  
sur fond de harpe et bombarde  
fraîcheur aux accords médiévaux  
mode mineur tristesse majeure  
sur roches anciennes où ô  
merveille tout pousse et tu es  
là tout près de nouveau revenue de loin  
et tous mes nuages s'ouvrent et pleurent  
la richesse de la croissance de cet été  
long comme l'averse l'orage l'éclair



tes yeux imprimés sur ma poitrine au laser  
tes vraies mains sur moi en émoi  
que toi

ton dos lorsqu'il est chaud  
ta chaleur quand il est temps  
mon ravissement enfant  
le vert et la terre  
le bleu tellement clair

portes verrouillées fenêtres ouvertes  
l'automne à pleins poumons  
s'endormir dans une chanson belle



tu dors dans des draps de petite fortune  
accrochés à l'air lourd d'un été pour vrai  
je ne connais pas ce lit  
jetunous à la nuit tombée  
une affaire de foi  
les mauvaises herbes profitent (rien de neuf)  
tu tousses un peu te tournes tu me  
je sors par la fenêtre veiller sur la corde  
à linge les orteils à l'affût  
d'une lune montante au moment  
où sa grandeur pèse jaune  
dans l'imbalance

lorsque le soir dépose sa gerbe de caresses  
au creux de ton épaule où à  
demeure je veille  
je m'envole vers  
là où l'amour  
veut  
❖

souvenirs de violences dans la douceur de  
septembre  
qui s'insurge quand de nouveau irons-nous  
au bois quand la rencontre au cœur de  
la poitrine cependant les jambes avancent  
comme mues par un désir de cet horizon et  
la tête ailleurs est passagère à son insu

ouverture stratégique pour une reprise  
de la trêve la paix illusoire car les passions  
se heurtent mémoire d'avenir à l'espoir  
mitigé aucune averse en vue au bout de ce ciel

lit de rivière défait dans une chambre de  
motel quelconque les préposées à l'entretien  
en allées mises à pied clopin-clopant  
libres de service pas de revirement prévu

on ne se rappelle plus l'avenir rêvé insomnie  
au présent continu anémie même de la détresse

se déplacer dans une direction indéterminée  
vers un lieu perdu jusqu'à l'encre



« *the tree leaves its story behind.* »  
peter von tiesenhausen

et si c'était la pleine lune à l'approche de  
l'équinoxe  
récoltes ou grêles mortifères à  
l'approche de l'automne et puis après  
et si la lumière était crème et miel sauternes  
saturne et mars  
fleurs d'oranger pétales de roses et lampes  
ambrées dans le calme des criquets

si le vacarme dans le saule l'orme  
l'érable à giguère était chose d'après-midi  
sous la voûte bleu nuit et si alors  
que pas une feuille ne bruit et que  
ce camion s'arrête dans la ruelle et que cette  
ambulance fuit au loin que l'eau  
tant bien que mal coule que l'amour  
est au rancart dans un hôpital délabré

écrirais-tu quand même non à l'empire  
au recul de la civilisation non aux  
superbes qui brandissent les armes de destruction

tout ce qu'il y a de plus massive  
ferais-tu la part des choses quand ça  
se découd ton aiguille fondamentale

dans une botte de foin nécessaire  
opposer tes missives de paix tout ce qu'il y a  
de plus incandescente



le 11 septembre 2003

j'ai entendu par les branches les oiseaux se gaver  
dans le saule le pommier et la vigne  
à l'approche de l'automne du grand  
dérangement destination sud

je le leur déconseillerais  
(dangers multiples) si j'avais voix au chapitre

me voici armé jusqu'aux doigts d'une fatigue  
inépuisable je tire ma langue sur tout ce qui  
bouge et quelques roches particulièrement  
menaçantes  
et quand bien même tout me résiste

je rejoins les rangs des terrorisés



octobre-apothéose octobre-  
révolution tour de la roue  
érables en flammes dans l'air sournoisement  
meurtrier rouge bolchevik et tout l'or  
du pérou bientôt disparu enlevé parti  
ailleurs sur fond d'aigrettes vert nuit  
novembre les flammes dans l'océan du vent  
l'or dans une tour à séville automne  
chandail râteau rentré fermer  
portes et fenêtres cœur et corps allumer  
fournaise quelque chose doit chauffer

les soldats ont peur comme de raison

les raisins sont cueillis et les enfants  
jouent encore dehors octobre flamboyant  
puis roussi les rêves rouillent dans la cuisine  
d'été fermée cause décès chaleur





je ne suis pas conscient  
pleine lune octobre rose et or dans ma face  
en face de moi direction est bas sur l'horizon  
québec j'arrive de l'ouest de la lune on l'aura  
saisi au vol (octobre la révolution dans le baseball)  
pleine et ronde et grosse et rose et or et récolte  
(la lune) et je roule avec tous les détails-texte  
habituels l'écriture au présent l'anecdote  
à la ligne suivante futur et passé déjà  
ici dans le geste d'être avec la lune le  
volant la vitesse les autres et ce qui surgit

je ne suis pas particulièrement conscient le volant  
s'en ressent je n'arriverai jamais m'en viens  
les postes de radio sont fidèles  
au poste et si on voit la lune  
c'est que la brunante  
c'est qu'entre chien et loup  
c'est que tous les chats sont gris  
et moi avec (encore) rose et or (la lune)  
chauffeur gris, char bleu, lune  
et cetera

route réelle habitée  
encombrée de ton souffle agité (à bout de)  
l'arrivée rêvée lune octobre qui monte un peu  
dans le  
ciel et grisonne tiens-toi bien j'arrête

j'arrive pas sûr beaucoup de stations ne  
chantent pas  
gros plan longtemps grosse lune en couleurs route  
à un cheveu de la roche tombale  
j'en tremble de repartir encore  
(et toujours ?)



l'automne à feuilles rembrunies puis parties  
direction originelle convenue d'avance  
le noir d'avant le gris la grisaille la noirceur  
longues journées nocturnes au miroir présent et  
déformant noir prémonitoire et promesses  
de rivière de vaille que vaille retrouvailles

les espérer y croire  
vaille que vaille



extrême janvier et le vent éloigne tout  
pourrait-on dire on s'habille chaudement  
on frissonne pareil à l'approche de rafales  
plus meurtrières encore des frissons de rage  
et de refus tu partiras au petit matin  
je mangerai seul travaillerai moins  
ce n'est pas moi le prince vaillant  
me perdrai encore dans la musique dans  
mes larmes écrirai tant de lettres dans  
ma tête et peut-être des poèmes  
tes nouvelles viendront sur le tard  
extrêmes palpitations les autos et les âmes  
gelées trop de gens meurent avant la saint-  
valentin malgré le chauffage central  
gloire de l'amérique qui exporte production  
et destruction  
c'est pas pour rien qu'on est frileux  
et inquiets alors que les enfants nous  
réclament à la recherche de notre réelle chaleur



lorsque l'hiver enfin retirera ses armes  
meurtrières loin de l'autre côté de nos frontières  
quand viendront les longues journées perce-neige  
tête nue à la face sud des demeures et que  
la volonté des mauvaises herbes nous étonnera  
de nouveau qu'on appellera un ami comme ça  
par besoin plaisant alors que le soleil entre  
par cette fenêtre-là de nouveau pour éclairer  
la poussière dans ce coin-là  
que le sourire est comme la coupe de cheveux  
d'été d'un enfant avide de ce qu'il ne  
peut nommer liberté et qu'on se dit les  
vraies affaires oui il fait beau ici itou  
et qu'on a des bulles de champagne au coin  
des yeux et que les cheveux nous frisent  
parce que cette paix encore temporaire  
téméraire nous grise et que quelqu'un chante  
*how do you stop before it's too late*  
lorsqu'un petit moment de printemps apparaîtra



si je retourne ma veste c'est pour  
coller l'usure à ma peau  
une vieille poésie au corps et  
à cœur sans concession



OSER L'OSIER

*Oser l'osier* lecture et déambulation de Robert Dickson le soir de l'ouverture de l'exposition « Après la lune et avant le soleil » de Sofi Hemon à la Tôlerie de Clermont-Ferrand le 6 avril 2006.

Remerciements

À la Direction de la culture de la ville de Clermont-Ferrand.



## OSER L'OSIER

l'oser

son accueil si humain tout en souplesse  
élancée vivace comme une amitié de longue date  
parfois souriant prêt à une conversation soutenue  
à une interaction manipuler l'osier  
comme on manipule le livre  
que l'on ose lire comme on crée  
ses propres images des lieux et  
des personnages leur interaction  
leurs interactions  
créer des images avec l'osier

*nous sommes quatre dans le lit  
debout quatre debout dans le lit  
de la durance nous venons à la  
rencontre de l'osier  
l'osier n'en reviendra pas*

intervenir dans le cours des choses  
de la rivière cette nécessité urgente  
de converser avec la matière  
avec la vie avec la matière vivante  
avec les rivières par exemple et  
ce qui y pousse  
comme l'osier

oser oser l'osier la conversation  
qui transforme comme une épiphanie  
comme la vie quotidienne

*où allons-nous à quatre assis  
dans cette auto qui nous amène vers un lit  
paysages inconnus routes de traverse  
rebrousser chemin dans la brousse pour  
se retrouver dans un lit à transformer*

*ne pas y dormir y entrer en transe  
pour s'y réveiller pour y vivre de jour  
debout*

un lit de rivière vivante un lit vivant  
en mouvement  
même là où il n'y a pas d'eau vive  
par exemple : l'osier  
mouvant vivant vert vivace et jaune et rouge  
l'osier au fil de l'eau  
printemps et automne  
en hiver

la durance dans la durée dans la magie  
dans la danse  
d'un lieu dépouillé simple et sinueux  
mouvant vivant enivrant dans un lit  
de rivière dans le lit de cette rivière  
bien debout avec l'osier

oser l'osier  
berceaux et carrosses de bébés  
paniers à pain à semailles à récolte  
à graines de fleurs et aux fleurs cueillies  
paniers d'avant le plastique percé  
paniers millénaires et de demain  
paniers à fruits hottes à vendanges  
paniers de cérémonie hiératique du  
quotidien humain  
oser l'osier

fonds de chaise au fond du jardin  
fond de cœur trame et bordure  
frontière flottante (espèce amphibie)  
vue sur ciel et terre et rivière  
mer et montagne terrain  
vague et terrasse  
coups d'œil de bras de cœur

*debout dans la durée de la durance  
et de l'osier l'oser*

l'osier ose vivre buté sur les petites buttes  
dans le lit parfois dur de  
la rivière de la durance dans  
la durée où l'eau rencontre la terre  
le bois un air de famille familière  
vie fourmillante en mouvement constant  
au fil du courant

(ce n'est pas un sot métier  
que de travailler l'osier  
sans en faire de paniers)

ce bois vivant que tu prends dans  
tes bras tes mains tout comme la rivière  
tout comme une rivière

que tu manipules profondément occupée  
dans la gravité des métamorphoses  
dans la légèreté des muscles  
qui se compriment s'étirent  
parfois vannés  
les doigts conversent avec la matière  
vivante éloquentes paroles  
de formes d'images de profondeur  
ce travail est un jeu de tout instant  
surgi du beau mitan du lit de  
la rivière qui dure qui  
s'étire se comprime

*sans compromis*





## CHOIX DE JUGEMENTS

### ABRIS NOCTURNES

Ce que veut Dickson, c'est aller au-delà des règles syntaxiques. Ainsi assure-t-il une individualité à son œuvre. / Il aspire à la vérité dépouillée sans ambages. Sa poésie en est une de spiritualité; elle reste tout de même terre à terre. Son âme et son souffle se traduisent dans une quête quotidienne, parfois anecdotique, mais toujours profonde et sereine.

Pierre Albert, *Le Nord*

### GRAND CIEL BLEU PAR ICI

Dickson met en scène sa « poétique » dans une suite de cinq poèmes sous-titrés « l'air de rien, ce ». [...] La poésie de Dickson est cet air de rien, ce qui constitue sa grandeur, sa vulnérabilité, son chant désacralisé. [...] Chercher une forme : comment existera le poème ? par quel choix esthétique accédera-t-il à lui-même, atteindra-t-il sa plénitude ? – Une plénitude au demeurant problématique chez Dickson puisqu'elle est toujours entravée, rompue, tendue vers un déséquilibre qui constitue justement son équilibre, vers des dérapages contrôlés qui maintiennent la réalité sur le qui-vive.

Robert Yergeau, *Tangence*

## HUMAINS PAYSAGES EN TEMPS DE PAIX RELATIVE

Le prix du Gouverneur général du Canada, l'un des plus convoités, a couronné le recueil du Franco-Ontarien Robert Dickson, *Humains paysages en temps de paix relative* (Prise de parole). Dans ce recueil qui allie la densité d'une réflexion sur le sens de l'existence et la légèreté d'une méditation sur le quotidien, le poète donne la mesure de ses états d'âme et de ses émotions.

Le ton y est volontairement simple et les images collent à l'évidence du propos. Pour cet ancien parolier du défunt groupe Cano, la poésie doit chercher à rendre compte du réel et de ce qui le traverse dans sa complexité. Le vouloir-vivre reste sans doute l'impératif de première ligne, ce avec quoi le poète doit composer.

Roger Chamberland, *University of Toronto Quarterly*

[...] ce livre que j'avais lu et qui me reste en mémoire avec la pertinence et la présence d'une lettre qu'on m'aurait adressée personnellement est l'un des plus émouvants qu'il m'ait été donné de lire. C'est en vain qu'on y chercherait ces prouesses de la forme qui nous laissent à la fois perplexes et sceptiques ou encore ces énigmes qui nous plongent dans un questionnement dont les bribes nous échappent. Ici se retrouvent la limpidité de l'aveu, le regard désarmant du vécu, la compassion pour le particulier devenu essentiel. Un livre qu'on voudrait faire durer longtemps et dont la fin, comme celle de tous les livres aimés, nous laisse sous le charme d'une certaine nostalgie.

Herménégilde Chiasson, *Ellipse*

*Humains paysages en temps de paix relative* frappe par son espèce de bienveillance incisive à l'égard des travers du monde. Il n'y a aucune trace d'indulgence, pourtant, dans cette écriture. Le travail de Dickson ne porte pas tant sur le lexique, d'une grande simplicité, que sur la phrase poétique, faite d'échaînements et de répétitions.

François Paré, *Canadian Literature*, n° 183

## LIBERTÉS PROVISOIRES

Jamais l'écriture de Dickson n'aura été aussi riche de sa fragmentation, de ses parenthèses et de ses espaces disjonctifs. Si le poète se découd en se construisant, c'est qu'à la manière de Jacques Brault, il cherche à fonder son écriture dans un refus viscéral de l'institution. Toujours se faire voir ailleurs, voilà l'essentiel du déracinement qu'entraîne l'écriture. [...] En mettant en œuvre le « décousu » comme fondement du sens, l'écriture de Dickson n'a jamais été aussi maîtresse de ses moyens et aussi attentive à l'essentiel.

François Paré, *Canadian Literature*, n° 190



## CHRONOLOGIE

- 1944 • Naît le 23 juillet 1944 à Erin en Ontario.
- 1965 • Obtient un baccalauréat en langues et littératures modernes de l'Université de Toronto.
- 1966 • Obtient une maîtrise en langue et littérature françaises de l'Université de Toronto. • Durant un séjour à Paris, il est assistant d'anglais au lycée Paul-Langevin de Suresnes.
- 1967 • Enseigne l'anglais à temps partiel à Québec. • Il entreprend un doctorat en littérature canadienne-française à l'Université Laval.
- 1969 • Enseigne à l'Université de Western Ontario, à London.
- 1970 • Chroniqueur littéraire pour le journal *Le Soleil* pendant deux ans. • Durant la même période, il est professeur d'anglais à l'École du Saint-Rosaire de Beauré. • Il reçoit une première bourse d'études doctorales du Conseil des arts du Canada, puis une autre en 1971-1972.
- 1972 • Est embauché comme professeur au Département d'études françaises et de traduction de l'Université Laurentienne. Il enseignera jusqu'en décembre 2004 les littératures québécoise et franco-ontarienne ainsi que la création littéraire.

- 1973 • Fonde les Éditions Prise de parole avec d'autres jeunes écrivains franco-ontariens.
- 1974 • Est membre du Conseil d'administration des Éditions Prise de parole. Il présidera le Conseil en 1974-1980, 1991-1994 et 1999-2002. Il sera vice-président pour les périodes 1980-1984 et 1994-1999. De plus, il est membre du Comité d'édition des Éditions Prise de parole entre 1974 et 2002.
- 1975 • Cofonde avec Pierre Germain *La cuisine de la poésie*, spectacles de poésie-musique-performance. • La même année, il devient président de la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario (CANO) et vice-président de son Conseil d'administration. • Il fait partie du comité organisateur de La nuit sur l'étang. • En mai 1975, il suit un stage de formation en cinéma animé par Jacques Fogel de l'Office national du film du Canada. • Il est membre-fondateur et, jusqu'en 1978, membre du comité de direction de Ciné-Nord, une compagnie de production cinématographique basée à Sudbury. • À compter de cette année, et jusqu'en 1992, il effectue différentes tâches bénévoles pour le Northern Lights Festival Boréal.
- 1976-1977 • Devient éditeur à Prise de parole. • Il obtient une bourse d'écriture du Conseil des arts du Canada.
- 1977 • Son poème « Au nord de notre vie » obtient un grand succès avec la parution d'un album du même titre du groupe de musique CANO.
- 1978 • Parution de ses recueils *Or«é»alité* (Prise de parole) et *Une bonne trentaine* (Porcupine's Quill). • Il obtient une bourse d'écriture du Conseil des arts du Canada.
- 1980 • Est élu à la vice-présidence du Conseil d'administration du Théâtre du Nouvel-Ontario. Il le restera pendant quatre ans.
- 1984 • Effectue un stage sur le jeu de comédien au cinéma avec Claude Jutra lors du Festival provincial de Théâtre Action à Toronto du 24 au 28 juin. • Du 22 au

- 29 août, il suit un atelier de clown animé par Marie David à l'École des Beaux-Arts de Montréal.
- 1986 • Parution d'*Abris nocturnes* (Prise de parole).
- 1988 • Est comédien principal dans le court-métrage de fiction *Amour de cuisine* réalisé par Stéphane Lestage. Le film remporte le Prix du public au Festival international de film de Chavannes-de-Bogis en Suisse. • Il reçoit une distinction pour services bénévoles de la province de l'Ontario pour ses 15 ans de service aux Éditions Prise de parole.
- 1990 • Devient membre fondateur et membre du Comité exécutif de l'Alliance culturelle de l'Ontario.
- 1992 • Dickson joue dans *Mon pays...* Réalisé par Valmont Jobin, ce film documentaire portant sur le poète Patrice Desbiens remporte le prix du « Meilleur portrait d'artiste » au 10<sup>e</sup> Festival international du film sur l'art de Montréal.
- 1997 • Parution de *Grand ciel bleu par ici* (Prise de parole).  
• Dickson participe au film *Le dernier des Franco-Ontariens* de Jean-Marc Larivière en tant que rédacteur et acteur. Le moyen-métrage remporte une mention spéciale du jury au prix « Hot Docs » du Canadian Documentary Film Awards dans la catégorie des films sur la culture.
- 1998 • Co-organise à Sudbury le premier Forum national sur la situation des arts au Canada français, intitulé « Toutes les photos finissent-elles par se ressembler ? ». Un ouvrage collectif du même titre sera publié l'année suivante, ouvrage dont il assure la codirection avec Annette Ribordy et Micheline Tremblay. • Il reçoit le prix du Nouvel-Ontario pour l'excellence dans les arts et les lettres lors du Gala du 25<sup>e</sup> anniversaire de La nuit sur l'étang. • Il remporte le troisième prix du Northern Prospects Poetry Contest.
- 1999 • Devient le premier lauréat du Prix du Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) de l'Université d'Ottawa pour sa

contribution exceptionnelle dans le domaine de la recherche, de la vie artistique et culturelle au Canada français. • Il est codirecteur (avec Stéphane Gauthier) de la collection « Poésie » des Éditions Prise de parole jusqu'en 2000 puis en assure la direction seul jusqu'en 2002.

- 2000 • Reçoit une seconde distinction pour services bénévoles de la province de l'Ontario pour ses 25 ans de service aux Éditions Prise de parole. • Pendant deux ans, il est membre du Conseil d'administration de la Galerie du Nouvel-Ontario.
- 2002 • Lauréat du prix du Gouverneur général pour *humains paysages en temps de paix relative* (Prise de parole). Il est finaliste au prix du Consulat général de France à Toronto 2002 et au prix Trillium 2003 pour le même ouvrage. • Il est invité d'honneur au Salon du livre de l'Outaouais à Gatineau du 20 au 24 mars. • Il est conseiller dramaturgique du *Projet Turandot* de Marc LeMyre, finaliste au prix « Masque » pour la meilleure production franco-canadienne. • Il traduit en anglais *Trick or Treat* de Jean Marc Dalpé. Le spectacle, dirigé par Fernand Rainville, est finaliste au prix « Masque » de la meilleure production de langue anglaise.
- 2004 • Président d'honneur au premier Salon du livre du Grand Sudbury.
- 2005 • Devient Chevalier de la Pléiade de l'Assemblée parlementaire de la francophonie. • Publication de *Libertés provisoires* (Prise de parole).
- 2006 • Reçoit un doctorat honorifique de l'Université Laurentienne. • Publication d'*Oser l'osier* (Éditions Pororoqa), livre d'artiste de Sofi Hémon avec texte de Dickson.
- 2007 • Décès le 19 mars 2007 à Sudbury.
- 2008 • Création du prix Robert-Dickson par le Salon du livre du Grand Sudbury, prix qui ne sera remis que cette année-là.



# BIBLIOGRAPHIE

## 1. ŒUVRES DE ROBERT DICKSON

### 1.1 OUVRAGES ET ENREGISTREMENTS LITTÉRAIRES

*Or« é »alilé*, Sudbury, Prise de parole, 1978, 38 p.

*Une bonne trentaine*, Erin, Porcupine's Quill, 1978, 48 p.

*La cuisine de la poésie présente: Robert Dickson*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Poésie », 1985, audiocassette.

*Abris Nocturnes*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Poésie », 1986, 51 p.

Avec Sylvie Mainville, *El poder intimo*, audiocassette de poèmes écrits et récités par les auteurs, production et enregistrement de Daniel Bédard, Sudbury, 1993.

*Grand ciel bleu par ici*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Poésie », 1997, 97 p.

*Humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Poésie », 2002, 60 p.

*Libertés provisoires*, Sudbury, Prise de parole, 2005, coll. « Poésie », 98 p.

*Oser l'osier*, livre d'artiste de Sofi Hémon, texte de Robert Dickson, Clermont-Ferrand, Éditions Pororoca, 2006, s.p.

## 1.2 TEXTES LITTÉRAIRES PUBLIÉS EN REVUE,

DANS DES ANTHOLOGIES OU DANS DES OUVRAGES COLLECTIFS

- « 8 septembre 1970 », « Fable », « Blason », « Tiphaine I, II et III », dans *Poèmes sans suite*, Saint-Jean-d'Orléans, Comité organisateur des Fêtes du printemps, 1972, s.p.
- Au nord de notre vie*, poème-affiche, graphisme de Raymond Simond, Sudbury, Prise de parole, 1975. Le texte est reproduit dans plusieurs périodiques et anthologies: *Ébauches*, n° 6, mai 1976; *Poèmes et chansons du Nouvel-Ontario*, Ottawa, Prise de parole, 1982; Yolande Grisé (dir.), *Pour se faire un nom*, Montréal, Fides, 1982, p. 248; Rachelle Renaud (dir.), *Tout près d'ici*, Sudbury, Prise de parole, 1984; et René Dionne (dir.), *Anthologie de la poésie franco-ontarienne: des origines à nos jours*, Sudbury, Prise de parole, 1991.
- « Éléments d'un petit savoir personnel », *Boréal (Journal of Northern Ontario Studies = Revue du nord de l'Ontario)*, n° 7, 1977, p. 76-78.
- « Maintenant, à l'heure... », *Boréal (Journal of Northern Ontario Studies = Revue du nord de l'Ontario)*, n° 9, 1977, p. 48.
- « Bestiaire », dans Yolande Grisé (dir.), *Les yeux en fête*, Montréal, Fides, 1982, p. 146-147.
- « La poursuite du monde », « Lorsque mes mains musiciennes » et « Montréal bouillonne », *Poèmes et chansons du Nouvel-Ontario*, Sudbury, Prise de parole, 1982, p. 45-51.
- S.t., *Liaison*, n° 25, 1983, p. 13.
- « Sur le bord du lac Ramsey », « Poème d'amour patriotique », « J'ai de trois cendriers », *Rauque*, n° 1, 1984, p. 82-84.
- « pleine lune... », *Le Journal épais*, vol. I, n° 1, 1990, s.p.
- « Hier soir », *Ici et Ailleurs*, Sudbury, Théâtre du Nouvel-Ontario, automne 1990, p. 2.
- « Montréal bouillonne », dans Anthony Mollica et Bernadette Larochelle (dir.), *Reflets d'un pays, poèmes et chansons*, Welland, Éditions Soleil, 1990, p. 113-114.
- « Au nord de notre vie » et « Va au diable », dans René Dionne (dir.), *Anthologie de la poésie franco-ontarienne: des origines à nos jours*, Sudbury, Prise de parole, 1991, p. 125-126.

- « Leçon de fin d'hiver », « C'est un jour de dire je t'aime », « La solitude », « Le départ », *Libéré sur parole*, 24-25 septembre 1993, p. 31-33.
- « Toi, aux vues », *LittéRéalité*, vol. VII, n° 1-2, automne 1995, p. 123-124.
- « Neuf esquisses en forme de notation », *Liaison*, n° 84, 1995, p. 26.
- « Weighty Baggage », « It's Easy (a remembrance) », « An Apartment », « A New Knife », « A Monday Morning », « Going Somewhere », « And Even Earlier », « Breakaway », « Assorted Observations In & Around Sant Carles (with a nod to frank davey) », « Downtown On The Weekend » et « Some Imports In Sant Carles De La Rapita », Roger Narsh (dir.), *Northern Prospects. An Anthology of Northeastern Ontario Poetry*, Sudbury, Your Scrivener Press, 1998, p. 31-41.
- « Le 6 août 1998 », *Envol*, n° 26-27, 1999, p. 15-18.
- « Sudbury Iron Bridge », poème-affiche, photos de Daisy DeBolt, graphisme de Ken Hankinen, Sudbury, Canned Collective Works, 1978. Affiché dans « Industrial Topographies », exposition, Galerie d'art de Sudbury, été 1999.
- « la neige s'empile... », « voyageuses, tes paroles... » et « la clarté s'allonge... », *Palimpseste*, 2000.
- « La nuit (du 6-7 oct. 81) porte (le) conseil (qu'elle peut) », *La Traductière*, n° 18, 2000, p. 12.
- « Entre nous (poème de paix) », *La Traductière*, n° 18, 2000, p. 13.
- « L'intime: mode d'emploi », dans Annie Molin Vasseur (dir.), *Extensions intimes*, Montréal / Sudbury, Les Heures bleues / Prise de parole, 2001, p. 87-89.
- « L'illuminé » dans André Perrier (dir.), *Contes sudburois*, Sudbury, Prise de parole, 2001, p. 37-45. Le texte est issu du spectacle *Contes sudburois*, Théâtre du Nouvel-Ontario, du 9 au 13 mars 1999. Il est repris dans la cadre du Salon du livre de l'Outaouais le 25 mars 1999; du Festival national « 15 jours de la dramaturgie des régions » au Centre national des Arts d'Ottawa le 15 juin 1999; de la soirée « Contes pour une fin de siècle » à la Caverne de

- Science Nord le 3 décembre 1999; d'une émission spéciale à partir des « Contes pour une fin de siècle » le vendredi 7 janvier 2000; et dans le disque *Contes pour une fin de siècle*, Prise de parole et CBN / Société Radio-Canada, 2002.
- « Pouce coupé », « Sudbury », « Île de Vancouver », « Ottawa, Action de Grâce », « Fredericton, aéroport » et « Robichaud », *Ellipse*, n° 70, automne 2003, p. 62-86.
- « Lac Rice », *Ellipse*, n° 70, 2003, p. 88-91.
- « la seule musique ici... », *La Traductière*, n° 22, 2004, p. 96.
- « Matinale » et « Au nord de notre vie », *Ellipse*, n° 79, 2007, p. 14-17.
- S.t., dans Mariana Lafrance (dir.), *La ville invisible. Regards perdus sur Sudbury*, Sudbury, Prise de parole, 2008, p. 120.

### 1.3 POÈMES EN TRADUCTION

- Boyle, Peter, « night (6-7 Oct. 81) brings (the) advice (it can) », traduction de « La nuit (du 6-7 oct. 81) porte (le) conseil (qu'elle peut) », *La Traductière*, n° 18, 2000, p. 12.
- Edwards, Ken, « night (6-7 Oct. 81) brings (what) counsel (it can) », traduction de « La nuit (du 6-7 oct. 81) porte (le) conseil (qu'elle peut) », *La Traductière*, n° 18, 2000, p. 12.
- Sanger, Richard, « Entre nous », traduction de « Entre nous (poème de paix) », *La Traductière*, n° 18, 2000, p. 13.
- Hardie, Kerry et Solenn Ryan, « Between us », traduction de « Entre nous (poème de paix) », *La Traductière*, n° 18, 2000, p. 13.
- Elder, Jo-Anne, « Pouce coupé », « Sudbury », « Vancouver Island », « Ottawa, Thanksgiving », « Airport in Fredericton » et « Robichaud », traductions de « Pouce coupé », « Sudbury », « Île de Vancouver », « Ottawa, Action de Grâce », « Fredericton, aéroport » et « Robichaud », *Ellipse*, n° 70, automne 2003, p. 62-86.
- Mikšić, Vanda, *Poezija*, traduction de poèmes de Dickson en croate, Association des écrivains croates, 15 p.
- Kaplansky, Jonathan et Patricia Claxton, « Lac Rice », traductions de « Lac Rice », *Ellipse*, n° 70, 2003, p. 88-91.
- Andrew, Chris, « the only music here... », traduction de « la seule musique ici... », *La Traductière*, n° 22, 2004, p. 96.

- Moure, Erin, « the sole music here... », traduction de « la seule musique ici... », *La Traductière*, n° 22, 2004, p. 96.
- Elder, Jo-Anne, « Morning Poem » et « North of our Lives », traductions de « Matinale » et « Au nord de notre vie », *Ellipse*, n° 79, 2007, p. 14-17.
- Dickson, Robert, « In the North of our Lives », autotraduction de « Au nord de notre vie », accompagnée d'une transcription de conversation entre Jo-Anne Elder et Robert Dickson au sujet de la traduction du poème, *Ellipse*, n° 79, 2007, p. 14-17.
- Elder, Jo-Anne, *Human Presences & Possible Futures: Selected Poems*, traduction de poèmes de Dickson en anglais, Toronto, Guernica Editions, 2013, coll. « Essential Translations Series », 120 p.

#### 1.4 PAROLES DE CHANSONS

- Avec John Doerr, « Moon Lament », chanson enregistrée sur CANO, *Éclipse*, A&M Records of Canada, 1978.
- Avec Marcel Aymar et David Burt, « Ça roule... », chanson enregistrée sur CANO, *Éclipse*, A&M Records of Canada, 1978.
- Avec Daisy DeBolt, « Burning Rubbers, Burning Feet », chanson enregistrée sur Daisy DeBolt, *Dreams Cost Money*, DeBolt Productions, 1989.
- Avec Daisy DeBolt, « Come Hell or High Water », « Sometimes », « Blue Jays Mocking Me » et « Eagle Hill » (avec Daisy DeBolt et Jacob DeBolt), chansons enregistrées sur Daisy DeBolt, *Soulstalking*, DeBolt Productions, 1992.
- « Au nord de notre vie » et « Viens suivre » (avec David Burt), chansons enregistrées sur CANO, *Au nord de notre vie*, A&M Records of Canada, 1977. Réédité en disque audionumérique en 1995.
- Avec Daisy DeBolt, « Gotta Go Gotta Run », chanson enregistrée sur Daisy DeBolt, *Live Each Day With Soul*, DeBolt Productions, 2001.
- Textes d'accompagnement, *Les meilleurs succès de / The Best of CANO*, Universal Records, 20<sup>th</sup> Century, Masters Series, 2003.
- « À la poursuite du Nord (suite) », chanson enregistrée sur le disque *Les meilleurs succès de / The Best of CANO*, Universal Records, 20<sup>th</sup> Century Masters Series, 2003.

- Avec Serge Monette, « Allons danser », chanson enregistrée sur le disque audionumérique *18 roues*, 2003.
- Avec L. C. Carrière, Stéphane Paquette et Daniel Bédard, « Le silence est mieux que... », chanson enregistrée sur Stef (Stéphane) Paquette, *L'homme exponentiel – les « singles »*, 2003.
- « La mère de toutes les dystopies », chanson enregistrée sur Konflikt Dramatik, *Konflikt Dramatik*, Tribal Production, 2007.

#### 1.5 ACTIVITÉS DE LA CUISINE DE LA POÉSIE

- Spectacle dans le cadre du Festival des arts populaires de Sudbury, Université Laurentienne, Sudbury, 15 avril 1975. Avec Robert Dickson, Gaston Tremblay, Denis St-Jules, Jean Lalonde et Robert Lalonde.
- Spectacle à La nuit sur l'étang, 15 mai 1975. Avec Robert Dickson, Pierre Germain, Donald Andrews, Catherine Andrews, Paulette Léger, Raymond Simond et Robert Paquette.
- Spectacle d'ouverture de La Slague, salle de spectacles franco-ontarienne, Sudbury, 27 et 28 septembre 1975. Avec Robert Dickson et Pierre Germain.
- Spectacle au Studio 75, août 1975. Avec Robert Dickson, Pierre Germain, Donald Andrews, Catherine Andrews, Gaston Tremblay, Denis St-Jules et Paulette Léger.
- Spectacle *Le banquet de l'avent*, La Slague, Sudbury, 6 décembre 1975. Avec Robert Dickson, Pierre Germain, Gaston Tremblay, Denis St-Jules, Paulette Léger, Danielle Tremblay, Paulette Lévesque, Joan Kuyek, André Paiement, Marcel Aymar et David Burt.
- Spectacle à La nuit sur l'étang, auditorium de l'École des sciences de l'éducation, Université Laurentienne, Sudbury, 5 mars 1976. Avec Robert Dickson, Pierre Germain, Damon Dowbak, Daisy DeBolt et Bill Usher.
- Spectacle de la Saint-Jean-Baptiste, La Slague, Sudbury, 24 juin 1976. La cuisine de la poésie avec le groupe musical CANO.
- Spectacle public, auditorium de l'École des sciences de l'éducation, Université Laurentienne, Sudbury, 10 décembre 1976. Avec Robert Dickson, Pierre Germain et Christian Lussier.
- Poète, spectacle public, Festival provincial de Théâtre Action, Hearst, 3 juillet 1977.

- Poète invité, ouverture officielle du Centre civique, Sudbury, 24 septembre 1977. Avec Pierre Germain.
- Spectacle collectif *An Evening in the Evermists*, auditorium du Collège Cambrian, Sudbury, 17 février 1978. Avec Sharron P. Whidden (poète), Richard Bradley (guitare classique) et Daniel Bédard et musiciens (opéra-rock).
- Participation au Laid-back Layoff Concert, Mine-Mill Hall, Sudbury, 19 février 1978. Avec Paul Dunn, Rodney Brown & Dowbak, Daisy DeBolt et Jocko Chartrand.
- Participation à La nuit sur l'étang, auditorium Fraser, Université Laurentienne, Sudbury, 3 mars 1978. Avec Pierre Germain.
- Animation, atelier de création La cuisine de la poésie, Festival régional de Théâtre Action, Galerie du Nouvel-Ontario, Sudbury, couronné par un spectacle public, 17 mars 1978. Avec Pierre Germain.
- Spectacle, Centre culturel La Ronde, Timmins, 20 avril 1978. Avec Pierre Germain.
- Festival Franco-ontarien, Ottawa, 3 juin 1978, spectacle radiodiffusé sur le réseau de Radio-Canada. Avec Robert Dickson, Pierre Germain, Damon Dowbak, Ti-Guy Devos, Daisy DeBolt, Robert Paquette, Garolou et Syncope.
- Spectacle public, Festival provincial de Théâtre Action, Sturgeon Falls, 26 juin 1978. Avec la participation de Robert Dickson, Pierre Germain, Robert Pariseau et Jacques Pariseau.
- Concert-spectacle public, Northern Lights Festival Boréal, Sudbury, 14 juillet 1978. Avec Pierre Germain.
- Concert-spectacle pour patients, Sudbury, Hôpital Laurentien, 25 octobre 1978. Avec Pierre Germain.
- Récital de La cuisine de la poésie, Association des étudiants francophones, L'Entre-Deux de l'Université Laurentienne, 21 novembre 1979. Avec Pierre Germain.
- Participation à l'écran, avec Pierre Germain (La cuisine de la poésie), film documentaire *Plus de poupées que de camions*, réalisé par les étudiants du cours FRAN 1741, « Chemins nouveaux de la culture au Canada français », sous la direction d'André Girouard, mars 1979.

Récital collectif de poètes franco-ontariens, Sudbury, Galerie du Nouvel-Ontario, 22 juin 1979. Avec la participation de Robert Dickson, Pierre Germain, Gaston Tremblay, Jocelyne Villeneuve, Alexandre Amprimoz, Andrée Lacelle, Marc-André Paquette, Richard Casavant et Patrice Desbiens.

Spectacle dans le cadre du Gala de la 20<sup>e</sup> Nuit sur l'étang, Sudbury, 5 mars 1993. Textes et voix de Robert Dickson et Sylvie Mainville, musique électro-acoustique de Daniel Bédard, flûte traversière de Pierre Germain.

Concepteur, réalisateur et participant, « La cuisine de la poésie », Ottawa International Writers Festival international d'écrivains d'Ottawa, La Nouvelle Scène, Ottawa, 7 septembre 2001. Spectacle réunissant les poètes Michel Dallaire, Robert Dickson, Sylvie Mainville, Pierre Raphaël Pelletier, Stefan Psenak et Danièle Vallée et les musiciens Dominique Saint-Pierre, Olivier Fairfield et Jean Cloutier.

#### 1.6 PARTICIPATION À DES PROJETS THÉÂTRAUX ET CINÉMATOGRAPHIQUE

Comédien et adjoint à la réalisation, *Fignolage*, court-métrage fiction réalisé par Diane Dauphinais, noir et blanc, production de l'Office national du film / Régionalisation Ontario, été 1975.

Poète, comédien et coscénariste, *Le rêve de...*, court-métrage fiction réalisé par Cédéric Michaud, noir et blanc, production de l'Office national du film / Régionalisation Ontario, été 1976.

Participation à l'écran, *CANO, Notes sur une expérience collective*, long-métrage documentaire réalisé par Jacques Ménard, Office national du film / Régionalisation Ontario, 1979.

Participation à l'écran, film documentaire *Les mots dits*, tourné à l'occasion d'un récital collectif de poésie dans le cadre du Festival provincial de Théâtre Action, réalisé par Valmont Jobin, spectacle et tournage 1<sup>er</sup> juillet 1981, télédiffusions à TVOntario le 25 avril et le 2 mai 1982.

Participation à l'écran au film *Appartenance*, documentaire sur le Festival Théâtre Action, réalisé par Michel Macina, 1983.



- Comédien principal (avec Hélène Bernier), *Amour de cuisine*, film court-métrage fiction, réalisé par Stéphane Lestage, tournage en novembre 1984, Aylmer.
- Comédien au théâtre, *Tourist Room: No Vacancy* d'Yves-Gérard Benoît, avec Jean Marc Dalpé, Robert Dickson et Jean Fugère. Lecture dirigée mise en scène par Brigitte Haentjens, production du Théâtre du Nouvel-Ontario. Représentations publiques: Théâtre du Nouvel-Ontario, Sudbury, 20 juin 1986; Maison du Citoyen, Hull, 21 juin 1986.
- Comédien, *L'Amour à Pékin*, court-métrage docudrame, Centre ontariois de l'ONE, nombreuses diffusions à TVO La Chaîne française, 1986.
- Participation à l'écran (comédien, danseur), vidéoclip *Caught Between a Rock and a Hard Place*, DeBolt Productions, Sudbury, tournage du 14 au 16 décembre 1986.
- Narrateur à l'écran, *Histoire minière de Sudbury*, film documentaire multimédia, Science Nord, réalisé par David Lickley, Sudbury, juillet 1988.
- Recherche et adjoint au scénario, *L'homme photographié (Cobalt 1903-1920)*, scénario de Robert Monderie, production Office national du film / Régionalisation / Ontario, mai-août 1988.
- Poésie-clip « Le pirate de l'air » (extrait de *Abris nocturnes*), lu par l'auteur, accompagnement musical Daisy DeBolt, tourné dans la série « 3 minutes de poésie », réalisation de Christian Passvello, projet pilote pour « La 7 », nouvelle chaîne de télévision culturelle française, tourné à Sant Carles de la Ràpita, Espagne, 3 mai 1989.
- Comédien, *Mon pays...*, film documentaire sur le poète franco-ontarien Patrice Desbiens, réalisation de Valmont Jobin, production de l'Office national du film du Canada et des Productions Aquila, diffusé durant la saison 1991-1992 à la Chaîne française de TVOntario.
- Poésie-clip, *Sur le bord*, de Jean Marc Larivière, à partir du poème « Sur le bord du lac Ramsey » (extrait d'*Abris nocturnes*), images,

- musique et montage de Jean Marc Larivière, texte et voix de Robert Dickson, diffusé à La Chaîne française de TVOntario à l'émission « Panorama » le 24 septembre 1993.
- Auteur, *Toi, aux vues*, film court métrage expérimental d'après le poème éponyme de Robert Dickson (extrait de *Grand ciel bleu par ici*) réalisé par Lorian Bélanger, Jean-Sébastien Busque, Yves Simard et Jeff Tranchemontagne, tournage à l'automne 1996.
- Comédien et poète (texte et rôle de « L'exécuteur testamentaire »), dans *Le dernier des Franco-ontariens*, réalisé par Jean Marc Larivière, texte de Robert Dickson en collaboration avec Jean Marc Larivière, docufiction, moyen-métrage, production de l'Office national du film et de Nunacom, première au Cinéfest de Sudbury le 15 septembre 1996, diffusion TFO à l'automne 1996.
- Participant au tournage de *Ninety Minutes For Art's Sake*, long-métrage documentaire, réalisation de Leuten Rojas, août 1998.
- Conseiller dramaturgique auprès de Marc LeMyre, *Le projet Turandot* (juillet 2000-avril 2001), théâtre La Catapulte, Ottawa, création présentée à La Nouvelle Scène, Centre de théâtre, Ottawa, 18-28 avril 2001.
- « L'amour fou » et « l'air de rien, ce... », *Poésie-clips*, TFO, dans le cadre de la série *Sortie de secours*, réalisé par Boris Rodriguez et produit par Monika Mérinat, tournage en mars 2002, télédiffusion en avril 2002.
- Acteur (rôle de Jim), *Exile from the Sun*, scénario et direction de Michael Poitevin, fiction, 35 mm couleur, tourné à Portland, 14-15 juillet 2002.
- Interprète dans *Le Québec vu par*, produit par Productions Thalie, avec la collaboration de Télé-Québec, Yves Fortin, Luc Bourdon, André Mailly, Télé-Québec, Productions Thalie et al., Montréal, Synercom Téléproductions inc., CinéFête, coll. « Francophonies d'Amérique », 2004.

## 1.7 TRADUCTIONS

- CANO, *Tous dans l'même bateau*, Disques A & M, 1976, traduction des paroles de chansons (vers l'anglais et vers le français).
- CANO, *Au nord de notre vie*, Disques A & M, 1977, traduction des paroles de chansons (vers l'anglais et vers le français).

- CANO, *Éclipse*, Disques A & M, 1978, traduction des paroles de chansons (vers l'anglais et vers le français).
- Caron, Catherine, Brigitte Haentjens et Sylvie Trudel, *Strip* [titre original: *Strip*], présenté au Theatre 2000, Ottawa, du 28 octobre au 27 novembre 1982, mise en scène de Gilles Provost; et au Théâtre du P'tit Bonheur, Toronto, 28 février au 25 mars 1984, mise en scène de Gilles Provost.
- Avec Jean Marc Larivière, sous-titres anglais pour le long-métrage *Révolutions, d'ébats amoureux, douloureux, éperdus...*, réalisé par Jean Marc Larivière, présenté dans la série « Perspectives canadiennes », Festival of Festivals, Toronto, septembre 1984.
- Dalpé, Jean Marc, *In The Ring* [titre original: *Eddy*], « Quebec Voices Translation Festival », Stratford Film Festival, 29 mars 1994, mise en scène de Michel Monty. Festival coordonné par Michael Devine de Playwrights' Workshop Montreal. La pièce est reprise pour la saison complète (juin, juillet et août 1994), mise en scène de Richard Rose. Texte repris dans *CTR (Canadian Theatre Review)*, n° 84, automne 1995, p. 40-81
- Dalpé, Jean Marc, *Lucky Lady* [titre original: *Lucky Lady*], Playwrights' Workshop, Montréal, avec la participation de Michael Springate, Artistic Director, Factory Theatre, Toronto, novembre 1995. Lecture publique au Factory Theatre de Toronto, mise en scène de Michel Nadeau dans le cadre du Festival Interact, Centre des auteurs dramatiques (Montréal) et Factory Theatre (Toronto), 19 janvier 1996. Traduction commandée par Pink Ink et Ruby Slippers dans le cadre d'une représentation au 3<sup>rd</sup> Annual Acts of Passion Festival, Studio 16, Vancouver, 25 au 30 novembre 1996. Représentations à la Great Canadian Theatre Company, mise en scène de Micheline Chevrier, Ottawa, 30 avril au 17 mai 1997.
- Tostevin, Lola Lemire, *Kaki* [titre original: *Frog Moon*], Sudbury, Prise de parole, 1997, 247 p.
- Sainte-Marie, Buffy, traduction française des paroles de « Love Lift Us Up Where We Belong », Canada Day Special, CBC-TV, National Network, 1<sup>er</sup> juillet 1998.
- Dalpé, Jean Marc, *Trick or Treat* [titre original: *Trick or Treat*], présentée dans le cadre de Acts of Passion Festival (« Québec

- works in translation »), Chan Theatre, University of British Columbia, mise en scène de Diane Brown, 5 novembre 1999. Lecture publique à Vancouver le 26 novembre 1999. Pièce reprise au Centaur Theatre, Montréal, 24 avril au 3 juin 2001, mise en scène de Fernand Rainville, et au Factory Theatre, Toronto, octobre-novembre 2001, mise en scène de Ken Gass.
- Boyle, Peter, « Maison et déménagements » [titre original: « Moving House »]; Conn, Stewart, « Résident » [titre original: « Resident »]; Edwards, Ken, « Salle d'opérations », [titre original: « Incident Room »]; Hardie, Kerry, « La météo, ici même » [titre original: « The Localness of Weather »]; Hinsey, Ellen, « L'approche de la guerre » [titre original: « The Approach of War »] et « Parabole des amants » [titre original: « Parable of the Lovers »]; et Sanger, Richard, « Madonne du Nouveau Monde », [titre original: « Madonna of the New World »], *La Traductière*, n° 18, Paris, 2000, p. 8-30.
- Andrews, Chris, « Orages isolés prévus », [titre original: « Isolated Thunderstorms Developing »], *La Traductière*, n° 22, 2004, p. 92.
- Blodgett, E.D., « Palingénèse » [titre original: « Palingenesis »], *La Traductière*, n° 22, 2004, p. 95.
- Moure, Erin, « Document 51 (les actes) » [titre original: « Document 51 (the acts) »], *La Traductière*, n° 22, 2004, p. 101.
- Mulford, Wendy, « Et soudainement... » [titre original: « & suddenly... »], *La Traductière*, n° 22, 2004, p. 103.
- Highway, Tomson, *Champion et Ooneemeetoo* [titre original: *Kiss of the Fur Queen*], Sudbury, Prise de parole, 2004, 353 p.

## 1.8 CRITIQUE LITTÉRAIRE ET CULTURELLE

- « Le Marquis de la littérature », *Presqu'Amérique*, vol. I, n° 2, novembre 1971, p. 19-20.
- Avec Jacques Blais et Jacques Cotnam (dir.), *Vivre au Québec*, Toronto, McClelland & Stewart, 1972, 111 p.
- « Gaston Miron et le bilinguisme: "le choc permanent d'une dévalorisation culturelle" », *Revue de l'Université Laurentienne* =

- Laurentian University Review*, vol. VI, n° 2, février 1974, p. 11-18.
- Texte de présentation dans Edouard Apanaskewski, Robert Dickson *et al.*, *Au nord du silence*, recueil de 8 poètes franco-ontariens, Sudbury, Prise de parole, 1975, s.p.
- « Prise de parole, une maison qui n'existe pas », catalogue des publications, Sudbury, Prise de parole, 1975, un feuillet, 4 volets recto verso.
- « Prise de parole », suivi d'une sélection de poèmes de Patrice Desbiens, Gaston Tremblay, Guy Lizotte et Robert Dickson, *Mooskek Reader*, numéro spécial de la revue *Black Moss*, vol. II, n° 4, printemps 1978, p. 47-62.
- « Pierre et le Papillon. Un disque qui descend du ciel », *Liaison*, n° 26, 1983, p. 29-30.
- « En guise d'introduction / A Word of Introduction », préface à Patrice Desbiens, *L'homme invisible / The Invisible Man*, Sudbury / Moonbeam, Prise de parole / Penumbra Press, 1981, repris dans *L'homme invisible / The Invisible Man*, suivi de *Les Cascadeurs de l'amour*, Sudbury, Prise de parole, 1997, p. 6-9.
- « L'espace à créer et l'espace qui reste », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 4, 1982, p. 45-80.
- Avec Gaston Tremblay, « Présentation », introduction à *Poèmes et chansons du Nouvel-Ontario*, Sudbury, Prise de parole, 1982, p. 5.
- « Lavalléville, ou la folie telle qu'appliquée au théâtre de la vie », dans André Paiement, *Lavalléville, comédie musicale franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Théâtre », 1983, vol. III, p. 86-91.
- « *Sudbury* de Patrice Desbiens », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 5, 1983, p. 163-165.
- « Une décennie d'essor culturel en Nouvel-Ontario », dans Bernard Andrès *et al.* (dir.), *Héritage francophone en Amérique du Nord*, Québec, Québec français, 1984, p. 117-127.
- « *Symptômes* et *Un peu plus d'ombre au dos de la falaise* de Gilbert Langevin », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 4, Montréal, Fides, 1984, p. 846-847.

- Avec David Mills, « Born to Rock: the origins of rock 'n roll in Canada », *Horizon Canada*, vol. X, n° 3, 1984, p. 2654-2659.
- « Autre, ailleurs et dépossédé. L'œuvre poétique de Patrice Desbiens », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. LVI, n° 3, juillet-septembre 1986, p. 19-34. [Texte reproduit dans Jules Tessier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers de recherche en civilisation canadienne-française », 1987, p. 19-34.]
- « Of books and men : Ti-Jean, Patrice, Robert et les autres », *Liaison*, n° 44, septembre 1987, p. 5-6.
- « Le "politically correct" dépend de qui a le pouvoir de définir », *Liaison*, n° 74, 1993, p. 30.
- « Les littératures de l'exiguïté », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 15, 1993, p. 173-176.
- « La traduction théâtrale en Ontario français », *Cahiers de théâtre Jeu*, n° 73, 1994, p. 60-66.
- « *Avant-serrure*, recueil de poésies de Louis Jacob », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 6, Montréal, Fides, 1994, p. 63-64.
- « *L'équation sensible*, recueil de poésies de Denys Néron », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 6, Montréal, Fides, 1994, p. 302.
- « *Femme*, recueil de poésies de Gaston Tremblay », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 6, Montréal, Fides, 1994, p. 328-329.
- « Le théâtre à vol d'oiseau », *Nuit Blanche*, hiver 1995-1996, n° 62, p. 68-71.
- « Soyons modestes... Du moins avec nos impôts », *Liaison*, n° 96, 1998, p. 49.
- Avec Annette Ribordy et Micheline Tremblay (dir.), *Toutes les photos finissent-elles par se ressembler?*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Institut franco-ontarien », 1999, 387 p.
- « La "révolution culturelle" en Nouvel-Ontario et le Québec. Opération Ressources et conséquences », dans Andrée Fortin (dir.),

- Produire la culture, produire l'identité?*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 2000, p. 183-202.
- « Moi e(s)t l'autre: quelques représentations de mutation identitaire en littérature franco-ontarienne », *Francophonies d'Amérique*, n° 11, 2001, p. 77-90.
- Avec Denise Truax, « Dalpé en photos et en mots », *Liaison*, n° 110, printemps 2001, p. 11.
- Avec Sarah Courchesne, « Jean-Marc Dalpé reçoit un doctorat honorifique », *L'Original déchaîné*, vol. XVI, n° 1, 26 septembre 2002, p. 8.
- « Portrait d'auteur: Jean Marc Dalpé », *Francophonies d'Amérique*, n° 15, 2003, p. 95-107.
- Texte de présentation pour le disque *CANO, Les grands succès / The Best of*, Universal Records, 20<sup>th</sup> Century Masters Series, 2003.
- « "Les cris et les crise!" : relecture d'une certaine poésie identitaire franco-ontarienne », dans Lucie Hotte et Johanne Melançon (dir.), *Thèmes et variations. Regards sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 2005, p. 182-202.
- « Le tour du monde de Jean Marc Dalpé en 20 minutes », dans Stéphanie Nutting et François Paré, *Jean Marc Dalpé. Ouvrier d'un dire*, Sudbury, Prise de parole, 2007, p. 282-292.

## 2. RÉCEPTION CRITIQUE DE ROBERT DICKSON

### 2.1 OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

- S.A., « Robert Dickson », dans *Répertoire des écrivains franco-ontariens*, Sudbury, Prise de parole, 1987, p. 37-38.
- S.A., « Dickson, Robert », dans Charles Dufresne, Jacques Grimard, André Lapierre, Pierre Savard et Gaétan Vallières (dir.), *Dictionnaire de l'Amérique française. Francophonie nord-américaine hors Québec*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 120.
- S.A., « Dickson, Robert Eugène », dans Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski (dir.), *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Éditions Fides, 1989, p. 420-421.

- Paré, François, « *Abris nocturnes* », dans Gaétan Gervais et Jean-Pierre Pichette (dir.), *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français (1613-1993)*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2010, p. 1.
- Paré, François, « *Or« é »alité* », dans Gaétan Gervais et Jean-Pierre Pichette (dir.), *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français (1613-1993)*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2010, p. 614-615.
- Paré, François, « *Une bonne trentaine* », dans Gaétan Gervais et Jean-Pierre Pichette (dir.), *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français (1613-1993)*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2010, p. 875.

## 2.2 PUBLICATIONS SAVANTES

- Beaulieu, Michel, « Quelques poètes d'outre-frontières », *Le livre d'ici*, vol. IV, n° 24, 30 mai 1979, p. 1.
- Bélanger, Louis, « Une symphonie concertante : la jeune poésie franco-ontarienne (1970-2000) », dans Jacques Paquin (dir.), *Nouveaux territoires de la poésie francophone au Canada. 1970-2000*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2012, p. 205-231.
- Cook, Margaret Michèle, « La poésie : entre l'être et le pays », *Nuit blanche*, n° 62, p. 58-63.
- Delic, Émir, « Mondialisation, minoritarité et conscience altéritaire », dans Sophie Croisy (dir.), *Globalization and Minority Cultures. The Role of "Minor" Cultural Groups in Shaping our Global Future*, Leyde, Brill | Nijhoff, 2014, p. 31-54.
- Gagnon, Daniel, « Figures de l'auto-traducteur dans le contexte canadien-québécois », *Romanica Wratislaviensia*, vol. LIX, n° 3389, 2012, p. 237-246.
- Hotte, Lucie, « La littérature franco-ontarienne », *Québec français*, n° 154, 2009, p. 69-72.
- Hotte, Lucie, « La mémoire des lieux et l'identité collective en littérature franco-ontarienne », dans Anne Gilbert et Michel Bock (dir.), *Entre lieux et mémoire. L'inscription de la francophonie canadienne dans la durée*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2009, p. 337-367.



- Hotte, Lucie, « Entre l'esthétique et l'identité : la création en contexte minoritaire », dans Joseph-Yvon Thériault, Anne Gilbert et Linda Cardinal (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada. Nouveaux enjeux, nouvelles mobilisations*, Montréal, Fides, 2008, p. 319-350.
- Hotte, Lucie, « Canada français. La littérature à l'ouest du Québec », dans Aurélien Boivin et Bruno Dufour (dir.), *Les identités francophones*, Québec, Publications Québec français, 2008, p. 121-141.
- Karch, Pierre, « Une bonne vingtaine : portrait inachevé de Robert Dickson (1978-1998) », dans Robert Dickson, Annette Ribordy et Micheline Tremblay (dir.), *Toutes les photos finissent-elles par se ressembler ? Situation des arts au Canada français*, Sudbury, Institut franco-ontarien / Prise de parole, 1999, p. 230-242.
- Kirouac Massicotte, Isabelle, « Des mines littéraires : étude chronotopique de l'imaginaire minier dans les littératures abitibienne et franco-ontarienne », Université d'Ottawa, thèse de doctorat, 2016, 298 p.
- Lebel, Marie, « Prises de paroles et modes de l'engagement intellectuel dans le Nouvel-Ontario (1970-1995) », Université Laval, thèse de doctorat, 2010, 494 p.
- Mangada, Beatriz, « Tradiciones literarias franco-canadienses : el caso de Ontario », *Anales de Filología Francesa*, n° 20, 2012, p. 155-172.
- Melançon, Johanne, « Une ville régionale, ouvrière et mythique : représentations de Sudbury dans la poésie franco-ontarienne », dans Anne-Yvonne Julien (dir.), avec la collaboration d'André Magord, *Littératures québécoise et acadienne contemporaines. Au prisme de la ville*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Plurial », 2014, p. 151-164.
- Melançon, Johanne, « Le salut de l'arrière-pays : contes et légendes du Nord de l'Ontario », dans Normand Renaud, *Le salut de l'arrière-pays. Figures légendaires, récits imaginaires et humour crucifère du Nord de l'Ontario*, Sudbury, Prise de parole, 2010, p. 7-13.

- Melançon, Johanne, « Contre-culture et minorité linguistique et culturelle : le cas de l'Ontario français (1970-1980) », *Études canadiennes*, vol. LXX, 2011, p. 73-89.
- Nepveu, Pierre, « L'océan Amérique : notes sur un archipel identitaire », dans Lélia L. M. Young (dir.), *Langages poétiques et poésie francophone en Amérique du Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 17-30.
- O'Neill-Karch, Mariel, *Théâtre franco-ontarien. Espaces ludiques*, Vanier, L'Interligne, 1992, 190 p.
- Paré, François, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 1992, 175 p.
- Paré, François, « La normalisation du corpus littéraire franco-ontarien », dans Ali Reguigui et Hédi Bouraoui (dir.), *La littérature franco-ontarienne : état des lieux*, Sudbury, Université Laurentienne, 2000, p. 111-124.
- Paré, François, « La normalisation du corpus littéraire franco-ontarien », dans Ali Reguigui et Hédi Bouraoui (dir.), *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 2007, p. 91-105.
- Paré, François, « Esthétique du slam et de la poésie orale dans la région frontalière de Gatineau-Ottawa », *Voix et Images*, vol. XL, n° 2 (119), hiver 2015, p. 89-103.
- Paré, François, « La poésie franco-ontarienne », dans Lucie Hotte et Johanne Melançon (dir.), *Introduction à la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2010, p. 113-152.
- Paré, François, « Poésie des transfuges linguistiques : lecture de Robert Dickson, Margaret Michèle Cook et nathalie stephens », dans Lucie Hotte (dir.), *La littérature franco-ontarienne : voies nouvelles, nouvelles voix*, Ottawa, Le Nordir, 2002, p. 129-151.
- Paré, François, « Robert Dickson : traduire l'invisibilité de l'autre », dans Agnès Whitfield (dir.), *Le métier du double. Portraits de traductrices et de traducteurs littéraires*, 2003, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2005, p. 341-359.
- Renaud, Normand, « 20 ans de création à Sudbury », *Liaison*, n° 69, novembre 1992, p. 19-33.

- Sinclair, Carolyn, « "Aller vers l'autre voyager vers soi". Poésie et identité dans l'œuvre de Robert Dickson », Sudbury, Université Laurentienne, thèse de maîtrise, 2003, 108 p.
- Sinclair, Carolyn, « "Aller vers l'autre voyager vers soi". Aspects de la quête identitaire dans la poésie de Robert Dickson », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 29, 2004, p. 67-99.
- Tremblay, Gaston, *L'écho de nos voix*, Sudbury, Prise de parole, 2003, 99 p.
- Tremblay, Gaston, « La littérature du vacuum: la genèse de la littérature "franco-ontarienne" », Montréal, Université du Québec à Montréal, thèse de doctorat, 2014, 373 p.
- Tremblay, Gaston, *La littérature du vacuum. Genèse de la littérature franco-ontarienne*, Ottawa, Éditions David, coll. « Voix savantes », 2016, 418 p.
- Villemaire, Jules et Marc Haentjens, *Une génération en scène*, Sudbury, Prise de parole, en collaboration avec le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1992, 138 p.
- Winspur, Steven, « L'emploi de la syncope par Robert Dickson et Hervé Carn », *L'esprit créateur*, vol. XLIX, n° 2, été 2009, p. 77-89.
- Yergeau, Robert, « Postures scripturaires, impostures identitaires », *Tangence*, n° 56, décembre 1997, p. 9-25.

### 2.3 COMPTES RENDUS

- S.A., « Robert Dickson » (sur *Abris Nocturnes*), *Le Voyageur*, 4 février 1987, p. 17.
- S.A., « Nouvelles parutions: Contes sudburois, sous la direction de André Perrier », *La Presse*, 3 juin 2001, p. B4.
- Albert, Pierre, « *Abris nocturnes* ou l'âme franco-ontarienne », *Le Nord*, 25 novembre 1987, s.p.
- Andersen, Marguerite, compte rendu de *Kaki* de Lola Lemire Tostevin, *Trois*, Laval, 1999, s. p.
- Barrière, Caroline, « Contes urbains. La parole à l'honneur », *Le Droit*, 25 mars 1999, p. 40.
- Barrière, Caroline, « Nouvelle Cuisine de la poésie », *Le Droit*, 15 septembre 2001, p. A8.

- Bissonnette, Thierry, « Dans les marges du chaos » (sur *Libertés provisoires*), *Le Devoir*, 18 juin 2005, p. F5.
- Bissonnette, Thierry, « Bilans provisoires: sept poètes en quête d'unité » (sur *Libertés provisoires*), *Nuit blanche*, n° 101, hiver 2005-2006, p. 10.
- Chamberland, Roger, « Poésie 2001 », *University of Toronto Quarterly*, vol. 73, n° 1, hiver 2003/04, p. 422-439.
- Cook, Margaret Michèle, « Corps et mots à explorer » (sur *Grand ciel bleu par ici*), *Liaison*, n° 93, 1997, p. 32.
- Cormier, Pénélope, « La simplicité incarnée » (sur *Humains paysages en temps de paix relative*), *L'Acadie Nouvelle*, 20 septembre 2002, p. ACCENT 2.
- Corriveau, Hugues, « "Tu es là, dans le langage". Ciel, île, fleuves et joie, voilà un programme qui mérite qu'on s'y arrête » (sur *Grand ciel bleu par ici*), *Lettres québécoises*, n° 89, printemps 1998, p. 39-40.
- Côté, Gilles, « *Grand ciel bleu par ici* », *Nuit blanche*, n° 68, 1997, p. 14.
- Courchesne, Sarah G., « La nouvelle œuvre de Robert Dickson: *Humains paysages en temps de paix relative* », *L'Original déchaîné*, vol. XVI, n° 1, 26 septembre 2006, p. 11.
- Dansereau, Estelle, « *Grand ciel bleu par ici*: poésie », *Francophonies d'Amérique*, n° 9, 1999, p. 223-225.
- Dulac, Suzette, « Robert Dickson. *Humains paysages en temps de paix relative* », *L'Express*, 26 novembre au 2 décembre 2002, p. 9.
- Dumas, Ève, « Contes sudburois. Si Sudbury m'était conté... », *Le Droit*, 17 juin 1999, p. 36.
- Felx, Jocelyne, « L'art politique » (sur *Humains paysages en temps de paix relative* et *Libertés provisoires*), *Lettres québécoises*, n° 120, hiver 2005, p. 38.
- Gauthier, Stéphane, compte rendu de *Grand ciel bleu par ici* à l'émission « Gens du nord », radio CBON, Première chaîne de Radio-Canada dans le Nord de l'Ontario, 27 mars 1997.
- Harvey, Carol J., « Dickson, Robert (2005), *Libertés provisoires*, Sudbury, Prise de parole, 289 p. », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. XVII, n°s 1-2, 2005, p. 226-228.

- Legault, Myriam, « Sudbury m'a conté... », *Liaison*, n° 101, mars 1999, p. 29-30.
- Olscamp, Marcel, « Lettres canadiennes 2002. Poésie » (sur *Humains paysages en temps de pays relative*), *University of Toronto Quarterly*, vol. LXXIII, n° 1, hiver 2003-2004, p. 439-460.
- Paré, François, « Scènes d'automne » (sur *Humains paysages en temps de paix relative*), *Canadian Literature*, n° 183, hiver 2004, p. 120-122.
- Paré, François, « Le mythe incomparable du pauvre » (sur *Libertés provisoires*), *Canadian Literature*, n° 190, automne 2006, p. 155-156.
- Pelletier, Marc, « *Abris nocturnes* de Robert Dickson », *L'Apropos*, vol. V, n° 1, 1987, p. 69-70.
- Quinty, Serge, « *Humains paysages en temps de paix relative* », *Infomag*, vol. VI, n° 2, septembre-octobre 2002, p. 32.
- Renaud, Normand, « J'ai lu les poèmes de Robert » (sur *Abris nocturnes*), *Le Nouvel Ontarien*, 20 mars 1987, s. p.
- Tousignant, Guylaine, « Si le bon Dieu restait sur terre, il en profiterait » (sur *Humains paysages en temps de paix relative*), *Liaison*, n° 117, hiver 2002-2003, p. 51.
- Tousignant, Guylaine, « *Libertés provisoires*: "Le quotidien transformé en événement majeur" », *Liaison*, n° 128, 2005, p. 54.
- Truax, Denise, « *Abris nocturnes* – La maturation d'un poète... », *Liaison*, n° 42, 1987, p. 49 et 51.
- Whitfield, Agnes, « Translations / Traductions », (sur *Human Presences & Possible Futures*), *University of Toronto Quarterly*, vol. LXXXIV, n° 3, été 2015, p. 92-126.

#### 2.4 ENTREVUES

- Bouraoui, Hédi, « Hédi Bouraoui s'entretient avec Robert Dickson », *Envol*, n° 25, Ottawa, Vermillon, 1999, p. 5-13, suite dans *Envol*, n° 26-27, 1999, p. 6-14.
- Pelletier, Lucien, « La migration culturelle de Robert Dickson », dans Norman Cheadle et Lucien Pelletier (dir.), *Canadian Cultural Exchange. Translation and Transculturation / Échanges culturels au*

- Canada. *Traduction et transculturation*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2007, p. 177- 201.
- Dulac, Suzette, « Gagnant du prix du Gouverneur général – Entrevue avec Robert Dickson », *L'Express*, 26 novembre au 2 décembre 2002, p. 9.
- Melançon, Johanne, « Rencontre avec Robert Dickson, lauréat du prix du Gouverneur général », *Liaison*, n° 117, hiver 2002-2003, p. 23.
- Savoie, Paul, « Robert Dickson », dans *Acte de création. Entretiens*, Ottawa, L'Interligne, coll. « Amarres », p. 207-217.
- Truax, Denise, « Robert Dickson », *Liaison*, n° 13, 1980, p. 22-23.

## 2.5 AUTRES

- S.A., « Un trésor oublié. Hommage à Robert Dickson », *Liaison*, n° 79, 1994, p. 29.
- Cormier, Yves, Yvon Malette et Jean Mohsen Fahmy, « Adieu au poète Robert Dickson », *Le Droit*, 29 mars 2007, p. 21.
- Elder, Jo-Anne (dir.), *Ellipse*, numéro spécial « Hommage à Robert Dickson », n° 79, 2007, 104 p. Avec des témoignages de Francine Allard, Nora Alleyn, Jonathan Kaplansky, Joe Blades, Raymond Guy LeBlanc, Dyane Léger et Lola Lemire Tostevin.
- Chiasson, Herménégilde, « Quatre rencontres avec Robert Dickson », *Ellipse*, n° 70, 2003, p. 56-59.
- Fecteau, Jean-François, « Robert Dickson poursuit son œuvre », *Le Voyageur*, 30 avril 2003, p. 12.
- Haentjens, Brigitte, « Robert Dickson *ad lib*: une écriture et ses signes de maturité », *Liaison*, n° 54, 1989, p. 26-27.
- Malavoy, Jean, « L'Ontario français dans les veines », *Le Droit*, 29 mars 2007, p. 21.
- Melançon, Johanne *et al.*, « Hommage à Robert Dickson », *Liaison*, n° 136, 2007, p. 29-33.
- Nepveu, Pierre, « Mille morceaux », *Liberté*, n° 309, automne 2015, p. 65-66.
- Rodrigue, Vicki-Anne, « Une bonne trentaine. Hommage à Robert Dickson pour sa fidélité à la profession », *L'Original déchaîné*, vol. XV, n° 7, p. 4.

- Shanahan, Noreen, « Robert Dickson, writer and teacher: 1944-2007 », *The Globe and Mail*, 12 avril 2007, p. S10.
- Sylvestre, Paul-François, « Pour saluer... Robert Dickson. 1944-2007 », *Lettres québécoises*, n° 127, 2007, p. 57.
- Sylvestre, Paul-François, « Il y a 60 ans. Naissance du poète Robert Dickson », *L'Express*, 20 au 26 juillet 2004, p. 3.
- Tousignant, Guylaine, « Personnalité de l'année, Robert Dickson : "Désormais, je me nourris à la cuisine de la poésie" », *Liaison*, n° 121, hiver 2003-2004, p. 7-9.





## TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE .....	5
OR«É»ALITÉ .....	17
À la table .....	21
Poème à l'honneur de mon ventre ou déclaration de principe .....	25
C'était un drôle d'hiver.....	27
Éléments d'un petit savoir personnel .....	33
Premier poème du printemps numéro 1 .....	39
Maintenant, à l'heure.....	43
Prie-hier .....	47
Conte pour Suzie .....	49
L'amour... fou.....	53
UNE BONNE TRENTAINE .....	57
Enfantillages.....	59
Matinale.....	60
Quand tes yeux.....	60
Tiphaine 1 .....	61
Tiphaine 2.....	61
Tiphaine 3.....	61
Bestiaire .....	62
La poursuite du monde .....	63
Carrousel .....	64
La solitude.....	65
Amour-amer-amarre .....	67
Quand je suis venu.....	68

Blason.....	70
Les vagues de la mer .....	71
La joie s'éteint comme la cendre.....	72
Pourquoi le poème.....	73
Sonnet 1 : adoration .....	74
Engagement .....	75
C'est un jour de dire je t'aime.....	76
Pourtant tu es belle.....	77
Au nord.....	79
Au nord de notre vie .....	80
Lorsque mes mains musiciennes.....	81
Presqu'un sonnet sensuel .....	82
Sonde.....	83
L'entre-deux saisons .....	84
La musique dans ma vie.....	85
Montréal bouillonne.....	86
Tu as des yeux .....	88
J'ai penché ma tête .....	89
Sonnet (désaxé) trente et quelque :	
comme un ange temporaire.....	92
Je suis le pet .....	93
Poetry .....	93
Proses.....	95
Leçon de fin d'hiver .....	96
Dans ma cuisine : le frigidaire.....	97
Croquis de San Cristóbal.....	98
Café central, San Cristóbal, samedi matin .....	100
Le départ.....	102
ABRIS NOCTURNES .....	105
Lettre ouverte .....	107
Va au diable .....	110
Palenque : abstracción en la selva.....	111
Le pirate de l'air .....	114
Furie folieuse.....	116
J'ai de trois.....	117
Ça fait tellement longtemps.....	119
Fragment du printemps.....	122
Sur le bord du lac Ramsey .....	124
Jusqu'où il faut aller pour être poète.....	126

Poème d'amour patriotique.....	128
Spring break.....	129
Trois poèmes en écoutant la musique chez patrice.....	131
La nuit (du 6-7 oct. 81) porte (le) conseil (qu'elle peut).....	133
J'ai une dizaine et.....	134
Au Salon du livre de Montréal.....	135
Trajet (Montréal-Ottawa).....	137
Sans titre à Ottawa-Hull.....	138
J'te trouve.....	141
Grande vérité matinale.....	141
Disparaissant avec ou sans.....	142
La vie anonyme des.....	144
Je suis ici comme.....	145
.....	146
Automnales.....	147
D'après après.....	151
Lunaisons saisons.....	152
De toute évidence.....	154
Lettre de Pouce Coupé.....	156
GRAND CIEL BLEU PAR ICI.....	161
Le cours des choses.....	166
Toi, aux vues.....	172
Entre ciel et terre (retour à québec).....	180
L'air de rien, ce.....	201
Un mois loin de toi.....	207
Nocturne.....	231
Suite.....	236
Entre nous (poème de paix).....	245
HUMAINS PAYSAGES EN TEMPS DE PAIX RELATIVE.....	257
L'intime : mode d'emploi.....	261
Capitale nationale, fin de siècle.....	265
Sudbury.....	272
Avignon.....	274
Île de Vancouver.....	277
Pouce Coupé.....	278
Lac Meech.....	279
Lac Rice.....	280
Sudbury.....	281
Ottawa, la propreté.....	283

Fredericton, aéroport .....	287
Robichaud .....	288
Le 6 août 1998.....	290
Pouce Coupé.....	294
Sudbury.....	301
Ottawa .....	304
Sudbury.....	305
Ottawa, Action de grâce.....	307
LIBERTÉS PROVISOIRES .....	309
Airs horizons.....	313
RASSÉRÉNADE .....	349
FUGUE EN SOL OCCUPÉ .....	371
OSER L'OSIER .....	405
Oser l'osier .....	407
CHOIX DE JUGEMENTS .....	415
<i>Abris nocturnes</i> .....	415
<i>Grand ciel bleu par ici</i> .....	415
<i>Humains paysages en temps de paix relative</i> .....	416
<i>Libertés provisoires</i> .....	417
CHRONOLOGIE .....	419
BIBLIOGRAPHIE .....	423
1. Œuvres de Robert Dickson.....	423
1.1 Ouvrages et enregistrements littéraires .....	423
1.2 Textes littéraires publiés en revue, dans des anthologies ou dans des ouvrages collectifs .....	424
1.3 Poèmes en traduction.....	426
1.4 Paroles de chansons .....	427
1.5 Activités de La cuisine de la poésie.....	428
1.6 Participation à des projets théâtraux et cinématographique.....	430
1.7 Traductions .....	432
1.8 Critique littéraire et culturelle .....	434
2. Réception critique de Robert Dickson .....	437
2.1 Ouvrages de référence .....	437
2.2 Publications savantes.....	438
2.3 Comptes rendus .....	441
2.4 Entrevues .....	443
2.5 Autres .....	444



La poésie, c'est la vie intérieure  
qui déborde en rigoles de rythmes  
en chaloupes qui chavirent

qui résonne en de notes gonflantes  
de l'orgue de l'homme universel

qui grince grimaçante face à la folie futile

c'est le sourire serein de l'enfant endormi  
c'est des yeux très jeunes    grands  
comme deux hippopotames crottés  
devant la renaissance matinale  
de la lumière

*Aux quatre vents de l'avenir possible* réunit les recueils publiés par **ROBERT DICKSON** (1944-2007), poète humaniste, traducteur zélé, scénariste, comédien, professeur d'université et animateur incontournable du paysage culturel et littéraire franco-canadien. Dix ans après son décès, la générosité de son être et de sa poésie continue de marquer les cœurs comme les esprits.

**Prix du Gouverneur général pour *Humains paysages en temps de paix relative***